This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

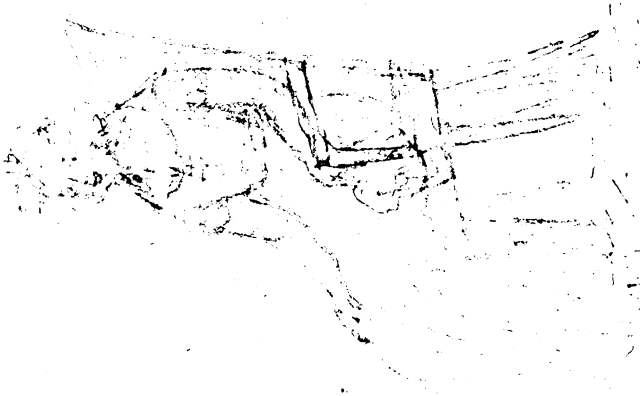
JJ 37 (Finch)

JJ 37 (Finch)

500
85 NF

4 principes

3



4 pl gravés

IBRAHIM

OU

L'ILLUSTRE

BASSA.

4 pl grands

IBRAHIM

OU

L'ILLUTRE

BASSA.

M.me de Scudery

IBRAHIM

OU

L'ILLUSTRE

BASSA.

NOUVELLE EDITION,
revûë, corrigée, & ornée de
Figures en taille-douce.

PREMIERE PARTIE.

A PARIS;

Chez WITTE, Libraire au bas de la ruë
S[illegible]ques, vis-à-vis de la ruë de la Par-
[illegible]minerie, à l'Ange Gardien.

MDCCXXIII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY OF OXFORD
18 APR 1963
LIBRARY

L'ILLUSTRE BASSA.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

APEINE les premiers rayons du ſoleil avoient diſſipé les ténebres de la nuit ſur le Boſphore de Thrace, lors qu'un grand bruit de trompettes & de tymbales éveilla tout le monde dans Conſtantinople, & fit connoître que le triomphe du grand Soliman alloit commencer. Tout le peuple courut à l'inſtant à la place de l'Hipodrome, & les moins curieux voulurent voir la magnifique entrée de ce prince, qui revenoit vainqueur de la Perſe. Ro-

xelane ſultane reine, ſuivie de toutes les autres, partit du ſerrail dans des chariots d'écarlatte en broderie d'or, & ſe rendit à la ſuperbe loge que l'on avoit deſtinée pour elle. Tous les ambaſſadeurs des princes chrétiens y furent prendre leurs places; celui de France eut le premier rang, celui de l'Empereur le ſecond, & ceux d'Eſpagne & de Pologne furent aſſis après eux, & enſuite les Bailes de Veniſe & de Raguſe. Mais ceux des princes mahometans, comme étans de même créance que Soliman, eurent la gauche, qui parmi les Turcs eſt toûjours la place d'honneur. Celui des Tartares y parut avec une pompe barbare, & couvert d'une coëffure & d'une robe de martes zibelines; toute ſa ſuite vêtue de peaux d'ours, de renards, de loups & de tygres, & ceux de Maroc & de Fez s'y firent voir avec toute la magnificence, & toute la galanterie dont les Maures font profeſſion.

Auſſi-tôt que chacun eut pris ſa place, le gouverneur de Conſtantinople, que les Turcs appellent Capitan Baſſa, & qui eſt un des quatre premiers officiers de l'empire, ſortit de la ville, & fut au ſerrail Daüt, maiſon de plaiſir du grand Seigneur, qui n'en eſt éloignée que de deux mille, pour avertir ſa Hauteſſe, qui s'y

étoit rendue le ſoir auparavant, que toutes choſes étoient en état de la recevoir. A l'heure même Soliman fut à cheval; & ce grand prince après une conquête ſi glorieuſe, fut revoir le ſuperbe ſiege de ſon empire. Cinquante trompettes & cinquante tymbales, vêtus de caſaques de damas d'or en broderie, parurent les premiers dans la place de l'Hipodrome, & firent éclater par toute la ville l'harmonie guerriere de leurs inſtruments d'argent. Ils furent ſuivis de deux mille archers à cheval avec des veſtes de ſatin incarnat, couvertes de paſſement d'or, l'arc d'ébene à la main gauche, & le carquois d'yvoire pendu en écharpe. Cinquante joueurs de hauts-bois, & cinquante joueurs de tymbales, ſuivirent cette premiere troupe, vêtus à la greeque de velours bleu en broderie d'argent. L'Aga des Janiſſaires marchoit ſeul à pied après ceux-ci, à la teſte de ſix mille de ſes compagnons, couvert d'une robe de drap d'or frizé, une enſeigne de pierreries, & une maſſe d'heron à ſon turban, avec un bâton de la Chine à la main, qui eſt la marque de ſa charge: toute cette troupe étoit habillée de cette eſpece de robe, qu'ils appellent Doliman, avec le cimeterre au côté & le mouſquet ſur l'épaule.

Elle fut ſuivie de cinquante tambours & de cinquante fiffres habillés de jupes courtes, de taffetas blanc en broderie de fleurs naturelles rehauſſées d'or. Après ceux-ci cent eſclaves noirs, avec des coliers d'argent & des carquans de même aux mains & aux pieds, portoient le thrône d'or maſſif de Tachmas ſophi de Perſe, que l'on avoit trouvé dans Tauris, & tous les riches vaſes d'agathe & de turquoiſe, dont ce monarque ſe ſervoit. Douze élephans étoient menés après cela, & deux cent chameaux chargés de l'or, de l'argent, & des pierreries que l'on avoit priſes dans le thréſor du ſophi. Un grand char tiré par douze barbes iſabelles ſuivoit après, où pendoient cent drapeaux déploiés que les Turcs avoient gagnés ſur les Perſes, au milieu deſquels s'élevoit un ſuperbe trophée, compoſé de cuiraſſes & de morions d'argent gravé; de rondaches d'or & de turquoiſes; de cimeterres & de poignards dont les gardes & les fourreaux étoient d'agathe & de cornaline; d'arcs d'ébene marquetés d'or; de carquois d'or ſemés de perles; de piques, de dards & de fleches de bois de cedre & de roſeau d'inde, le tout mêlé avec un deſordre ſi agreable, & une confuſion ſi belle, que

rien n'approchoit de la magnificence de ce trophée. Trente Satrapes, superbement vêtus à la perſienne, avec leurs caſelbas ou turbans rouges ſuivoient ce char, attachés deux à deux avec des chaînes d'or, les mains derriere le dos. Ces illuſtres malheureux étoient ſuivis de cinq cent volontaires, que les Turcs appellent Dellis, montés ſur des chevaux bardés & caparaſſonnés de peaux de lion, avec la queue de ce genereux animal ſur le chanfrain au lieu de panache : leurs habits étoient de la peau d'un ours, leurs tocques de celle d'un leopard bien moucheté ; ſur ces tocques la queue d'une aigle, & ſur leurs rondaches les aîles du même oiſeau. Ils avoient le cimeterre au côté, la maſſe d'armes à l'arçon, & une lance à la main, au bout de laquelle il y avoit une plume d'aigle qui tenoit lieu de banderole. Cette bizare troupe étoit ſuivie d'un mélange de trompettes, de tymbales, de hauts-bois, de tambours à l'européenne, de tymbales & de fiffres, qui compoſoient une muſique qui n'étoit guere moins extravagante que l'équipage de ceux qui les devançoient. Cent pages à cheval ſuivoient ceux-ci, montés ſur des barbes blancs, & vêtus de velours blanc chamaré d'argent : der-

riere ces pages vingt Azapes menoient en main dix chevaux enharnachés à la royale, dont le dernier, que l'on appelloit le cheval du corps, ou le cheval de bataille, avoit le mords de bride & les étriers d'or massif, tous couverts de pierreries, la selle toute blanche de perles, & toute brillante de diamants; la rondache du Sultan pendue à l'arçon, avec des cordons d'or, au bout desquels traînoient à terre de grosses houpes de perles orientales. Ensuite de ces chevaux marchoient en un rang, le Tubenter Aga, & le Chiodar Aga, qui portoient le turban & le manteau imperial. Derriere eux Ibrahim Bassa grand Visir marchoit seul monté sur un barbe noir, dont le harnois étoit de velours de même couleur, aussi-bien que l'habillement de cet illustre Bassa, le tout en broderie de grosses perles : il portoit à la main & sans fourreau le cimeterre imperial. Les cent peiks ou laquais du grand-Seigneur marchoient ensuite sans tenir de rang, avec leurs bonnets d'argent massifs sur la tête, du milieu desquels sortoit d'un tuyau couvert de pierreries, des aigrettes d'une grandeur extraordinaire. Cinquante archers à pied les suivoient avec l'arc & la fléche à la main, au milieu desquels étoit Sultan Soliman, vêtu

d'une robe de drap d'or en broderie de perles & de diamants ; ſon turban étoit orné de cinq maſſes de heron, & d'autant d'enſeignes de pierreries, & les harnois de ſon cheval tout couverts d'émeraudes & de rubis. Il étoit ſuivi de tous les Baſſas & de tous les Beglierbeis de l'empire, après leſquels un boluch baſſi marchoit à la tête de deux mille Janiſſaires qui étoient les dernieres troupes de cette ſuperbe entrée.

Après que ce merveilleux triomphe eut fait le tour de la place de l'Hipodrome, tout ſe rangea à droite & à gauche, & le Sultan fut mettre pied à terre dans une tente de drap d'or, que l'on avoit dreſſée ſous les fenêtres de la Sultane reine, tous les Grands de la Porte reſterent debout des deux côtez, & le ſeul Ibrahim fut aſſis aux pieds de ſa Hauteſſe, ſur un careau de toile d'argent. Comme chacun eut pris ſa place, le Baſſa de la mer, qui ce jour-là faiſoit la charge de maître des cérémonies, avertit les ambaſſadeurs qu'ils pouvoient aller au *baiſe main*, & offrir leurs préſens au grand-Seigneur. Ils y furent tous, excepté celui de France, qui par un privilege qui n'eſt accordé qu'à lui ſeul, fit les ſiens en particulier, de peur que cette

action publique n'eût quelque image de ſervitude. Auſſi-tôt qu'ils eurent repris leur rang, le Muphti parut aſſis dans un trône, porté ſur le dos d'un chameau, & tenant en ſes mains l'Alcoran. Il étoit ſuivi de tous les Alfaquis, Calenders & Dervis de Conſtantinople. Tous ces religieux crioient & hurloient avec un bruit épouventable; & pour accompagner leurs voix & leur dance, ils frapoient des poeſles & des baſſins, & faiſoient ſonner des clochettes; de ſorte que ce modeſte clergé ne tenoit pas peu des Orgies de l'ancienne Grece, & des bachanales de la vieille Rome. Comme ils furent devant le Sultan, ils s'arrêterent, firent des prieres pour la proſperité de ſa Hauteſſe, lui offrirent un livre de la loy couvert d'or & de turquoiſes; & après s'être découpé les bras & le viſage avec un grand couteau, pour l'amour du Prophete & du Sultan, ils ſe retirerent & firent place à ceux qui les devoient ſuivre. Les marchands turcs, chrétiens & juifs mêlés enſemble, parurent alors richement vêtus, & au milieu d'eux un char tiré par douze amours couronnés de fleurs, ſur lequel étoit dreſſée une boutique de drap d'or, & de tapis de Perſe qu'ils préſenterent au Sultan. Les orfévres les ſuivirent

avec un buffet de vaiſſelle d'or cizelée, ſur une machine d'argent mat, que quatre chevaux blancs traînoient, & qu'ils donnerent à ſa Hauteſſe. Tous les métiers parurent enſuite, faiſant chacun quelque riche ouvrage de ſa profeſſion, mais avec une diligence ſi extraordinaire, qu'avant que le tour de la place fût achevé, le preſent étoit en état d'être offert au grand Soliman. Il les reçut tous favorablement, & les donna tous à l'heure même à ſon cher Ibrahim, auquel il dit, qu'ils lui étoient bien dûs, puiſque c'étoit de ſon courage & de ſa conduite, qu'il tenoit & la victoire & le triomphe. Après que toutes ces troupes liberales furent paſſées, comme la Turquie eſt le lieu du monde où il y a le plus de bâteleurs, il en parut plus de deux mille, qui firent en la préſence du grand-Seigneur tout ce que la ſubtilité des mains, & tout ce que l'adreſſe & la force du corps peuvent naturellement permettre aux hommes. L'on vit paroître enſuite une grande machine qui repreſentoit la ville de Tauris, & dont les tours étoient couvertes des drapeaux des Perſes, que l'on reconnoiſſoit à leur ancienne image du ſoleil qu'ils avoient tous. Elle étoit ſuivie de deux cent eſclaves du Baſſa de la mer,

la moitié armés à la turque, & la moitié à la perſienne, avec des cimeterres & des boucliers d'argent, qui au ſon de cinquante hauts-bois dançoient ce que les anciens Grecs nommoient danſe pirrhique ou guerriere, & ce que l'on peut nommer une danſe armée. Les coups y étoient donnés & reçus en cadence, le changement des figures y repreſentoit les avantages & la fuite qui ſuit les combats, & le bruit des boucliers & des cimeterres marquoit la meſure des pas, avec autant de juſteſſe que les inſtruments. Entre ces eſclaves il y en eut un dans la troupe turque, qui par ſa bonne mine & par ſon adreſſe attira les yeux de toute l'aſſemblée ſur lui : mais le grand Viſir ne l'eut pas ſi-tôt apperçu qu'il frémit d'étonnement & de joye, & qu'il ne douta point du tout que ce ne fût celui qu'il penſoit connoître. Cependant la machine & les deux troupes ayant fait le tour du camp, cette ville s'arrêta à l'oppoſite du grand-Seigneur, & les Perſiens ſe jetterent alors dans la place, au ſon de tout ce qu'il y avoit en l'aſſemblée de trompettes, de tymbales, de tambours, de hauts-bois & de fiffres ; les Turcs donnerent un aſſaut à cette feinte ville de Tauris. Si l'attaque fut vigoureuſe, la défenſe ne

le fut pas moins ; l'on vid lâcher pied aux Perſes ; l'on vid auſſi repouſſer les Turcs, & cette fauſſe image de guerre eut toutes les apparences d'un veritable combat. Mais enfin après une grande réſiſtance, l'eſclave, dont je viens de parler, enfonça les portes, monta le premier ſur les murailles, & arracha les drapeaux du Sophi pour arborer ceux du Sultan. Sa victoire fut ſuivie d'un grand cri des Janiſſaires & de tout le peuple, & l'on n'entendit par toute la place de l'Hipodrome, que *Vive ſultan Soliman.* Cependant Ibrahim qui n'avoit pas moins reconnu ſon ami à ſon adreſſe qu'à ſon viſage, étoit ravi de voir que toute la gloire de cette action ne lui pût être diſputée.

Comme le bruit de tant de voix fut diſſipé, l'on vit paroître une troupe vêtue à la chrétienne, & remarquable comme telle par les croix qui paroiſſoient à ſes drapeaux. Elle repreſentoit certains chrétiens, qui vivant ſous l'empire du Sophi, avoient cru être obligés de défendre ce prince, quoi-qu'il ne fût pas de leur religion : & en effet avoient combatu ſi genereuſement pour lui, qu'ils avoient été les premiers à la guerre, & toutefois les derniers vaincus. Cette feinte troupe avoit ordre du Baſſa de la

mer, de réſiſter quelque tems à celle des Turcs, qui ſortit à l'heure même de la ville, & de ſe laiſſer vaincre enſuite; & ceux qui étoient habillés à la turque avoient commandement de les enchaîner & de traîner leurs drapeaux par terre. Mais comme le combat fut commencé, le même eſclave qui avoit attiré les yeux de toute l'aſſemblée ſur lui, emporté du zele de ſa religion, paſſa de la troupe turque dans la chrétienne. Les Turcs qu'il avoit abandonnés, malgré trois ſorties vigoureuſes qu'ils firent ſur ſa troupe, en furent toujours repouſſés. Tout le monde fut ſurpris de cette avanture, & Soliman ne pouvant y rien comprendre, demanda au Baſſa de la mer ce que cela vouloit dire; mais le Baſſa ſe jettant à ſes pieds, l'aſſura que cette action criminelle ne venoit point de ſes ordres, & qu'elle ne procedoit que de l'inſolence de ſon eſclave. Alors un mouvement de colere s'empara de l'eſprit du Sultan; il commanda que cet eſclave fût empallé ſur le-champ: mais le grand Viſir ſupplia le Sultan de ne vouloir point marquer de ſang le jour de ſon triomphe; & de ſe ſouvenir que la clemence eſt proprement la vertu des victorieux; qu'en ſauvant la vie à cet inconſideré, il pourroit la perdre pour

ſon ſervice, & qu'il étoit d'une naiſſance & d'une humeur à n'avoir jamais d'ingratitude; qu'enfin lui étant aſſez obligé pour devoir mourir pour le ſauver, il prioit le Sultan de prendre ſa vie au lieu de la ſienne, ſi ſa faute n'obtenoit point de pardon. Soliman tendit les bras au Baſſa, & lui dit que quand il auroit la foudre à la main, ſes prieres l'arrêteroient; & que ne pouvant lui rien refuſer, il lui accordoit la vie & le pardon de ce téméraire. Ibrahim ſe jetta aux pieds du Sultan pour lui rendre grace; & après avoir obtenu du Baſſa de la mer, que cet eſclave allât paſſer la nuit chez lui, il lui envoia commander de le ſuivre.

Toutes les magnificences de ce triomphe étant finies, Soliman ſe préparoit à s'en retourner au ſerrail lors qu'il apperçut Oſman fils unique du Baſſa de la mer, qui fendant la preſſe & conduiſant une femme par la main, vint ſe jetter à ſes pieds auſſi-bien qu'elle. Je ſçai bien « Seigneur, lui dit-il, que ma hardieſſe « eſt extrême, mais je ſçai bien auſſi que « ta bonté eſt infinie. Je n'ai toutefois « beſoin d'elle en cette rencontre, que « pour obtenir de toi qu'en un jour où tu « reçois de ſi glorieux applaudiſſemens « de ta valeur tu veuilles donner lieu à «

» ceux que merite la juſtice. Le Baſſa de la mer ſçachant bien qu'il étoit le plus intereſſé en la choſe dont il s'agiſſoit, s'approcha du grand Seigneur pour le ſupplier avec aſſez de vehemence de n'écouter pas les plaintes d'un homme, qui avoit eu la hardieſſe de venir interrompre ſon triomphe : que pour lui, encore qu'il fût ſon fils, & que quoiqu'il fût ſon pere, il ſeroit obligé à ſa Hauteſſe, ſi elle vouloit punir un jeune homme déja ſi coupable.

Un diſcours ſi violent, & ſi éloigné des ſentimens d'un pere, fit que Soliman voulut s'éclaircir de ce que c'étoit ; ne voulant pas qu'au jour de ſa gloire ſon peuple pût dire qu'il eût refuſé d'ouïr les plaintes des oppreſſés. Il voulut toutefois en demander avis au grand Viſir Ibrahim, qui n'ayant pour but que la gloire de ſon maître, lui dit, qu'en un tems où le ciel lui avoit rendu juſtice, en lui faiſant remporter la victoire ſur ſes ennemis, il ſeroit en quelque façon injuſte de la refuſer à ceux qui la lui demandoient. Le premier ſentiment du Sultan ayant été confirmé par les conſeils d'un homme qui pouvoit toutes choſes ſur ſon eſprit, il commanda au Baſſa de la mer de ſe taire, & à cette femme qu'Oſman avoit conduite à ſes pieds, de lui dire

quel interêt elle prenoit à la fortune de cet homme : afin qu'apprenant la choſe d'une perſonne qui ſembloit être la moins capable de la déguiſer, il pût porter un jugement plus équitable. Cette femme ayant oui ce commandement ne put pourtant ſe réſoudre d'y obéïr qu'auparavant elle n'eût regardé Oſman, comme pour lui demander permiſſion d'y répondre ; mais comme il lui fit ſigne qu'il y conſentoit, elle ſe tourna vers Soliman avec une contenance modeſte & aſſûrée tout enſemble qui commença déja de lui obtenir l'attention & la bienveillance de tous ceux qui la pouvoient entendre. Alibech (c'eſt ainſi que s'appelloit cette femme) étoit jeune & belle, & l'on eût pu dire que ſa beauté eût été parfaite, ſi elle n'eût pas eu le teint un peu hallé du ſoleil. Elle avoit la mine haute & cependant une ingenuité peinte en ſes traits, qui ne permettoit pas que l'on pût douter de ce qu'elle diſoit. Elle commença ainſi, car quoiqu'elle fût originaire de Perſe elle ſçavoit pourtant parfaitement la langue turque, dont elle ſe ſervit en cette occaſion.

JE ne doute point, Seigneur, que ta Hauteſſe ne trouve bien étrange, dit cette femme, les yeux tout remplis de pleurs, qu'en un jour où l'on ne devoit répandre que des larmes de joie, je commence mon diſcours par des larmes de triſteſſe: mais le ſujet que j'en ai eſt ſi preſſant, qu'il m'eſt impoſſible de les retenir. Car Seigneur, tu vois devant tes yeux, dit-elle en montrant Oſman, les deux plus malheureuſes perſonnes qui furent jamais. Nous avons des ennemis qu'il ne nous eſt pas permis de haïr, à qui nous devons la vie, & pour qui nous la perdrions avec joie, ſi l'occaſion s'en préſentoit. C'eſt contre des perſonnes ſi cheres, Seigneur, que je dois parler aujourd'hui; il faut que je découvre les cruautés de mon pere & qu'Oſman accuſe le ſien. Juges après cela ſi mes larmes ſont juſtes, & ſi aimant nos ennemis au point que nous faiſons, ce n'eſt pas être expoſée à un malheur extrême que d'être contrainte de publier leur honte, & de demander juſtice contre eux.

Alibech ſe trouva dans ce moment tellement accablée qu'elle fut quelque tems ſans pouvoir parler; mais Soliman

ayant

ayant loué en elle un ſi beau ſentiment, & lui ayant commandé encore une fois de lui apprendre leurs differends, elle continua ſon diſcours.

Puiſque je ne puis, dit-elle, conſerver un mari ſans découvrir les malheurs de mon pere, il faut que j'apprenne à ta Hauteſſe que ſon nom eſt Arſalon, qu'il eſt né ſujet du Sophi de Perſe, & que dans le tems qu'il étoit à ſa cour, il étoit Satrape d'Aderbion, & ſi conſidéré de Tachmas, qu'il n'y avoit perſonne à ſa cour qui le fût autant. Mais comme ſon humeur a toujours été violente en toutes choſes, étant devenu éperdument amoureux d'une fille qui avoit une beauté auſſi parfaite que l'étoient ſa vertu & ſon eſprit, il l'épouſa quoiqu'elle fût de baſſe condition. Les loix de l'état ne permettent pas à un gentilhomme d'épouſer une femme qui ne ſoit pas noble, elles condamnent même les grands qui font de ſemblables fautes, à perdre les honneurs & les charges qu'ils poſſedent. Mon pere n'avoit pas ignoré ces loix, mais il avoit cru que Tachmas paſſeroit pardeſſus pour l'amour de lui; & que s'il y faiſoit une trop ſevere attention, ce manquement d'affection ſeroit une raiſon aſſez forte pour obliger un Satrape de ſon rang à

faire revolter la province où il commandoit, & dont il croyoit être absolument le maître. La chose n'alla pourtant pas ainsi ; car les ennemis que mon pere s'étoit fait par ses violences trouvant une si belle occasion de lui nuire, representerent avec succès au Sophi que s'il lui pardonnoit cette faute ce seroit l'autoriser ; que ce seroit même renverser l'empire, dont la gloire & la force consistent principalement dans la valeur de la noblesse. Mon pere fut donc déclaré criminel & condamné à subir les châtimens que je viens de dire. La province où il commandoit si absolument quand il étoit en grace, se revolta contre lui, & ne lui laissa qu'à peine la liberté de chercher un azile ailleurs. Car j'oubliois de dire à ta Hautesse que cette même loi qui vouloit la ruine entiere de mon pere, vouloit encore qu'il passât sa vie en une prison perpetuelle, & la personne qu'il avoit épousée dans une autre, de peur que demeurant ensemble & ayant des enfans, cela ne pût un jour causer des désordres à l'état. Mon pere se voyant dans cette extrémité n'entreprit point de toucher le cœur de Tachmas par prieres, au contraire il lui envoia dire que ne meritant pas d'être servi par un homme de son courage &

de ſa valeur, il ſortoit de la Perſe réſolu à n'y rentrer jamais que pour y porter la guerre. Il paſſa dans la Mingrelie, où ayant acheté un vaiſſeau de guerre il s'embarqua ſur la mer noire avec ſa femme, qui étant cauſe de ſes malheurs ne voulut point l'abandonner en ſon exil. Ils demeurerent quelque tems ſans ſçavoir quelle réſolution prendre, & ſans avoir d'autre deſſein en la route qu'ils tenoient, que de s'éloigner de la Perſe; le grand cœur de mon pere ne lui permettant pas d'aller chercher les ennemis de Tachmas pour obtenir d'eux un lieu de retraite. Il ne vouloit pas auſſi aller chez les princes alliés de notre empire, de crainte de n'y eſtre pas reçu favorablement. Cependant ces irréſolutions n'ayant point de fin les munitions du vaiſſeau diminuoient chaque jour : le Pilote avoit beau lui demander où il vouloit prendre terre, il ne trouvoit point de lieu en toute la carte où il voulût aborder. Six mois ſe paſſerent de cette ſorte à courir toutes les mers du levant, & comme ma mere étoit groſſe de moi lorſqu'elle s'étoit embarquée; elle n'étoit pas fort loin du terme où je devois voir la lumiere, lorſque les vivres manquerent entierement à Arſalon. Pour ſurcroît de malheur

il avoit employé tout ſon argent à l'achat de ſon vaiſſeau & aux munitions de guerre & de bouche qu'il y avoit miſes ; ainſi il ne pouvoit ſonger à aborder nulle part pour en avoir. Dans une ſituation ſi fâcheuſe les ſoldats & les matelots conſulterent enſemble, & ayant gagné le pilote, ils firent que malgré les ordres que mon pere lui donnoit, il ne laiſſoit pas de prendre la route d'une iſle qu'ils découvroient. La fureur ſaiſiſſant alors Arſalon de voir ſon autorité mépriſée, fit que pouſſant le pilote aſſez rudement pour lui faire abandonner le gouvernail, ce malheureux tomba dans la mer ; & mon pere devenant lui-même ſon pilote, prit ſon cimeterre de la main droite, le timon de la gauche ; & menaçant ceux qui voudroient réſiſter à ſa volonté, fit prendre à ſon vaiſſeau une route toute contraire, aimant mieux mourir de faim que d'aller expoſer ſa miſere aux yeux du monde ; & craignant ſurtout que Tachmas n'apprît ſes malheurs. Il avoit déja perdu de vue cette iſle ; & ſes ſoldats n'étant plus retenus que par les larmes de ma mere, euſſent peut-être enfin été capables de ſe porter à une étrange réſolution, ſans une avanture qui leur arriva ; qui fut, que mon pere découvrit un

vaiſſeau qui venoit vers le ſien, & où il lui ſembla voir la banniere de Perſe, en quoi il ne ſe trompoit pas. Cette vue lui fit changer de ſentiment; il crut que ce ſeroit ſe vanger de Tachmas, que de ſe vanger ſur ſes ſujets; & ce deſir de vengeance, joint à la neceſſité preſente, fit qu'il propoſa à ſes ſoldats d'attaquer ce vaiſſeau, qui animés par la crainte de la faim, ſe réſolurent à ce qu'il voulut. Mon pere enferma ma mere dans la chambre de poupe, où de frayeur elle accoucha de moi, avec l'aſſiſtance de ſa nourrice, qui ne l'avoit point abandonnée. Il attaqua le vaiſſeau; & après deux heures de combat, il s'en rendit maître; il y trouva de grandes richeſſes & des vivres en abondance. Cette victoire rendit le cœur à ſes ſoldats, & la valeur qu'Arſalon témoigna en cette occaſion les affectionna tellement à lui, qu'ils lui demanderent pardon d'avoir réſiſté à ſes volontés, & lui jurerent de ne l'abandonner jamais. Et pour ſe les acquerir davantage, il partagea tout le butin entre eux, ne réſervant pour lui que la gloire d'avoir vaincu. Après cela, Seigneur, il prit la réſolution de n'avoir point d'autre païs que ſon vaiſſeau, & de paſſer toute ſa vie ſur toutes les mers du monde, à chercher toutes les occaſions de combat-

tre, & de prendre tous les navires qui porteroient la banniere de Perſe, & tous ceux des ennemis de notre religion qui ſont les chrétiens. Il propoſe ce deſſein à ſes ſoldats qui l'approuvent ; & quoique ma mere y réſiſte, il forme enfin cette réſolution.

Voila, Seigneur, de quelle ſorte mon pere a vécu depuis dix-huit ans qu'il y a que je ſuis au monde, & ce qui lui a tant acquis de réputation, ſous le nom du corſaire Arſalon, par toutes les mers qui nous ſont connues. Je n'ay pourtant pas toujours été élevée ſur ce farouche élement ; car comme il a abordé diverſes fois à des iſles, pour y vendre les marchandiſes qu'il avoit priſes, il me laiſſa depuis l'âge de ſix ans, juſqu'à quatorze qu'il me vint reprendre, ſous la conduite d'une femme de l'iſle de Chipre, qui a eu beaucoup de ſoin de moi. Ta Hauteſſe me diſpenſera de lui dire toutes les funeſtes victoires que mon pere a remportées durant un tems ſi long, & me pardonnera enſuite ſi je me ſuis étenduë en ce récit plus que je ne devois, pour faire voir au moins que la vie que mon pere a menée, & qu'il mene encore, a plûtôt été un effet de ſon deſeſpoir, que d'aucun autre vice, quoique je ſois

pourtant contrainte, avec regret, d'avouer qu'on peut lui reprocher quelque cruauté. Mais pour venir à ce qui me regarde directement, il n'y avoit pas ſix jours qu'il m'étoit venu reprendre à l'iſle de Chipre, lors que ma mere tomba malade, & mourut entre mes bras. Cette perte me fut très-ſenſible; & Arſalon en fut ſi affligé, qu'on ne peut pas l'être davantage; mais la douleur produiſit en nous des effets bien differens. Je verſai des larmes, & il répandit du ſang; car le chagrin s'étant joint à ſon humeur feroce, il ne chercha plus d'autre remede à ſon affliction, que de faire des miſerables.

Nous courûmes donc tout l'Archipel & toute la mer de Toſcane, & durant ce voiage il fit pluſieurs combats & pluſieurs priſes: mais en ce lieu-là il prit une petite barque, où un homme de bonne mine, & qui étoit Italien, ſe défendit ſi courageuſement, qu'Arſalon ennuié de ſa réſiſtance l'auroit peut-être fait tuer, ſi par mes larmes je n'euſſe obtenu ſa vie. Comme il fut entre les mains de mon pere, il fut enchaîné au nombre de ceux qu'il jugeoit aſſez bien faits pour être vendus aux lieux où il avoit accoûtumé de trafiquer: mais il changea bien-tôt ce deſſein; car ce nouvel eſclave lui ayant

fait ſçavoir, par un truchement que nous avions, qu'il étoit homme de qualité; il convint de prix pour ſa rançon, & lui donna ſa parole, que pourvu qu'il lui fiſt tenir à l'iſle de Chipre la ſomme qu'il lui promettoit, il lui redonneroit la liberté. Cet eſclave s'y étant engagé, mon pere lui permit d'écrire au lieu d'où il diſoit être; & ayant paſſé à l'iſle de Chipre, il donna cette lettre aux marchands avec leſquels il avoit correſpondance, qui ſe chargerent de la faire tenir. Mon pere dit à cet eſclave, que dans trois mois il viendroit en ſçavoir la réponſe: mais que pour ſa ſureté il falloit qu'il allât avec lui; & l'eſclave ne pouvant faire autre choſe, ſe ſoumit à ſa loi du vainqueur. A quelque tems de là, nous fiſmes rencontre d'un grand vaiſſeau de guerre, où mon pere remarqua des croiſſants à la banniere; & comme toutes ſes priſes n'ont preſque jamais été faites que ſur les Perſes ou ſur les chrétiens, il ne ſongeoit point à l'attaquer: au contraire, il avoit commandé à ſon pilote de quitter ſa route pour éviter ſa rencontre. Mais comme Arſalon fut pris pour un pirate, & que ce changement de route parut une fuite à celui qui commandoit ce vaiſſeau, il vint à toutes voiles pour reconnoître mieux le

nôtre,

nôtre ; & l'ayant reconnu, il vint l'accrocher. Je ne vous dirai point, Seigneur, quel fut ce combat, puiſque la frayeur où j'étois m'empêcha de l'examiner. Je ſçai pourtant qu'à l'abord ceux de ce vaiſſeau ſauterent dans le nôtre ; & que comme il y avoit beaucoup de ſoldats de mon pere malades, ils s'en fuſſent peut-être rendus les maîtres, ſans la valeur de l'eſclave italien, qui voyant que ceux qui nous attaquoient n'étoient point chrétiens, demanda la permiſſion de combattre. Arſalon en lui donnant les armes, lui donna de quoi nous faire remporter la victoire ; car après avoir repouſſé les ennemis, il ſauta dans leur bord ſuivi de mon pere & de quelques-uns des ſiens, fit paſſer par le fil de l'épée preſque tous ceux qu'il y trouva, ſe rendit maître du vaiſſeau, & prit de ſa main, après une grande réſiſtance, le genereux Oſman qui le commandoit, & qui par les ordres de ſon pere s'en alloit en Alexandrie. Après cette belle action cet eſclave fut le favori d'Arſalon ; mais il n'en fut que plus infortuné ; car bien que mon pere le careſſât extrêmement, il apprit bientôt que le prix de ſa victoire ſeroit un eſclavage perpétuel, & que mon pere malgré ſa promeſſe avoit réſolu de ne lui rendre

jamais ſa liberté, ne pouvant, diſoit-il, ſe défaire d'un homme dont la valeur pouvoit le rendre invincible. Cependant, Seigneur, Oſman s'étant trouvé bleſſé, & mon inclination m'ayant toujours portée à ſoulager les malheurs d'autrui, je le viſitai durant ſon mal, & mes ſoins le touchérent ; il m'aima, je ne puis le déſavouer ; ſon mérite & ſes malheurs me diſpoſerent à répondre à ſon amour. Sa conſtance fut en partie cauſe de ma foibleſſe ; ſi toutefois l'on peut appeller ainſi une affection qui n'a eu que la vertu pour objet. Auſſi-tôt qu'Oſman fut pris il ſe fit connoître à Arſalon qui lui donna les moyens de faire ſçavoir au Baſſa de la mer à quel rançon il étoit mis, & par quelle voie il pourroit le délivrer. Cependant ſes bleſſures s'étant guéries, il fit grande amitié avec le vaillant eſclave, lui parlant un certain italien corrompu que l'on dit être fort en uſage à Conſtantinople : pour moi depuis que j'étois parti de l'iſle de Chipre mon plus grand divertiſſement avoit été d'entretenir le truchement que mon pere menoit toujours avec lui, & par les diverſes converſations que nous avions eu enſemble, j'avois preſque appris deux ou trois langues. La turque & l'italienne étoient

de ce nombre ; auſſi j'étois quelquefois de la converſation de ces deux infortunés : me ſemblant avoir paſſé le jour bien agréablement, lorſque j'avois pu leur parler & éviter l'entretien de ces hommes de carnage & de ſang qui ſuivoient mon pere. Auſſi paſſois-je preſque tout le jour dans la chambre de Poupe avec la nourrice de ma mere qui vivoit encore, ou en leur converſation. Ils connoiſſoient bien par ma mélancolie que la vie que je menois m'étoit ennuyeuſe, & que celle que faiſoit mon pere me donnoit de l'horreur. Ils avoient pourtant la bonté de ne m'en parler que modeſtement & de ne ſe pas plaindre devant moi de leurs propres malheurs. Cette complaiſance & cette retenuë m'inſpiroient de l'eſtime pour tous les deux, mais l'amour d'Oſman me donnoit de la joie & de l'inquietude ; car je voyois bien que ſon cœur ne ſe rendoit pas ſans combattre, & qu'il avoit honte de porter les fers de la fille d'un corſaire. Ce noble ſentiment ne me déplaiſoit pourtant pas en lui, & l'eſtimant déja beaucoup j'expliquois toutes choſes à ſon avantage. Je trouvois qu'il avoit raiſon de ſe révolter contre lui-même, & de ne ceder pas à une paſſion qu'il jugeoit indigne de lui. Mais je

deſirois en ſecret qu'il pût connoître combien mes ſentimens étoient éloignés de ceux de mon pere, & combien de fois me ſerois-je expliquée ſur cela, ſi je l'avois pu faire ſans condamner Arſalon. Nous vivions de cette ſorte avec quelque douceur & beaucoup d'inquietude. L'eſclave italien étoit affligé de voir que mon pere lui manquoit de parole & témoignoit l'être auſſi, de ne ſçavoir où pouvoit être un ami qu'il regrettoit infiniment. Oſman & moi, nous ne ſçavions que ſouhaiter. Il s'ennuyoit de n'avoir point de nouvelles de ſon pere, & craignoit pourtant de me quitter. Je faiſois auſſi des vœux pour ſa liberté, & je n'appréhendois rien davantage. Quoi, diſois-je en moi-même quelquefois, je paſſerai toute ma vie avec des hommes dont la cruauté eſt toute la vertu ! Je ſerai toujours expoſée à la tempête ! Je m'enrichirai toujours des pertes d'autrui ! Je ne verrai jamais que des miſérables, & peut-être encore qu'après cela je mourrai eſclave d'un corſaire ! J'avoue, Seigneur, que cette penſée m'étoit un ſupplice ; & quoique la converſation d'Oſman me donnât d'agréables heures, je ne laiſſois pas d'être malheureuſe. Je la fus pourtant encore da-

vantage quelques tems après, parce que le terme que mon pere avoit donné au Baſſa de la mer pour racheter ſon fils étant paſſé, il fut traité plus rudement qu'auparavant & mis au rang des eſclaves qu'il vouloit vendre en terre chrétienne. Cette réſolution d'Arſalon fit en nous un étrange effet, & l'affection que nous avions l'un pour l'autre, & que nous nous étions cachée autant que nous l'avions pu, commença enfin à éclater. Je ne pus lui parler du deſſein de mon pere que les larmes aux yeux, & il ne put m'entretenir d'un éloignement qu'il croyoit inévitable, ſans me parler ouvertement de ſon affection. Je crus, Seigneur, qu'elle étoit vraie ; ne me ſemblant pas que ce fût un tems propre au déguiſement. Il m'aſſuroit que ſes fers ne lui avoient point ſemblé peſans tant qu'il avoit été auprès de moi ; mais que la penſée d'en être ſéparé pour toujours, & d'être contraint de porter des chaînes ailleurs, lui étoit inſuportable. Il me juroit encore qu'il n'avoit ſouhaité la liberté que pour obtenir de ſon pere, contre lequel il ne murmura jamais, les moyens de me délivrer d'entre les mains du mien. Un diſcours ſi tendre ne trouva pas une ame ingrate & je réſolus de faire ce que je pourrois

pour empêcher mon pere d'exécuter un si cruel dessein. Je me jettai donc à ses pieds, je lui demandai cette grace avec des larmes; mais je ne remportai pour tout effet de mes instances qu'une défense expresse de lui en parler jamais. Depuis cela il me maltraita toujours, je n'eus plus tant de liberté d'entretenir Osman qu'auparavant, & nous passâmes tous trois des années entieres dans l'état le plus déplorable qu'on puisse imaginer. Cette contrainte n'empêcha pourtant pas que je ne pusse lui faire sçavoir enfin que s'il vouloit me promettre de m'épouser, je tâcherois de le delivrer, pourvu qu'il voulût faire ce que je lui dirois. Osman repondit à cela que m'aimant assez pour hazarder sa vie afin de m'obtenir, je ne devois pas douter que trouvant deux si grands biens ensemble il ne fist tout ce que je voudrois pour les posseder. Après qu'il m'eût juré plus d'une fois, que si je lui donnois la liberté & que je vouluſſe le suivre, il me recevroit pour sa femme; je lui demandai quelques jours pour songer à l'exécution du dessein que j'avois fait. Mais comme je ne pouvois l'achever sans trahir en quelque façon mon pere je me repentis presque de m'y être engagée. Je

crus néanmoins que la vertu & la raiſon étoient de mon coté, & que regardant Oſman comme devant être mon mari, il pouvoit m'être permis de le ſuivre, ne voulant rien de toutes les richeſſes de mon pere que ce ſeul eſclave que je lui dérobois. Il avoit fait retrancher la chambre de Poupe par le milieu afin que je couchaſſe d'un coté & lui de l'autre, & tous les ſoirs on enfermoit Oſman avec une clef qu'Arſalon faiſoit mettre auprès de lui. Je fis réſolution de prendre cette clef le plus doucement que je pourrois. Mais la difficulté étoit que depuis qu'il s'étoit réſolu de retenir l'eſclave italien, pour le favoriſer & pour s'en aſſûrer tout enſemble, il le faiſoit coucher auprès de lui. Je me reſolus donc de lui propoſer de s'échapper des mains de mon pere : d'abord il douta ſi ce n'étoit point pour l'éprouver que je lui parlois ainſi; mais convaincu par mes raiſons, il me crut & me dit, que puiſque mon pere lui avoit manqué de parole, il croyoit lui pouvoir manquer de fidelité, & que pourvu que Oſman lui promît la liberté il s'expoſeroit à toutes choſes pour l'amour de moi. Je l'aſſûrai de ce qu'il voulut, & ayant un ſi bon ſecond il ne me fut plus ſi difficile d'achever mon entrepriſe. Mais,

Seigneur, ſans importuner ta Hauteſſe par un long récit, il ſuffit de dire qu'étant à la rade de Chio, où Oſman avoit quelque connoiſſance, je fus prendre pendant la nuit les clefs de la chambre où étoit Oſman; & le genereux eſclave ayant enfermé mon pere dans la ſienne où il dormoit profondément, vint avec moi détacher ſon ami, arracha les armes d'une ſentinelle qui vouloit crier; & l'ayant tuée auſſi-bien que le pilote, nous nous jettâmes dans l'eſquif, & pour plus de ſûreté, le genereux eſclave coupa d'un coup de cimeterre le chable qui tenoit à l'ancre le vaiſſeau que nous vîmes s'éloigner de nous, à la clarté de la lune, & flotter au gré du vent, ſans pilote & ſans que perſonne s'éveillât. Oſman & l'eſclave ramerent avec tant de vigueur que nous abordâmes heureuſement, & trouvant un azile en la maiſon de celui que connoiſſoit Oſman à Chio, nous trouvâmes en peu de tems les moyens de venir à Conſtantinople: laiſſant ſans doute Arſalon dans une extrême colere de notre fuite, qui s'étoit faite avec d'autant plus de ſûreté, que mon pere ne faiſoit preſque jamais entrer ſon grand vaiſſeau dans les ports qui lui pouvoient être ſuſpects, & ſe contentoit d'y envoyer une barque;

cependant, Seigneur, après avoir délivré Osman avec l'aide du genereux esclave, & l'avoir ramené dans la maison paternelle ; lorsqu'il a voulu nous tenir la parole qu'il nous avoit donnée, ce pere irrité m'a traitée d'infame & de vagabonde, & a mis aux fers l'esclave à qui son fils devoit la liberté, puisque sans lui je n'eusse pu exécuter ce que j'avois promis. C'est, Seigneur, l'homme intrépide à qui ta Hautesse vient de pardonner, & que l'illustre Ibraim a sous sa protection. Voilà, Seigneur, le differend qui est entre le Bassa de la mer & son fils, dont je ne veux pas dire les sentimens de peur d'être soupçonnée de me flatter moi-même ; c'est donc à ta Hautesse à les sçavoir de sa bouche, & à décider absolument de mon sort.

Alibech ayant cessé de parler, on entendit un bruit confus qui lui sembloit donner gain de cause ; mais Soliman voulant rendre la justice également, commanda au Bassa de la mer de s'expliquer.

Seigneur, lui dit-il, je desire chasser de ma maison une femme qui devroit être chassée de toute la terre, & dont les sentimens sont si bas & si injustes, qu'elle a pu aimer un captif lorsqu'elle ne le connoissoit pas pour ce qu'il étoit, & trahir

ſon pere. Une femme née d'un corſaire, nourrie dans le ſang, élevée parmi des ſcelerats, & fille d'un perſe ennemi de ta Hauteſſe. Voilà quelle eſt cette femme que mon fils veut épouſer, qui pour tous biens lui apporte l'infamie. Il me dira peut-être qu'il lui doit ſa liberté, & je lui repondrai que c'eſt un bien qu'elle ne lui a fait que pour s'en faire à elle-même. Elle a ſçû qu'il étoit fils d'un Baſſa, qu'il avoit des palais, qu'il étoit riche & qu'il étoit honoré des bienfaits de ta Hauteſſe ; elle a trahi ſon pere pour les poſſeder, & n'a pas tant ſuivi mon fils qu'elle a cherché ſa bonne fortune. Et puis, qui ſçait ſi la haine qu'elle a pour Arſalon n'eſt pas plûtôt la cauſe de ſa fuite que l'amour qu'elle a pour Oſman ? Elle s'eſt ennuyée de vivre en une priſon continuelle, & à parler véritablement des choſes, elle doit plûtôt ſa liberté à Oſman, que mon fils ne lui doit la ſienne, puiſqu'enfin une rançon pouvoit le rachetter, & rien ne pouvoit la retirer des mains de ſon pere. Quelle confiance peut-on prendre en une perſonne qui ne donne des marques de ſon affection que par des trahiſons, qui étouffe tous les ſentimens de la nature, pour ſuivre ceux qu'un amour déſordonné lui inſpire, &

qui commence ſon mariage par une impieté ? Crois-moi, Oſman, continua le Baſſa en le regardant, celle qui a eu aſſez de hardieſſe pour trahir ſon pere, afin de ſuivre un eſclave, pourra encore plus facilement trahir un mari pour un homme de condition libre. Elle a pu dérober adroitement les clefs d'un pere endormi, elle pourra peut-être, devenue encore plus hardie par l'heureux ſuccès de ſes premiers deſſeins, plonger un poignard dans le cœur d'un mari, lorſqu'elle ſera ennuyée de lui, comme elle l'étoit de ſon pere. Et puis, Seigneur, dit-il ſe tournant vers Soliman, qui ſçait ſi tout ce qu'elle dit n'eſt point une fourbe, & ſi étant fille d'un perſe, elle ne vient point ici obſerver ce que l'on y fait & chercher les occaſions de nous nuire ? Quoiqu'il en ſoit je trouve qu'elle nous doit être ſuſpecte, & qu'en cette rencontre mon intereſt particulier eſt celui du public. Pour la liberté de cet eſclave à qui ta Hauteſſe vient de pardonner, je ne ſuis pas obligé de l'accorder, c'eſt lui qui eſt cauſe de la peine où je ſuis, puiſque lui ſeul, à ce que dit même cette femme, fit Oſman eſclave d'Arſalon. Que mon fils lui tienne ſa parole, s'il lui eſt poſſible, mais pour moi qui ne lui ai rien

promis, je le tiendrai aux fers non ſeulement comme un chrétien, non ſeulement comme un captif, mais encore comme un ennemi. Voilà, Seigneur, quels ſont mes ſentimens en cette occaſion, qui, à ce que je penſe, ne ſont pas fort éloignés de la raiſon.

Soliman voyant que le Baſſa de la mer ſe taiſoit, dit à Oſman que c'étoit à lui à faire connoître ſes intentions : Je ſuis bien mâri, répliqua-t-il, d'être contraint de contredire un homme à qui je dois la vie, & d'avoir cette fâcheuſe conformité avec la vertueuſe Alibech, d'avoir un pere auſſi inexorable que le ſien eſt cruel. Mais, Seigneur, puiſque le premier devoir doit emporter tous les autres, & que la raiſon veut que je parle ſans crainte en cette occaſion, je ſupplierai ta Hauteſſe de conſiderer ſi je puis ſans ingratitude & ſans être le plus lâche de tous les hommes abandonner une perſonne qui a tout abandonné pour moi, & que l'on peut dire s'être faite eſclave pour me délivrer; puiſque ſe remettant à ma conduite & ſe fiant à ma parole, il n'étoit plus en ſon pouvoir de changer d'avis, & il falloit néceſſairement qu'elle ſuivît ma volonté. Puis-je conſiderer que préſentement je ſerois

chargé de fers, exposé à l'insolence des pirates & à la cruauté d'Arsalon, si cette femme n'eût rompu mes chaînes, & n'avoir pas pour elle toute l'affection & toute la reconnoissance dont je suis capable? Aussi-tôt que je fus captif, elle commença de me faire du bien; j'étois blessé, elle eût soin de moi, & par ses charitables offices, elle guérit les blessures que son pere m'avoit faites. Je ne la vis pas si-tôt, que je connus sa vertu: elle consoloit les affligés, prenoit soin de les soulager, & pour tout dire elle pleuroit les victoires de son pere, parce qu'elle ne les croyoit pas justes. J'avouë ingenuement que la beauté de son ame me toucha plus que celle de son visage: & me trouvant surpris par l'éclat d'une si grande vertu je lui engageai de telle sorte mon affection, que rien ne la sçauroit changer. Mais si la vertu est le fondement de l'amour que j'ai pour elle, celle qu'elle a pour moi n'a pas eu une moins noble cause. Elle me voyoit assez constant dans mes infortunes, elle me voyoit blessé, captif & prêt d'être vendu en un païs étranger, & sçavoit, quoiqu'elle fist semblant de l'ignorer, que je l'aimois beaucoup. La magnificence de mes habillemens ne lui a point donné dans la vue, car ils étoient

tous rompus de l'effort du combat: j'étois have & défiguré ; elle me voyoit abandonné de mon pere, dont je n'avois aucunes nouvelles; mal-traité d'Arſalon parce qu'il avoit perdu l'eſperance de ma rançon, & enfin au plus déplorable état où perſonne ſe verra jamais. C'eſt donc à tort qu'on reproche à Alibech des vœux de volupté, d'interêt ou d'ambition, & ſon amour a une cauſe plus élevée & plus digne d'elle. Il eſt vrai qu'elle a quitté ſon pere pour me ſuivre ; qu'elle a vécu parmi des hommes cruels & ſanguinaires ; & qu'elle eſt fille non ſeulement d'un pirate, mais d'un perſe. Mais, Seigneur tout ce qui ſemble faire contre moi, me ſert en cette occaſion : car quelle plus grande marque peut-on deſirer d'une vertu ſolide & inébranlable, que de voir une femme de dix-huit ans dont les inclinations ne ſe ſont point corrompues parmi tant de vices ? Elle m'a ſuivi pour ne voir plus de meurtres ni de brigandages. Elle n'a pas trahi ſon pere pour ſuivre un eſclave, mais elle a quitté le corſaire Arſalon pour délivrer un mari : je lui ai promis de l'être, la mort ſeule m'en peut empêcher. Au reſte, Seigneur, elle ne doit point être ſuſpecte à ta Hauteſſe : il eſt bien vrai qu'elle

eſt fille d'un perſe, mais c'eſt d'un perſe ennemi de Tachmas, qui depuis dix-huit ans lui a déclaré la guerre. Je ne m'arrête point à dire que cette femme quoique fille d'un pirate eſt pourtant d'une extraction noble, puiſque dans notre empire la nobleſſe eſt perſonnelle & ne paſſe point aux enfans. Mais je dirai ſeulement, qu'en l'état qu'eſt la fortune de mon pere, tout ce que l'on peut deſirer en une femme ſe rencontre en celle-ci : Elle eſt belle, elle m'aime, & elle eſt vertueuſe. Si elle eſt ſans biens, ſans parens, elle les a perdus pour l'amour de moi. Et comme par ta bonté mon pere n'a beſoin ni de ſupport ni de richeſſes, que puis-je ſouhaiter davantage en une femme. Je ſçai que je dois beaucoup de reſpect au Baſſa de la mer, mais je ſçai que je dois la vie & la liberté à cette femme. Il faut donc que je perde l'une ou l'autre, ou que je tienne la parole que j'ai donnée : car ſi mon pere ne veut pas ſe laiſſer fléchir nous nous bannirons volontairement, nous ſommes déja accoûtumés à l'infortune, & les malheurs que nous ſouffrirons enſemble, nous ſeront ſans doute plus ſupportables que la grandeur & la richeſſe ne nous le ſeroient, ſi nous étions ſéparés. Pour

ce genereux eſclave, à qui j'ai promis la liberté, je ne ſçai pas par quelle raiſon mon pere prétend avoir droit de l'en priver. Il n'eſt ni ſon eſclave, ni le mien; & par la plus ſevere loi de la guerre, il n'y peut prétendre aucune part. Il eſt chrétien, je l'avoue, mais tous les chrétiens qui ſont à Conſtantinople ne portent pas des fers; il eſt captif, mais c'eſt d'Arſalon & non pas de lui; & captif encore, qui après un manquement de parole, a pu avec juſtice rompre ſes chaînes. Il n'a pourtant cherché la liberté que pour me la donner: & c'eſt peut-être par cette action qu'il s'eſt fait ennemi de mon pere. Il eſt vrai qu'il me prit, mais ce fut dans un juſte combat. Que ta Hauteſſe faſſe donc, s'il eſt poſſible, que je puiſſe m'acquiter de ce que je dois. Voilà, Seigneur, tous les crimes que j'ai commis: mon pere veut que je ſois perfide & ingrat, & moi j'aime mieux que mon pere me haïſſe avec injuſtice, que s'il m'aimoit injuſtement.

La genereuſe Alibech voyant qu'Oſman avoit achevé de parler, & ayant bien remarqué par les mouvemens du viſage du Baſſa de la mer, que ce diſcours l'avoit plûtôt irrité que fléchi, ſe tourna vers Oſman les larmes aux yeux, & le

le conjura d'obéir à ſon pere. Je ne veux point, lui dit-elle, que vous ſoyez coupable pour l'amour de moi, & puiſque notre amour ne peut être innocent, éteignez-le dans votre ame, & laiſſez-moi le ſoin de le conſerver dans la mienne. Songez que vous êtes fils du Baſſa de la mer, & que vous n'êtes pas encore mon mari : vous ne pouvez vous diſpenſer de ce premier devoir, & la fortune vous diſpenſe de l'autre. Je vous tiens quitte d'une promeſſe que vous ne me pouvez tenir ſans crime, & je ne vous demande que d'obéïr à votre pere : quand je vous y verrai réſolu, je m'en irai ſeule.

Helas ! lui dit Oſman en l'interrompant, en quel lieu du monde pourrois-tu trouver un azile ? Tous les élemens nous ſont contraires ; la mer n'a point de ſureté pour [illegible], & la terre ne nous eſt pas plus favorable. Ton pere & le mien nous en banniſſent, & la ſeule mort peut finir nos peines.

Soliman étant touché de pitié par des ſentimens ſi tendres, ne voulut pas laiſſer ces amans plus long-tems en peine : & ſçachant bien que la veritable raiſon pour laquelle le Baſſa de la Mer s'oppoſoit à la paſſion de ſon fils étoit l'avarice, ſi ordinaire parmi les Turcs, il lui dit après

avoit consulté Ibrahim, que la vertu d'Alibech l'avoit tellement charmé, qu'il la vouloit adopter pour sa fille; & qu'en cette qualité, il luy donnoit en mariage trois cents mille sultanins : luy commandant de la recevoir pour femme de son fils, & de la traiter comme si elle étoit sa fille; l'assurant qu'il luy tiendroit lieu de pere, & qu'il prendroit interest en tout ce qui la regarderoit. Que pour l'esclave à qui il avoit déja pardonné, il vouloit qu'il le remît aux mains d'Ibrahim, pour en disposer comme il luy plairoit.

Le Bassa de la mer qui effectivement n'avoit point trouvé d'autre défaut en la vertueuse Alibech que la pauvreté, voyant qu'elle étoit riche des bienfaits du Sultan, changea sa colere en actions de graces, & assura Soliman qu'il se [illegible]obéï. Soliman & Alibech lui firent des remercimens proportionnés à la faveur qu'ils recevoient, & s'en allerent avec autant de satisfaction, qu'ils avoient eu de douleur. Soliman voulut pourtant auparavant qu'Alibech allât baiser la robe à Roxelane qui étoit encore dans sa loge.

Cependant le jour étant prêt de finir les magnificences de la cérémonie finirent aussi par une salve de mousquetades que

firent les Janiſſaires, à laquelle répondit l'artillerie du château des ſept Tours, & celle de toutes les galeres. Le grand Seigneur ſe retira à ſon ſerrail, avec la Sultane reine, ſuivi de toutes les troupes qui conduiſirent enſuite juſqu'au ſien le premier Viſir, qui par ſa valeur & par ſa prudence, avoit été la ſeule cauſe du triomphe de ſon maître.

L'ILLUSTRE BASSA.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE SECOND.

IBRAHIM Baſſa ne pouvant vaincre la mélancolie qu'il portoit au milieu de toutes ſes victoires, & de tous les honneurs qu'il avoit reçus, ne put enfin empêcher qu'elle ne ſe rendît auſſi viſible qu'elle étoit ſenſible à ſon cœur. Les conquêtes de Perſe, les batailles gagnées contre les rebelles d'Aſie, avoient bien répandu l'allegreſſe dans tout l'empire des Muſulmans, mais cette réjoüiſſance generale ne faiſoit pas la ſienne; & l'utilité ni la gloire n'étoient pas des conſiderations aſſez fortes pour donner à ſon eſprit cette premiere émotion qui précede la joie. La fortune lui avoit donné ce qu'il ne deſiroit point, & ôté la ſeule choſe qui faiſoit toute ſon ambition. Une nouvelle qu'il avoit appris le

jour auparavant de cet eſclave d'Arſalon avoit excité un trouble ſi grand en ſon eſprit, qu'il ne ſe ſouvint point qu'il étoit obligé de ſe rendre au lever de Soliman. Il en étoit aimé avec tant de tendreſſe, que lui ſeul avoit la permiſſion d'entrer au ſerrail toutes les fois qu'il lui plaiſoit; faveur très-extraordinaire. Auſſi avoit-il choiſi notre illuſtre Baſſa, pour être non ſeulement grand Viſir, mais pour ſe repoſer ſur lui de toutes les affaires de l'empire. Il commandoit les armées, faiſoit les ſangiacs, préſidoit au conſeil d'état, & en formoit les réſolutions. Enfin Ibrahim étoit ſi puiſſant, qu'il ne lui manquoit que le ſeul nom d'empereur pour être le premier de tout l'Orient. Cependant toutes ces faveurs de la fortune n'empêchoient pas qu'il ne s'eſtimât le plus malheureux de tous les hommes.

Ce fut en cette fâcheuſe penſée que l'Aga des Janiſſaires le trouva lorſqu'il lui vint dire que le grand Seigneur ſe plaignoit de ſa pareſſe, & lui ordonnoit de ſe rendre auprès de lui. Ibrahim ſurpris de ce commandement qui lui marquoit la faute qu'il avoit commiſe, fit tout ce qui lui fut poſſible pour cacher ſa douleur à l'Aga: celui-ci ne laiſſa pas de s'appercevoir de l'inquiétude du Baſſa. Ibrahim

lui dit qu'il alloit bien-tôt ſe juſtifier à ſa Hauteſſe ; & que s'il eût oſé il ſe fût réjoui d'avoir commis ce crime, puiſqu'il en recevoit une faveur ſi ſignalée. Il partit pour s'en aller au ſerrail, où d'abord que le Sultan le vit, il remarqua quelque choſe d'extraordinaire dans ſon viſage : & comme le Baſſa avoit paſſé la nuit ſans dormir, ſon tein lui parut changé, ſes yeux lui ſemblerent mélancoliques. Il lui demanda s'il avoit quelque fâcheuſe nouvelle à lui dire ? Si les provinces conquiſes s'étoient revoltées ? ſi les troupes laiſſées aux frontieres de Perſe avoient été défaites ? s'il s'agiſſoit de quelque conſpiration contre l'état ou contre ſa perſonne. Le grand Viſir répondit de point en point, que grace au ciel il n'avoit rien à lui dire, qui lui dût être déſagréable : que ſes conquêtes étoient en ſureté : que ſon camp n'avoit rien à craindre, étant ſans apparence que le débris de deux batailles, fût encore aſſez puiſſant pour oſer ſe préſenter devant une armée victorieuſe : que ſon empire étoit ſi bien affermi, qu'il n'y avoit point de force capable d'ébranler un ſi grand corps. Qu'enfin ſa domination étoit ſi juſte que tous les peuples étrangers la regardoient avec envie, & tous ſes ſujets avec joie.

Le Baſſa n'eut pas ſi-tôt achevé de parler que le Sultan lui dit : Ibrahim, puiſque ta mélancolie ne vient pas de ce qui me regarde, il faut que ce ſoit quelque choſe qui te touche ſeulement ; & comme je ne ſuis pas moins ſenſible de ce côté-là que de l'autre, je veux ſçavoir le ſujet de ton trouble, car bien que ton adreſſe ait tâché de remettre la joie ſur ton viſage en en me répondant, tu n'as pas détruit la premiere opinion que j'ai conçue. Ibrahim ſe voyant ſi fort preſſé ne put s'empêcher de rougir, ſongeant à ce qu'il devoit repondre, il baiſſa les yeux, & parut interdit : ce que le Sultan ayant remarqué, il l'embraſſa & lui dit : Non, Ibrahim, ne cherche point à me déguiſer la vérité : je la veux ſçavoir. Ne me regarde point en cette confidence comme ton Souverain : je veux partager avec toi tous les maux & tous les biens qui t'arrivent. Ton courage t'a fait aſſez répandre de ſang à mon ſervice pour que je le paye de quelques larmes, ſi je ne puis apporter d'autre remede à ta douleur. Le grand Viſir ſe jettant aux pieds du Sultan, lui rendit graces de tant de bonté ; & comme il avoit eu loiſir pendant le diſcours de Soliman d'inventer un prétexte à ſon déplaiſir, il le ſupplia de lui par-

donner, ſi en obéiſſant, il diſoit quelque choſe qui choquât le reſpect.

Après que le Sultan l'eût fait relever, & juré de ne ſe point offenſer de ce diſcours, Ibrahim parla de cette ſorte. Je ſçai bien, Seigneur, que ma mélancolie eſt criminelle; que la cauſe en eſt injuſte & que ta Hauteſſe ne la pourra ſçavoir ſans me condamner. Je ne tourne jamais les yeux pour regarder la baſſeſſe d'où ta main m'a tiré, que je ne fremiſſe d'étonnement. Le lieu où tu m'as placé eſt ſi haut que ce n'eſt pas ſans raiſon que je crains d'en être précipité, & je me trouve en vue à tant de peuples, que je tiens comme impoſſible, que la malice ou l'envie de quelqu'un ne me faſſe perdre ce que toi ſeul m'as donné. Je n'ignore pourtant pas que la même main qui m'a élevé me peut ſoûtenir; mais ayant beaucoup plus reçu que je n'ai mérité, j'ai raiſon d'apprehender qu'on ne m'ôte un jour par juſtice ce que tu m'as donné par bonté. La pitoyable avanture d'Achomat ſous Bajazet II. fournit à tous ſes ſucceſſeurs de quoi n'être jamais en aſſûrance. Il avoit affermi le trône de Bajazet après l'y avoir ſeul fait monter; cependant, pour récompenſe de ſes ſervices, il fut étranglé par quatre eſclaves. Mais, Seigneur, ſans aller ſi loing

chercher

chercher des exemples, celui de Chaſſan Baſſa Viſir, ſous le regne d'un empereur, qui ne pouvoit être que grand, puiſqu'il a donné naiſſance à ta Hauteſſe : n'eſt-il pas capable de porter la frayeur dans l'ame la plus ferme & la plus innocente ? puiſque pour avoir donné un bon conſeil qui n'a pas été heureux, il perdit la vie qu'il avoit tant de fois hazardée pour le ſalut de cet empire. Je n'aurois pas été aſſez hardi pour parler ici de cette avanture, ſi je ne me ſouvenois d'avoir oui plaindre le malheur de ce grand homme à ta Hauteſſe : après cela ne me demande plus la cauſe de ma douleur, ta Hauteſſe la ſçait auſſi bien que moi : mais s'il eſt vrai que j'en ſois aimé, comme j'e n'en ſçaurois douter ſans crime, pardonne ſeulement à ma foibleſſe, & ne crois pas que le diſcours que je viens de faire ſoit un effet de mon ambition. Je ſçai trop, Seigneur, que je ne puis aller plus haut, & c'eſt par cette raiſon que je crains l'inconſtance de la fortune, qui ne me pouvant plus élever, me détruira pour ſuivre ſon inclination naturelle. Si j'étois aſſuré qu'elle ſe contentât de me ravir tous les honneurs que j'ai reçu & voulût me laiſſer chargé des chaînes dont il plut à ta Hauteſſe de me tirer, pourvu qu'elle ne me privât point de ta

bienveillance, je vivrois plus heureux étant ton eſclave, que je ne le ſuis étant comblé de gloire & de faveurs.

Le Sultan lui dit : Je penſois, Ibrahim, t'avoir ſi bien ouvert mon cœur & ſi bien témoigné mon amitié, qu'il ne te reſtoit plus rien à craindre ni à deſirer. Je pourrois te dire que dans un empire qui n'étoit pas encore bien affermi, il étoit en quelque façon à propos de pancher plûtôt vers la rigueur que vers la clemence ; mais je n'entreprends pas de faire l'apologie de mes prédeceſſeurs pour m'en ſervir contre toi : ce qui étoit juſte en leur ſiecle, ne ſeroit pas raiſonnable en celui-ci, c'eſt pourquoi je veux employer d'autres remedes, qui, ſi je ne me trompe, te feront connoître que Soliman ſçait enchaîner la fortune quand il lui plaît & eſt réſolu de meſurer la tienne à ſa vie.

Le Baſſa vouloit répondre à un diſcours ſi obligeant, mais le Sultan l'en empêchant ajouta à ce qu'il venoit de lui dire, Tu n'as pas perdu la memoire que la ſultane Aſterie ma fille m'a procuré le bien de te voir à mon ſervice : je ſerois trop ingrat, interrompit le Baſſa, ſi je ne me ſouvenois que je lui dois la vie, & ce qui m'eſt encore plus précieux, l'honneur d'être au plus grand monarque du monde. Tu ne ſçau-

rois douter, reprit Soliman, que mon deſſein ne lui ſoit agréable, puiſque dans un tems où elle ne te connoiſſoit que par ta bonne mine, elle ne laiſſa pas de te juger digne de ſes ſoins. Sçache que je ſuis réſolu de te mettre dans notre illuſtre alliance, en te faiſant épouſer Aſterie. Mais pour te laiſſer encore un gage plus précieux, reçoit la parole que je te donne; tu ſçais qu'étant ce que je ſuis, elle eſt inviolable & ſacrée; je jure par Alla que tant que Soliman ſera vivant, tu ne mourras point de mort violente. Juges après cela ſi je puis faire davantage, & ſi tu n'as pas eu tort de douter de la fermeté de mon affection.

Il eſt vrai, Seigneur, repliqua Ibrahim, que je ſuis le plus ingrat & le plus criminel de tous les hommes; mais, Seigneur . . . . Comme il vouloit continuer, la douleur le ſuffoqua de telle ſorte qu'il lui fut impoſſible de parler de quelque tems. Le Sultan ne ſçavoit à quoi attribuer cet évenement. Ibrahim un peu revenu à ſoi, prit la réſolution de ne cacher plus la verité de ſon hiſtoire. Se jettant donc encore une fois aux pieds du grand Soliman, Je ſçai bien, Seigneur, lui dit-il, que ſi ta Hauteſſe eſt juſte, elle me haira autant qu'elle m'a aimé; car

après la hardieſſe que j'ai eu de lui déguiſer mes ſentimens, après celle que j'ai encore de lui dire que je ne ſuis pas en état d'accepter l'honneur qu'elle me preſente; je n'oſe eſperer qu'elle écoute ce qui pourroit me rendre excuſable.

Il me ſemble, Ibrahim, répondit le Sultan, qu'après les graces que je viens de te faire tu dois tout attendre de moi: & je te promets encore de ne penſer rien à ton déſavantage, que je n'y ſois forcé. Prepare-toi donc à ne me cacher plus rien de ce qui te regarde. Tu ſçais qu'à diverſes fois j'ai tâché de t'obliger à m'inſtruire de ta naiſſance & de tes avantures; mais ayant toujours remarqué que ce diſcours ne te plaiſoit pas, j'ai eu aſſez de bonté pour ne t'en pas parler davantage: mais aujourd'hui qu'il s'agit de ton repos & de ma ſatisfaction, il faut que tu m'en faſſe le recit, avec autant de vérité que tu as eu de diſſimulation par le paſſé.

Je rougis, repliqua Ibrahim, quand je penſe que je vais découvrir toutes mes foibleſſes; & ſi je ne ſçavois que l'amour eſt ſouvent devenu le tyran des plus grandes ames, & que ta Hauteſſe n'a pas toujours été inſenſible à cette paſſion, je ne ſerois pas aſſez inconſideré pour lui apprendre mes malheurs. Le Sultan ne vou-

lant pas que perſonne vint interrompre cette narration, paſſa de ſa chambre dans ſon cabinet, où s'étant mis ſur des carreaux de drap d'or, Ibrahim parla en ces termes.

Hiſtoire de Juſtinian & d'Iſabelle.

La ville de Genes où j'ai pris naiſſance & qui donne le nom à notre république, eſt ſituée au bord de cette mer, que les anciens Romains appelloient Liguſtique. Cette ville à qui la magnificence des palais de marbre, de jaſpe & de porphyre a fait donner avec raiſon le titre de ſuperbe, eſt bâtie ſur le penchant de hautes montagnes tellement infructueuſes, que toute l'induſtrie de l'agriculture, jointe à la chaleur du ſoleil, à la ſerenité de l'air, & à la douceur de la roſée, ne ſçauroient rien produire, mais la côte vers la France eſt ſi fertile, qu'on y trouve quantité de palmiers, d'orangers, de citroniers, de jaſmins, de grenadiers & de mirthes.

L'abondance des ruiſſeaux & des fontaines qui s'y voyent, ne fait pas la moindre beauté de ces lieux; car ces eaux ſont ſi pures & ſi vives, qu'elles fourniſſent aſſez de fraicheur pour temperer l'extrême ardeur du ſoleil. C'eſt de ce coté

là, environ à deux mille de Genes, en sortant par une porte qu'on appelle de la lanterne, que se trouve un bourg que les Italiens nomment Arene, d'où l'on peut dire que l'hiver n'approche jamais ; puisqu'il est certain que le printems & l'automne y regnent toujours ensemble, le premier y faisant toujours naître des fleurs, & l'autre meurir des fruits : mais avant que de m'engager à une description plus particuliere des delices d'un lieu qui m'a tant causé d'infortunes, il convient de faire un abregé du gouvernement de Genes à ta Hautesse, afin qu'elle comprenne plus aisément qu'elles sont les personnes dont j'ai à lui parler dans mon histoire.

Il y a environ deux cens ans que les Genois élurent un duc à la façon des Venitiens, qui après avoir conquis l'isle de Chipre, prit le roi & la reine prisonniers, & fait plusieurs autres belles choses, mourut à la guerre ; ensuite de quoi ils en choisirent encore deux, dont le premier acquit par sa valeur l'isle de Metelin aux Genois. Après la mort du dernier ils se mirent sous la protection de Charles VII. roi de France, dont s'étant bien-tôt lassés, ils eurent recours à celle du duc de Milan ; celui-ci ne les ayant

pas pleinement satisfaits, ils élurent encore une fois un duc : mais ce procédé n'étant pas agréable à tous, parce que quelques-uns tenoient le parti de France, & les autres celui de Milan, ils furent remis sous la domination des François jusqu'au tems qu'André Doria, qui est d'une des plus illustres familles de Genes, mit notre ville en l'état où elle est aujourd'hui, c'est-à-dire sous le gouvernement des nobles.

J'ai fait connoître à ta Hautesse les changemens arrivés à notre royaume, afin qu'elle ait moins de peine à sçavoir ce qui fait que cette république est divisée depuis long-tems en deux factions principales. Les chefs de ces deux partis sont les Fregozes & les Adornes, engagés aussi-bien que tout le reste de l'Italie, en deux cabales opposées si connues sous les noms de Guelphes & de Gibelins. Pour venir à ce qui me regarde, je t'apprendrai sans crainte que je suis de l'illustre race de ce prince infortuné, à qui la valeur & la fortune de Mahomet II. ton ayeul fit perdre l'empire avec la vie, & qui s'enterra avec toute sa gloire & celle des paleologues sous les ruines de cette fameuse ville de Constantinople. Tu n'ignores pas, Seigneur, qu'après un si

grand renverſement de cet état, & dans une deſtruction ſi generale, tout ce qui reſta de princes de la maiſon imperiale, furent diſperſés; & ne pouvant cacher leur infortune en generale, quelques-uns ſe cacherent en changeant un nom trop fameux pour leur fortune preſente. Juſtinian Paleologue, dont je ſuis deſcendu, fut de ce nombre : car voyant qu'il avoit ſauvé de ce naufrage aſſez de biens pour un particulier, mais non pas aſſez pour un prince d'un ſang ſi illuſtre que le ſien, il ſe retira à Genes, ne retenant que le nom de Juſtinian, qui depuis a été le ſurnom de notre maiſon, le même que celui d'une famille populaire, qui étoit déja dans la même ville. Ce prince voulant accommoder ſa qualité à ſon malheur, renferma ce ſecret dans ſa famille; ainſi quoique nous ſoyons princes, nous n'avons paſſé que pour gentilshommes. Il choiſit plûtôt Genes pour ſa retraite qu'aucun lieu d'Italie, ſçachant que les Genois avoient toujours été aſſez affectionnés à cet empire; qu'ils avoient ſecouru puiſſamment Michel Paleologue; & qu'en cas qu'il fût reconnu pour ce qu'il étoit, il ſeroit en lieu de ſureté. Il avoit quelque raiſon de le craindre, car il s'étoit rendu ſi remarquable par ſes

belles actions, ſurtout le jour de la priſe de Conſtantinople, qu'il fut le dernier à défendre la breche ; mais enfin voyant l'empereur Conſtantin Paleologue mort, & tout l'empire renverſé, il ſe déroba à la victoire de ſes ennemis, & s'étant retiré preſque ſeul, il prit la reſolution que je viens de dire. Je ſçai, Seigneur, que c'eſt avoir beaucoup de temerité que de t'apprendre que je ſuis d'un ſang qui me donneroit droit à l'empire que tu poſſedes aujourd'hui ; mais dans les ſentimens où je ſuis pour ta Hauteſſe, je prefererois mes premieres chaînes à l'empire de mes ayeuls : & ſi j'étois le diſtributeur des couronnes, je te les mettrois toutes ſur la tête, ne me reſervant que la gloire de t'obéir.

Soliman ſerrant alors la main à Juſtinian avec beaucoup d'affection ; J'avois toujours cru, lui dit-il, que ta naiſſance étoit auſſi haute que ton ame ; & j'ai bien de la joye que ſans avoir ſçu le droit que tu pouvois pretendre à cet empire, je t'aye du moins rendu la juſtice que je te pouvois rendre. Car je te proteſte par tout ce qui m'eſt de plus ſacré, que ſi la bienſéance me permettoit de t'en ceder le titre, auſſi-bien que je t'en ai remis la puiſſance, je le ferois avec joie ; mais continue de grace à m'apprendre tes aventures.

Ce dernier des Paleologues, reprit Ibrahim, eut un fils appellé Philippe, qui retenant quelque choſe de ſa naiſſance, avoit un eſprit peu capable de ceder. Ce Juſtinian mon biſayeul s'étant toujours trouvé oppoſé à un Aſtolphe Grimaldi, l'un ayant toujours ſuivi le parti des Fregozes & l'autre celui des Adornes, ſe trouva encore prétendant à la charge de generaliſſime auſſi-bien que lui : de ſorte que faiſant éclater tous leurs ſentimens en cette occaſion, ils engagerent dans leurs interêts tous leurs parens, tous leurs amis ; & comme leur ambition étoit extrême, leur violence la fut auſſi. Mais ſans m'amuſer à raconter cette fâcheuſe hiſtoire à ta Hauteſſe, je te dirai que ſuivant la déteſtable coutume de l'Italie, cette haine a paſſé juſqu'à mon pere, qui néanmoins n'a jamais pu approuver dans ſon ame cette fatale habitude, qui veut que l'on reçoive avec la vie la haine des ennemis de ſes predeceſſeurs ; qui d'équitable qu'elle étoit pour eux devient injuſte en leurs enfans, puiſqu'elle s'adreſſe à l'innocence. Enfin pour ſuivre l'uſage plûtôt que ſon inclination, Ludovic Juſtinian, (c'eſt ainſi que s'appelloit celui qui m'a donné la naiſſance) n'avoit jamais eu nul commerce avec Rodolphe Grimaldi chef

de cette autre famille : au contraire connoiſſant que ſon ennemi avoit l'humeur altiere, & qu'il pourroit tirer avantage de ſa bonté, il avoit toujours pris ſoin de la lui cacher : & de part & d'autre ils avoient fait tout ce qu'une inimitié irreconciliable peut ſuggerer à deux hommes vindicatifs & puiſſans. Sans parler de mon enfance à ta grandeur, je dirai ſeulement, qu'auſſi-tôt que j'eus atteint l'âge où la force commença de me permettre de voyager, j'obtins de mon pere les moyens de contenter l'extrême envie que j'avois toujours eu d'aller admirer les pompeuſes ruines de l'ancienne Rome & les grandeurs de la nouvelle. J'y fus donc avec un équipage proportionné à ma condition ; mais ma curioſité n'étant pas bornée par la vue d'une ſeule ville, je pris la réſolution de n'obéir point au commandement que j'avois reçu de me rendre à Genes ſix mois après mon départ. Et comme ſi la fortune eût pris plaiſir de favoriſer mon deſſein & mon inclination, elle fit que l'empereur des chrétiens ſe rendit à Lucques, où m'étant trouvé pour voir les ceremonies de l'entrevue du pape & de ce prince, j'appris qu'on ſe preparoit à la guerre d'Alger. J'eus de la joye de voir qu'il ſe pré-

gardé des ennemis de notre maiſon avec plus de marque d'eſtime, que ne le permettoit cette haine enracinée, qui depuis tant de tems étoit entre nous. Il ſembla que le deſtin eût reſolu de me faire gouter toutes les douceurs de la vie, afin de me faire ſentir tout à la fois & le mal & la privation du bien. Après que j'eus ſatisfait à toutes les queſtions que me fit mon pere touchant mes voyages, je voulus faire connoître que la guerre & la galanterie n'étoient pas incompatibles; & qu'après avoir été trois ans dans le carnage & dans le ſang, je n'en étois pas revenu plus farouche. Je m'informai s'il ne ſe feroit point bien-tôt quelque aſſemblée où je puſſe faire comparaiſon des beautés de nos dames avec celles que j'avois vu en Eſpagne; on me répondit que je pourrois en peu de tems contenter ma curioſité, parce que dans trois ou quatre jours le mariage de deux perſonnes de condition ſeroit celebré. Je demandai ſi une niece d'André Doria tenoit toujours l'empire de la beauté, ou ſi depuis mon depart quelqu'autre lui auroit fait perdre cet avantage qu'on lui avoit donné avec tant de juſtice? On me dit qu'elle étoit auſſi belle que je l'avois vue; mais que pour le premier rang elle

avoit été contrainte de le ceder à une beauté naiſſante, qui faiſoit mourir d'amour tous ceux qui s'en approchoient. On ajouta qu'Iſabelle Grimaldi fille unique de Rodolphe étoit cette admirable perſonne. Ce diſcours me donna une émotion qui m'a bien fait connoître depuis qu'il y a une puiſſance ſuperieure qui nous pouſſe malgré nous & ſans l'aide de notre connoiſſance, à aimer ſouvent une perſonne que la raiſon nous défendroit de regarder.

Conſiderez, Seigneur, la bizarrerie de mon avanture; je pris deſlors la reſolution de chercher ſoigneuſement toutes les occaſions de voir l'incomparable Iſabelle. Et pour montrer qu'il y avoit quelque choſe d'extraordinaire en ce mouvement, je cachai ma curioſité & mon deſſein.

Auſſi-tôt je fus paſſer deux ou trois fois devant les fenêtres de mon ennemie. Ce n'eſt pas que je ne ſçuſſe bien que je ne la verrois point; car en Italie les dames ne ſont apperçues que lorſqu'elles hauſſent la jalouſie, & c'eſt une grace qu'elles font rarement. Le lendemain je fis tout ce qui me fut poſſible, pour tâcher de la rencontrer: car comme je connoiſſois ſa mere, j'étois

bien certain de n'avoir pas beſoin de demander ſon nom : je ne la pus rencontrer, quelque ſoin que j'y apportaſſe. Je demandai cette fois à ma raiſon quel but j'avois en ce deſſein ; après avoir fait réflexion ſur cette inquietude, je me condamnai moi-même, & je pris la reſolution d'attendre en repos ce que la fortune m'offriroit à cet égard. Je paſſai donc quelques jours de cette ſorte dans tous les divertiſſemens d'un homme de mon âge & de ma qualité. L'entretien de mes amis, les promenades & la muſique furent mes occupations & les derniers plaiſirs tranquilles que j'ai gouté en ma vie. Mais, Seigneur, puiſqu'il faut te raconter ma perte, je te dois faire voir le champ de ma défaite.

C'eſt cet Arene dont j'ai déja parlé. Dans ce lieu toutes les perſonnes de condition eminente ont des maiſons de plaiſir, dont la moindre peut donner de l'admiration à ceux qui connoiſſent les belles choſes ; car tout ce que l'architecture à de beau, la peinture d'excellent & la ſculpture de merveilleux, s'y fait voir. Les terraſſes, les grottes, les jets d'eau, les galleries y ſont ſi ſuperbes, qu'on a peine à croire, la premiere fois qu'on voit tant de merveilles, qu'on ne ſoit pas dans ces palais enchantés, dont les deſcriptions

deſcriptions, quoique fabuleuſes, charment notre imagination. Enfin ce que l'art & la magnificence peuvent ajouter à un lieu à qui la nature a donné toutes ſes beautés, ſe trouve éminemment en celui-ci. C'eſt en cet endroit ſi proche de la ville que toutes les femmes de qualité s'y vont promener, la liberté étant beaucoup plus grande à Genes que par toute l'Italie; apparemment à cauſe du voiſinage de la France qui y a fait paſſer une partie de ſes coutumes. Il arriva qu'un de mes plus chers amis me pria d'aller entendre un concert de luths & de voix qui ſe faiſoit le lendemain à une maiſon qu'il avoit en ce ſéjour delicieux; & comme la muſique m'a toujours touché ſenſiblement, je ne manquai pas de m'y rendre. Il eſt pourtant certain que j'y allai avec une mélancolie ſecrette, qui ſans doute m'avertiſſoit du malheur qui m'y devoit arriver : mais je n'étois pas capable de faire mon profit de ce mouvement involontaire, dont la cauſe m'étoit inconnue. Je me laiſſai pourtant charmer à la douceur de l'harmonie : il me ſembla qu'elle avoit diſſipé mon chagrin & réveillé ma joie. Cet agréable tranſport fut le dernier moment qui précéda ma perte; car, Seigneur, comme

le ſoleil déja aſſez abaiſſé pour n'être plus incommode, ni par ſes raions, ni par ſa chaleur, le maître du logis me dit qu'avant que de deſcendre au jardin il vouloit me faire entendre un écho merveilleux, qu'il avoit trouvé depuis peu de jours & qu'un de ſes voiſins lui avoit donné ſans y penſer, en faiſant bâtir une grotte oppoſée aux fenêtres de ſon cabinet & creuſée dans la montagne en forme de demie lune; ce qui recueilloit & reflechiſſoit la voix ſi admirablement que la ſeptieme répetition que faiſoit cet écho ſe diſtinguoit parfaitement. A peine ce diſcours fut-il achevé que devançant la compagnie j'entrai ſeul dans le cabinet, réſolu d'eſſayer l'écho le premier. Mais, Seigneur, je n'eus pas ſi-tôt ouvert la fenêtre que bien loin d'obliger l'écho à me répondre, je perdis moi-même l'uſage de la voix par le raviſſement dont je fus ſaiſi en voyant la plus belle perſonne que la nature ait jamais faite. Elle étoit appuyée ſur une baluſtrade de jaſpe & de porphire, qui formoit un quarré au milieu duquel on voyoit une fontaine jailliſſante, où quatre nimphes de marbre blanc ſembloient ſe jouer en ſe baignant: car par un artifice merveilleux il part de leurs mains une abondance d'eau qui les

mouille, & qui fait croire qu'elles se la jettent les unes aux autres; ce qui cause un bruit très-agreable. D'ailleurs si j'avois vu ailleurs quelque fontaine approchante de celle-là, je n'aurois eu garde de la décrire; car, Seigneur, je fus si surpris des charmes de cette belle inconnue, que je n'eus des yeux que pour elle. Je changeai de couleur vingt fois en un moment, & me cachant un peu de peur d'être apperçu, je la considerai avec toute l'attention que pouvoit avoir un homme, qui de l'admiration avoit déja passé jusqu'à l'amour.

Comme j'étois en cet état toute la compagnie arriva, & me témoigna qu'elle avoit eu regret que je l'eusse quittée si-tôt, parce qu'il s'étoit fait une dispute touchant la nature de l'écho, qui m'auroit donné grand plaisir. Après avoir écouté ce discours sans y répondre, je demandai si quelqu'un ne me pourroit point apprendre le nom de cette belle qui révoit au bord de la fontaine que je voyois au milieu de ce jardin? En disant cela j'ouvris doucement la fenêtre que j'avois à demi refermée, & les priant de ne faire point de bruit je leur montrai ce prodige de beauté. Je n'eus pas si-tôt achevé de parler, que par une connois-

ſance cachée qui prevint leur reponſe, je ſentis quelque choſe en moi qui me dit que c'étoit Iſabelle. A peine cette penſée avoit-elle excité le trouble en mon ame, qu'un de mes amis prenant la parole, me confirma cette verité, & me demanda s'il étoit poſſible que je ne connuſſe point mon ennemie? Quoi, lui dis-je en l'interrompant, celle que je vois eſt fille de Rodolphe! Je dis cela ſi haut, que je lui fis tourner la tête du côté où nous étions: de ſorte que nous ayant apperçus, elle baiſſa ſon voile, & commença de marcher pour aller rejoindre deux femmes qui ſe promenoient dans une allée. Peu s'en fallut qu'oubliant toute ſorte de bienſéance je ne ſortiſſe au même inſtant d'un lieu qui m'avoit été ſi fatal, en me faiſant voir en une ſeule perſonne l'objet de ma haine & de mon amour. Mais enfin le dépit d'être vu avec tant de foibleſſe, me fit réſoudre d'eſſayer de la cacher. Je dis donc à celui qui m'avoit parlé, que j'étois ravi d'avoir une ſi belle ennemie; & que bien qu'elle eût des armes qui la rendroient aiſement victorieuſe de tous ceux qu'elle voudroit s'aſſujettir, j'étois pourtant aſſez genereux pour ne refuſer pas de combattre une perſonne dont on pouvoit être

vaincu ſans honte. Après cela ils s'amuſerent à chercher toutes les beautés de l'écho ; ceux de la compagnie dont la la voix étoit la plus mauvaiſe & la plus enrouée, ne laiſſerent pas de forcer cet écho à leur répondre & à leur reprocher leur defaut en les imitant. Pour moi qui ne l'avois pas deſagreable en ce tems-là, il me fut impoſſible de chanter, &, quelque violence que je me fiſſe, je ne pus jamais me reſſouvenir d'un air, quoique j'en ſçuſſe un aſſez bon nombre. Ce divertiſſement dura ſi longtems, qu'enfin l'heure de la retraite étant arrivée, je m'en retournai à Genes, mais ſi triſte & ſi mélancolique, que pour cacher mes inquietudes à mon pere, je me réſolus de ne le voir point de tout le ſoir. Je me retirai donc à ma chambre auſſi-tôt que je fus arrivé, & j'ordonnai à mes gens de dire que je m'étois mis au lit pour un mal leger, leur ayant commandé expreſſément de ne faire point de bruit. Après cela j'entrai dans mon cabinet où je ne fus pas ſi-tôt ſeul que l'image d'Iſabelle ſe préſenta à mon eſprit.

Quoi, dis-je en moi-même, je choiſirois pour l'objet de mon amour celle qui le devroit être de ma haine ! Je ſerois aſſez lâche pour donner mes ſoins à une

perſonne dont le pere a employé tous les ſiens à la ruine de ma maiſon ! Non, je ſuis plus ſenſible à l'honneur qu'à ma paſſion ; & quelque charmante que ſoit Iſabelle la gloire l'eſt encore davantage. Comme cette réſolution me ſembla aſſez bien affermie dans mon eſprit, j'appellai un valet de chambre que j'avois retenu pour me ſervir, & me laiſſant deshabiller ſans ſçavoir ce que je faiſois, je me mis au lit ; mais hélas, ce fut bien en vain que j'y cherchai le repos ! car comme mon eſprit s'étoit partagé tout le jour, par la diverſité des objets, le ſilence & l'obſcurité firent qu'il recueillit toutes ſes forces pour me perſécuter : & cette même raiſon qui venoit de s'oppoſer à mon amour, commença de me parler en faveur de ma paſſion. Elle me repréſenta qu'Iſabelle n'étoit pas coupable des crimes de ſes peres, qu'il y avoit de l'injuſtice & de la cruauté à éterniſer cette diviſion ; que jamais il ne ſe preſenteroit une plus noble occaſion de la faire ceſſer ; que mon deſſein ſeroit toujours approuvé des ſages ; qu'après tout nous ne vivions pas ſeulement pour autrui. Ce raiſonnement me ſembla ſi juſte, que j'employai le reſte de la nuit à ſonger aux moyens de l'executer. Mais plus je con-

ſiderai cette entrepriſe, plus je la jugeai impoſſible : l'humeur arrogante de Rodolphe, & la generoſité de mon pere, me ſemblerent deux obſtacles bien difficiles à forcer ; ce qui me deſeſpera davantage, fut la penſée qu'Iſabelle même ſeroit inflexible à mon amour : car, diſois-je, le moyen qu'une fille élevée, avec la haine des Juſtinians, n'ait regardé ma maiſon comme ſon ennemie, & puiſſe ſe réſoudre, je ne dis pas à m'aimer, mais à ſouffrir que je l'adore. Comme l'amour ne peut ſubſiſter ſans eſperance, je penſe que j'aurois enfin ſurmonté ma paſſion & rompu mes chaînes, ſi cette fatalité, qui vouloit ma perte, ne m'eût encore expoſé une fois à un nouveau danger.

Je n'étois pas hors du lit, que mes gens me dirent que j'étois convié à une aſſemblée qui ſe faiſoit pour les noces d'un ami de mon pere, qui ſe marioit à une parente d'Iſabelle : cette nouvelle me donna une extréme joie ; je pris plus de ſoin de moi que je n'ay jamais fait en tout le reſte de ma vie. Je ne fus pas ſi-tôt au lieu deſtiné à la fête que je vis entrer Iſabelle, mais avec tant d'éclat & de majeſté, qu'elle impoſa ſilence à toute la compagnie. Après que cette admiration muette eut duré quelque tems, on entendit un bruit con-

fus de louanges qu'on donnoit à ſa beauté; auſſi eſt-il certain que l'envie même ne ſçauroit y trouver rien à redire. Elle a la taille parfaite, les cheveux d'une couleur brune, mais ſi belle, que tous ces filets d'or bruni, dont nos poëtes les décrivent, ne ſçauroient les repreſenter. Ils lui tomboient ce jour-là non chalamment ſur les joues, & lui décendoient à gros anneaux juſques ſur la gorge, mais avec une negligence qui effaça l'art de la coeffure de toutes les autres femmes. Ses yeux fort noirs, mais ſi remplis d'eſprit & de douceur, qu'il eſt impoſſible de les voir ſans en être touché : elle a les dents ſi bien rangées & ſi blanches, que jamais perſonne n'a eu le ſourire ſi rempli de charmes; & la gorge ſi bien formée que l'imagination ne ſçauroit ſe la figurer comme elle eſt. Il ſe mêle encore en toutes ces merveilles un agrément qui la rend plus aimable que tout ce que je viens de dire. Mais, Seigneur, ſi les ſoldats qui me prirent m'euſſent laiſſé ſon portrait, & les lettres qu'elle m'avoit écrites, je ferois voir à ta Hauteſſe que les graces de ſon eſprit ne cedent point à celles de ſa beauté.

Ce fut donc, Seigneur, avec tous ces appas qu'Iſabelle parut en cette aſſemblée :

blée : elle étoit vêtue d'une robe de ſatin incarnat en broderie d'or & de perles, dont les manches étoient ratachées avec des boutons de diamants. Le reſte de ſon habit étoit de toile d'argent brodée de perles & d'émeraudes : elle me parut ſi charmante en cet état, que je ne pus de tout le ſoir en détacher mes yeux : & comme je l'obſervai ſoigneuſement, il me ſembla qu'elle s'appercevoit que je ne la regardois pas comme ſon ennemi. Comme c'eſt la coutume de Genes de ne converſer avec les femmes d'une aſſemblée qu'en les menant danſer, je fus prendre une de mes parentes, que j'avois vue tout le ſoir auprès d'Iſabelle ; & afin de l'obliger à m'en parler, je lui dis que je trouvois bien étrange qu'elle eût tant d'intelligence avec mon ennemie ; mais ſans me donner le loiſir d'achever, elle me répondit que l'entretien qu'elles avoient eu enſemble m'étoit ſi avantageux que je n'avois pas raiſon de m'en plaindre ; & que comme les louanges données par nos ennemis nous étoient plus glorieuſes que les autres, parce qu'elles ne pouvoient être ſoupçonnées de flaterie, je devois me ſavoir gré d'une telle converſation. Ce diſcours me ravit de telle ſorte, que je ne pus m'empêcher de regarder Iſabelle

comme ſi j'euſſe voulu la remercier d'un jugement ſi favorable : & comme elle a l'eſprit vif & penetrant, elle connut & par mon action & par ma joie, que ma parente m'avoit rendu compte de leur entretien ; ce qui lui donna tant de confuſion, que de tout le reſte du ſoir il me fut impoſſible de rencontrer ſes yeux. Enfin, Seigneur, la compagnie s'étant ſeparée, je m'en retournai chez moi, mais ſi rempli d'amour & d'eſperance, que ma raiſon ne ſe trouva plus aſſez forte pour s'oppoſer à ma paſſion. Sans m'arrêter à redire tous ces premiers progrès de mon affection, dont je n'ai déja que trop importuné ta Hauteſſe, ce ſera aſſez de lui apprendre qu'enſuite de cet heureux jour, je vis encore Iſabelle en trois aſſemblées, d'où je ſortis toujours plus ſatisfait ; & qu'après avoir été aſſez hardi pour lui écrire beaucoup de fois, & aſſez adroit pour en trouver les moiens, je ſus enfin que ma témerité ne ſeroit point punie. J'obtins donc la permiſſion de l'aimer, pourvu que mes actions & mes diſcours ne donnaſſent jamais aucun ſujet de ſoupçonner notre intelligence. J'obſervai cet ordre ſi religieuſement, qu'encore qu'il ne ſe paſſât pas un jour que je ne la viſſe à ſa fenêtre, ni pas un ſoir que je n'euſſe une lettre

d'elle, ou qu'elle n'en eût une de moi, personne ne s'apperçut de notre commerce. Et pour rendre mon bonheur plus accompli, il arriva que le peuple de Corse s'étant mutiné pour quelque contribution qu'on y vouloit établir, la seigneurie députa Rodolphe pour aller appaiser ce desordre : mais comme sa femme, appellée Julie, avoit été malade à l'extremité, il voulut que pour reprendre ses forces elle passât le tems de son absence au bourg d'Areme. Je fus averti de cette résolution dés le jour même qu'elle fut prise ; mais d'abord cette nouvelle me donna beaucoup de douleur, car je m'imaginois que j'allois être privé de tous les moiens de la voir & d'en être vu. Comme je révois profondément à cette avanture, tout d'un coup je me souvins de la fenêtre du cabinet où j'avois perdu la liberté ; ce qui me fit juger que pourvu qu'Isabelle me voulût permettre de découvrir une partie de mon dessein au maître de cette maison, qui comme j'ai déja dit, étoit le plus cher de mes amis, je serois le plus heureux de tous les hommes, puisque je pourrois non seulement la voir & en être vu, mais l'entretenir aussi long-tems qu'il lui plairoit. Je lui écrivis donc à l'heure même pour lui

proposer mon dessein ; mais avec des termes si remplis d'amour, & de si fortes raisons, pour prévoir tout ce qui nous en pourroit arriver, qu'enfin elle y consentit : elle m'a dit depuis qu'elle y eut de grandes répugnances. Je n'eus pas sitôt sa réponse, que je fus chercher mon ami, à qui je demandai permission d'aller passer quelques jours chez lui : mais comme il me pressa de lui dire si sa présence ne m'étoit point necessaire, je crus qu'il faloit se confier à sa discrétion & à sa fidelité. Je lui appris donc que je ne lui demandois sa maison que pour recevoir les lettres d'Isabelle par la fenêtre du cabinet qui regarde la grotte de l'écho ; & qu'en ce même lieu j'esperois la voir & lui parler. Il fut si surpris de ce discours, qu'il fut quelque tems à me regarder sans me répondre ; & pour l'empêcher de s'amuser à combattre ma passion, je le suppliai de n'écouter point la raison qui lui parloit contre moi, & de n'entendre que mes prieres ; que puisque c'avoit été par son moyen que je m'étois perdu, il étoit obligé d'avoir pitié du mal qu'il avoit causé. Je lui contai ensuite tout ce qui m'étoit arrivé ; de sorte que jugeant bien par la violence avec laquelle je lui parlois, que j'étois trop engagé dans ce

deſſein pour m'en pouvoir divertir, il me promit d'obeir aveuglément à tout ce que je deſirerois de lui.

Nous nous ſeparâmes de cette ſorte & bien qu'Iſabelle ne m'eût permis de me ſervir de la fenêtre de ce cabinet, que pour lui donner mes lettres, & recevoir les ſiennes, & lui parler quelquefois aux heures où nous ne pourrions être entendus; je réſolus pourtant de n'en demeurer pas là, & ſans l'avertir; je fis faire une échelle de ſoie, afin de pouvoir deſcendre au jardin quand je le jugerois à propos. Pour ne point perdre de tems, auſſitôt que je ſçus que Rodolphe étoit parti, & qu'Iſabelle étoit à Arene avec ſa mere, j'y allai. Pour le pouvoir faire ſecrettement, je dis à mon pere qu'ayant fait une partie avec Ceſar Doria (car c'eſt ainſi que s'appelloit cet ami) nous avions deſſein d'aller paſſer quelque tems à une maiſon qu'il a auprés de Gavi; de dépeupler ces montagnes de ſangliers; de jouir de tous les plaiſirs champêtres, & de goûter, pour quelques jours, toutes les douceurs de la ſolitude. Il approuva ma réſolution, me dit que la ſaiſon étoit trop belle pour la paſſer toute dans la ville, & me permit de partir le même jour. Je fus donc retrouver Doria, qui de ſon coté

avoit pris ſoin de faire croire la même choſe ; & ne voulant qu'un valet de chambre avec nous, nous prîmes le chemin de Gavi : auſſi-tôt que nous fûmes hors de la vue de Genes, nous traverſâmes les montagnes, pour aller gagner Arene, ou quelque diligence que nous puſſions faire, nous n'arrivâmes qu'à dix heures du ſoir : car comme nous ne tenions point de chemin, nous nous égarâmes trois ou quatre fois. A notre arrivée chez Doria, il recommanda le ſilence au concierge de ſa maiſon, & moi je pris le chemin du jardin, pour aller avec beaucoup d'impatience dans le cabinet par où j'avois vu Iſabelle. Je n'y fus pas ſi-tôt, que j'entendis ſa voix ; elle s'étoit imaginée que je ne manquerois pas de me rendre à la fenêtre de ce cabinet ; & pour avoir prétexte d'y venir & d'être ſeule, elle avoit pris un luth, diſant qu'elle vouloit étudier en liberté un air qu'elle ne ſçavoit pas encore aſſez bien pour en divertir le chagrin de ſa mere. Elle étoit donc appuiée ſur cette même baluſtrade où je l'avois déja vue ; mais ſi la premiere fois elle me charma par les yeux, à la ſeconde elle m'enchanta par les oreilles. Je fus tellement ravi de l'entendre, que quelque envie que j'euſſe de lui parler, je ne voulus pas l'interrompre,

quoique je craignisse infiniment qu'on ne vînt lui ordonner de se retirer avant que j'en eusse été vu. Enfin le plaisir présent l'emporta sur la crainte d'un mal incertain : je l'écoutai avec toute l'admiration dont je suis capable ; car, Seigneur, elle a la voix si forte, si nette & si douce, qu'elle inspire, dans l'ame de ceux qui l'écoutent, les mêmes passions qu'elle exprime ; & comme la nuit & le silence sont amis de la musique, il ne restoit plus pour rendre mon contentement parfait, que d'ajouter au plaisir de l'entendre, celui de la voir. Je ne fus pas long-tems sans jouir de ce bonheur ; car la lune qui étoit déja assez élevée, acheva de dissiper l'ombre qui regnoit par tout ce jardin ; & en me rendant ce bon office, elle fit aussi que j'en fus apperçu : de sorte qu'elle cessa de chanter à l'heure même, & s'approcha du lieu où j'étois, mais avec tant de crainte qu'elle m'en faisoit pitié. Elle me pria de lui donner une lettre si j'en avois une. Après avoir essayé de la rassurer, autant qu'il me fut possible, elle me fit comprendre que nous ne pouvions avoir de longues conversations en ce lieu là sans être découverts, parce que si nous parlions bas, ce nous seroit une chose inutile, ne pouvant pas nous entendre ;

& ſi nous hauſſions la voix, il ſeroit à craindre que nous ne fuſſions entendus d'une allée couverte, qui n'étoit pas fort éloignée. Je conſentis donc à me contenter de la voir, & à recevoir de ſes lettres par la voie qu'elle m'avoit propoſée : mais comme j'avois mon deſſein caché, je la ſuppliai de me vouloir dire en quel endroit étoit ſon appartement, afin que j'euſſe du moins le plaiſir de m'imaginer le lieu où elle ſeroit en m'écrivant : mais avant que de me répondre, elle regarda de tous les côtés pour voir ſi on ne pourroit point l'entendre ; après quoi elle me demanda, ſi je ne voyois pas à main gauche un pavillon à travers les arbres, qui étoit attaché au bout d'une galerie, qui faiſoit une face du jardin, & qui répondoit à un autre pavillon ſemblable ? Et lui ayant dit que je le voyois, elle ajoûta que ſa chambre étoit de plein pied en ce lieu là, & que le perron en donnoit droit au bout de l'allée couverte par où elle craignoit d'être écoutée ; & que pour peu que je vouluſſe avancer la tête, je verrois les grilles de ſes fenêtres. Elle n'eût pas ſi-tôt achevé que l'impatience la prit ; elle s'en alla, en m'aſſûrant que le ſoirs qu'elle ne pourroit venir elle-même recevoir mes lettres, elle m'envoyeroit une

fille qui couchoit dans ſa chambre, en qui elle ſe confioit abſolument; après cela elle ſe retira en tremblant.

Auſſi-tôt que je l'eus perdue de vue, je fus retrouver mon ami, à qui je rendis conte de ma converſation. Apres avoir été trois ou quatre jours obéiſſant aux volontés d'Iſabelle, un ſoir elle m'envoya cette fille, me priant de l'excuſer ſi elle ne venoit pas; que s'étant trouvée un peu mal le matin, elle n'avoit pu inventer un prétexte pour obtenir permiſſion de venir au jardin ſuivant ſa coutume. Cette nouvelle me donna une douleur ſi forte, & ranima ſi bien le deſſein que j'avois formé, que je m'informai ſi Iſabelle étoit retirée à ſa chambre: la jeune perſonne m'apprit qu'elle l'avoit laiſſée à ſa fenêtre, attendant qu'elle s'en retournât; ce qu'il falloit qu'elle fiſt à l'heure même, parce qu'on fermeroit bien-tôt les portes pour en porter les clefs à ſa mere qui vouloit que cet ordre fût exactement obſervé. Je lui jettai donc ma lettre, & l'ayant congédiée, je fus prier Doria de m'aſſiſter au deſſein que j'avois de deſcendre dans ce jardin. Il fit tout ce qu'il put pour m'en empêcher: mais après lui avoir dit que je ne m'expoſois pas mal à propos, puiſque Rodolphe n'étoit point en ce lieu là; que

Julie étoit malade, & qu'enfin j'entrois dans une maiſon où il n'y avoit que des femmes endormies, le reſte du train étant demeuré à Genes, ou allé avec Rodolphe. Je le ſupplïai de vouloir ſeulement m'attendre à la fenêtre, afin que ſi par malheur j'étois vu, je puſſe me ſauver devant qu'ils euſſent le loiſir d'ouvrir la porte pour me ſuivre. Notre conteſtation dura aſſez long-tems pour me faire croire qu'elle étoit fermée; mais je crus pourtant bien qu'Iſabelle ne ſeroit pas couchée, & que ma lettre l'entretiendroit encore quand j'arriverois auprès d'elle; car elle étoit extrémement longue. Je commençai d'attacher mon échelle, & Doria plus vaincu par mes prieres que par mes raiſons, ſe mit auſſi à m'aider. Comme je ne craignois rien en cette entrepriſe que la colere d'Iſabelle, je ne penſois point du tout à ma ſureté; mais Doria me fit prendre deux piſtolets avec mon épée, après quoi je deſcendis dans le jardin, me ſouvenant que l'allée couverte répondoit à l'apartement d'Iſabelle, j'y allai depeur d'être apperçu, ou de la gallerie ou de la chambre de la mere. Etant arrivé au bout de l'allée, je remarquai qu'il n'y avoit plus de lumiere en tout ce pavillon qu'à une fenêtre grillée,

que je m'imaginai être le cabinet d'Iſabelle ; je m'en approchai le plus doucement qu'il me fut poſſible ; & comme la croiſée étoit baſſe je pus voir aiſément tout ce qui s'y faiſoit à travers les vitres. J'apperçus Iſabelle, mais avec tant de grace dans la negligence où je la vis, que je connus bien que l'art n'ajoutoit rien à ſa beauté. Elle avoit les yeux ſur ma lettre tandis que Feliciane (c'eſt ainſi que ſe nomme cette fille qui la ſervoit) dénouant un cordon qui tenoit ſa coeffure, la couvrit toute de ſes cheveux. Iſabelle revenant comme d'un profond ſommeil, & les relevant avec ſes mains, lui dit qu'elle ne vouloit pas encore ſe mettre au lit, & qu'elle étoit réſolue de m'écrire avant. Il vaut mieux, dis-je en pouſſant la fenêtre qui n'étoit pas fermée, que vous m'accordiez l'honneur de vous entretenir. Elle fut ſi ſurpriſe de me voir, qu'elle ne put s'empêcher de faire un grand cri, après quoi elle voulut paſſer dans ſa chambre, mais ne pouvant pas en ouvrir la porte aſſez promptement, j'eus le loiſir de lui dire que ſi elle me deſeſperoit, j'étois capable de me tuer devant ſes fenêtres. Elle ſe laiſſa donc tomber ſur des quarreaux ſans avoir la force de me parler, ce qui me donna le tems de lui

demander pardon de ma hardieſſe : je la ſuppliai de ſe ſouvenir de la diſcretion dont j'avois uſé depuis le jour qu'elle m'avoit permis de l'adorer, & lui dis que ſi elle prenoit la peine d'y faire attention elle ne jugeroit pas cette faute irremiſſible. Vous croyez donc, me dit-elle en s'approchant de la fenêtre, que ce ſoit un crime de peu d'importance que de mettre ma gloire & votre vie au hazard ? Mais enfin après lui avoir fait comprendre qu'il y avoit moins de peril de lui parler quand tout le monde étoit retiré, que dans les heures où elle avoit eu la bonté de me l'accorder, je la fis conſentir, que doreſnavant je la verrois toujours de cette ſorte. Notre converſation fut ſi longue, que le réveil des oiſeaux me fit connoître qu'il étoit tems de la laiſſer dormir : mais avant que de la quitter elle me donna ſon portrait, qu'elle avoit fait de mignature, en ſe regardant dans un miroir. Elle me permit encore de lui baiſer la main à travers la grille, faveur que je puis dire être la ſeule qu'elle m'ait accordée durant tant de nuits que j'ai paſſées à l'entretenir. Je me retirai donc par le même chemin que j'étois venu, mais ſi ſatisfait de l'eſprit d'Iſabelle, que je commençai de l'aimer plus pour ſa vertu que pour ſa beauté.

Je trouvai mon ami dans une impatience extrême de mon retour & dans le deſſein de me venir trouver, pour ſçavoir s'il ne m'étoit point arrivé quelque malheur. Pour le récompenſer de cette peine je lui contai tout ce qu'Iſabelle m'avoit dit de plus obligeant, les ſermens qu'elle m'avoit faits de m'aimer toujours & de renoncer plûtôt abſolument au monde, que d'être jamais à un autre qu'à moi, & que comme je l'avois voulu porter à ſe laiſſer enlever pour éviter la tyranie de nos peres, qui ſeroient forcés de ſe remettre bien enſemble plûtôt que de nous perdre, elle s'y étoit oppoſée avec tant de prudence & de douceur, que j'étois contraint d'avouer, que quelque forte que fût ma paſſion, je ne pouvois meriter Iſabelle.

Ce fut donc ainſi, Seigneur, que je paſſai cette bienheureuſe abſence de Rodolphe : ſon retour fit changer l'ordre des choſes & Iſabelle retourna à Genes auſſi mélancolique que j'étois affligé. Nous étions déja ſi bien accoutumés à nous voir & à nous parler que la privation nous en fut inſupportable : & quoique j'allaſſe tous les ſoirs recevoir une lettre ſous ſes fenêtres & lui en donner une, nous ne pouvions nous conſoler de la

contrainte où nous vivions. Mais comme ſi ce n'eût pas été aſſez que de notre propre malheur pour nous perſécuter, Iſabelle ſe vit encore affligée par une diſgrace de ſon pere, qui dans la commiſſion qu'il avoit eu d'aller en Corſe, s'étoit rendu la famille Spinola ennemie, ayant dit à ſon retour que le gouverneur qui étoit de cette maiſon, avoit contribué en quelque ſorte à la mutinerie du peuple. Ce rapport obligea la Seigneurie de citer ce gouverneur pour venir rendre compte de ſa conduite; cela fit craindre à Iſabelle que la vengeance de cet homme n'éclatât hautement. Pour moi qui n'avois plus d'autre intereſt que celui de l'incomparable Iſabelle, j'étois au deſeſpoir de n'oſer aller offrir mon épée à Rodolphe, qui dans ce même tems méditoit ma perte, ſoit qu'il eût été averti que j'allois toutes les nuits à l'entour de ſa maiſon, ou qu'il eût ſçu quelque choſe de mon ſéjour au bourg d'Arene. Un ſoir que j'étois ſeul avec mon épée ſous les fenêtres d'Iſabelle, il vint fondre ſur moi accompagné de huit hommes armés avec tant de fureur qu'à peine eus-je le loiſir de me mettre en défenſe. Mais comme malgré l'obſcurité je ne laiſſai pas de le reconnoître, je reſolus de me laiſ-

ſer plûtôt tuer que de tremper mes mains dans le ſang du pere d'Iſabelle. Je ne fis donc que parer tous les coups qu'il me porta ; mais deux des ſiens voulant s'avancer vers moi, je les étendis morts à mes pieds. Les autres qui virent cette exécution ſi prompte s'arrêterent un moment durant lequel je gagnai le bout d'une rue étroite qui n'étoit qu'à deux pas de moi, de peur d'être enveloppé. Je fis ferme en ce lieu où je combattis long-tems ſans être bleſſé que de deux coups d'épée que je reçu en ne voulant pas frapper Rodolphe. Mais enfin j'euſſe ſuccombé en ce combat inegal, ſans un ſecours qui m'arriva.

Conſidere, Seigneur, la biſarrerie de mon avanture, ce qui devoit cauſer ma perte cauſa mon bonheur ; lorſque j'étois le plus preſſé par mes ennemis : ce gouverneur offenſé dont j'ai déja parlé à ta Hauteſſe, vint les attaquer par derriere accompagné de quinze ou ſeize. Dans ce deſordre je ne mis point en doute de quel parti je devois être, & me rangeant auprès de Rodolphe, je lui dis que j'allois perdre pour lui la vie qu'il m'avoit voulu ôter : Et comme je combattois alors pour Iſabelle, puiſque c'étoit pour ſauver ſon pere, je ſentis redoubler mes

forces. J'attaquai le chef de l'entrepriſe avec tant d'ardeur, que quoiqu'il fût un des plus vaillans hommes de notre ſiecle, je le deſarmai. Auſſi-tôt qu'il fut tombé, un des ſiens s'écria que ſon maître étoit mort : cette voix mit toute cette troupe tellement en deſordre, qu'ils ne ſongerent plus qu'à la fuite, quoiqu'ils fuſſent en état de nous perdre; car tandis que je combattois leur chef, ils avoient tué trois des gens de Rodolphe, qui dans la chaleur du combat n'avoit pas laiſſé de remarquer que je l'avois couvert autant qu'il étoit poſſible, & que ſon ennemi avoit perdu la vie par mes coups. Après que j'eus pourſuivi cette troupe aſſez loin, pour croire qu'elle ne reviendroit pas : Rodolphe vint à moi les bras ouverts, & auſſi-tôt qu'il put m'embraſſer, il me demanda ſi après avoir été aſſez genereux pour lui ſauver la vie, je le ſerois encore aſſez pour lui pardonner; que ſi cela n'étoit pas, il ſe jugeoit indigne de voir le jour; qu'il avoit fait une action barbare & cruelle à mon egard; mais que je ſçavois auſſi qu'il étoit pere d'Iſabelle. Il me dit cela avec tant de tendreſſe, que ne pouvant m'empêcher de l'interrompre, je l'aſſurai que je ne me ſouviendrois jamais que de la bonté qu'il

qu'il me témoignoit, que la grace qu'il me faiſoit de me promettre ſon amitié, étoit bien plus grande que l'outrage que j'avois reçu; & qu'on pouvoit dire au contraire, qu'il avoit fait un acte de juſtice en voulant punir ma temerité, & qu'il en faiſoit un de clemence d'agréer le ſervice qu'un ennemi lui avoit rendu.

Les gens de Rodolphe vouloient retirer leurs morts, eſperant qu'on ne pourroit découvrir ceux qui auroient été de ce combat, ſi on n'en laiſſoit nulle marque dans la rue; mais Rodolphe leur commanda de n'y toucher pas, parce qu'il étoit réſolu de ſe plaindre. Et prenant garde que je ne me ſoutenois pas trop bien, il me demanda ſi j'étois bleſſé, je lui répondis que je penſois ne l'être que fort legerement; & que quand je l'aurois mis en lieu de ſureté j'irois m'en éclaircir chez moi. Non mon fils, me dit-il, & en m'embraſſant il me fit entrer chez lui, où je ne fus pas ſi-tôt que la perte du ſang m'ayant extrêmement affoibli, je m'évanouis entre ſes bras. Rodolphe fit un cri ſi haut à ce que j'ai ſçu depuis, que ſa femme & ſa fille crurent que ſes ennemis venoient encore le pourſuivre chez lui. Elles accoururent donc en diligence

toutes effrayées ; mais comme elles ne ſçavoient pas les particularités de ce qui s'étoit paſſé, elles furent bien étonnées de me voir en ce lieu & en cet état. Iſabelle crut d'abord dans la confuſion où elle fut, que ſon pere ayant ſçu quelque choſe de notre amour m'amenoit chez lui pour me faire mourir devant ſes yeux, mais elle fut bien ſurpriſe lorſqu'elle entendit qu'il ordonnoit qu'on allât promptement querir des chirurgiens. Iſabelle étoit ſi épouvantée de ce qu'elle voyoit, que ſi ſa mere ne l'eût appuyée, elle fût tombée auprès de moi. Son pere la voyant en cet état, lui dit en pleurant, à ce qu'on me conta après, vous avez raiſon ma fille d'aimer le plus genereux de tous les hommes ; mais ſans nous amuſer à le plaindre tâchons de le ſecourir. Auſſi-tôt qu'on m'eut mis ſur un lit je commençai d'ouvrir les yeux : Et conſidere, Seigneur, quel ſentiment fut le mien, lorſque je me vis entre les bras de Rodolphe, d'Iſabelle & de Julie, qui venoit d'apprendre par un de ceux qui s'étoient trouvés à mon action, que j'avois ſauvé la vie à ſon mari! Les chirurgiens après avoir ſondé mes bleſſures aſſurerent qu'elles n'étoient dangereuſes que par la perte du ſang, & que pourvu qu'on me donnât du repos, ils eſpe-

ſoient me guerir aſſez promptement. Auſſi-tôt que Rodolphe eut ſçu leur rapport, il me vint trouver avec un viſage riant, & me dit, que puiſqu'il étoit aſſuré de ma vie, il ſe flattoit de pouvoir me récompenſer : que cependant il alloit avertir mon pere de tout ce qui s'étoit paſſé, afin qu'après s'être embraſſés, ils ſongeaſſent conjointement à ce qu'ils avoient à faire. Mais lui ayant dit que je ne jugeois pas à propos qu'il ſortît, je le ſuppliai de me permettre d'écrire deux lignes à Doria, afin qu'il me vint trouver, & que lorſqu'il ſeroit venu nous l'envoyerions chez mon pere. Iſabelle approuva ce conſeil, pourvu que cela ne m'incommodât point; & l'ayant aſſurée que je me trouvois aſſez de force pour cela, elle me donna du papier où j'écrivis ſans voir ce que je faiſois, tant je me ſentis foible lorſque j'eſſayai de lever la tête. Rodolphe voulant obſerver exactement ce que les chirurgiens lui avoient dit, ordonna à Julie & à ſa fille de m'empêcher de parler, de tirer mes rideaux, de peur que la lumiere ne me fiſt mal, & de ne m'abandonner point, que je ne fuſſe en meilleur état. Je le conjurai de me permettre de lui dire encore un mot; il s'approcha donc & me preſſa de lui donner lieu de me

ſervir : je lui répondis que la grace que je deſirois étoit qu'il ne parlât ni à Doria ni à mon pere de notre premiere rencontre, & qu'il ſe contentât de dire ſeulement, que mon bonheur m'avoit fait trouver dans la rue lorſqu'on l'avoit attaqué. Rodolphe fut ſi ravi de ce diſcours, qu'il ne put s'empêcher de m'embraſſer, & de dire tout haut, que comme la conſervation de ſon honneur lui devoit être plus chere que celle de ſa vie, le ſoin que je prenois d'effacer la tache qu'il y avoit faite l'obligeoit plus étroitement que le ſang que j'avois répandu pour épargner le ſien.

Doria ne demeurant pas fort loin, il arriva bien-tôt, mais ſi ſurpris & ſi étonné de me ſçavoir bleſſé, de me voir chez Rodolphe & de trouver Iſabelle & Julie auprès de mon lit, qu'il fut quelque tems à douter s'il étoit éveillé. Rodolphe ayant été averti qu'il étoit arrivé, le vint trouver & lui parla ſi avantageuſement de moi, que je fus contraint de le prier de changer de diſcours & de ſonger plûtôt à nos affaires. Doria fut donc inſtruit de l'état des choſes, Rodolphe le pria de dire à mon pere qu'il auroit été le trouver chez lui ſi je ne l'en euſſe empêché, pour lui demander pardon de tout ce qui

s'étoit passé entr'eux & pour le supplier de trouver bon que sa fille fût le prix du combat que j'avois si heureusement entrepris pour sa défense. Qu'il n'ignoroit pas qu'Isabelle avoit été plus équitable que lui en m'estimant aussi-tôt qu'elle m'avoit connu, & qu'il étoit informé de mes sentimens pour sa fille. Enfin, dit-il à Doria, faites que doresnavant les familles des Justinians & des Grimaldis s'unissent d'un lien indissoluble. Ludovic connoît la noblesse de ma maison, il en sçait la richesse, & ne peut douter que la principauté de Monaco ne soit un jour à Isabelle.

Doria alla donc chez mon pere, qui fut si surpris de toutes ces choses, qu'il lui demanda à diverses fois s'il n'avoit point perdu la raison? Quoi, dit-il, en une même heure mon fils aura sauvé la vie de son ennemi, tué celui de Rodolphe, hazardé la sienne par les blessures qu'il a reçues, fait la paix entre les Grimaldis & les Justinians, & pour conclusion, Isabelle & la principauté de Monaco lui auront été offertes par Rodolphe. Non, Doria, vous me parlez de sang, de meurtre, de carnage, de reconciliation & de noces tout à la fois, comment voulez-vous que j'accorde toutes ces choses?

Ce premier transport étant passé, Doria lui assura la chose si serieusement qu'il fut contraint de n'en plus douter. J'avoue qu'en cette rencontre, je fus plus heureux que je ne l'esperois; car aussitôt que mon pere se fut laissé persuader cette verité, Doria trouva son esprit aux termes où je le desirois.

Je pense, Seigneur, avoir déja dit à ta Hautesse, que Ludovic n'avoit jamais approuvé cette injuste haine qui se transmet avec la succession des parens. Ce fut aussi par cette raison qu'il se porta plus facilement à ce que je souhaitois. Il vint donc accompagné de Doria & de quelques-uns des siens chez Rodolphe, qui le reçut avec de telles protestations de reconnoissance & d'amitié, qu'il étoit aisé de remarquer que ses yeux & sa bouche exprimoient les sentimens de son cœur. Mon pere lui répondit de façon qu'il eût été difficile de s'imaginer que ces deux hommes eussent été toute leur vie ennemis mortels. Rodolphe ayant fait approcher Ludovic de mon lit, lui dit qu'il étoit bien fâché de lui rendre son fils dans l'état où il le voyoit; mais que pour reparer ce malheur il le supplioit de vouloir accepter un present. Il fit approcher Isabelle & la presenta à mon

pere qui la regarda avec tant d'admiration que je ne doutai point qu'il n'approuvât le choix que j'en avois fait. Auſſi prit-il la parole à l'heure même pour aſſurer Rodolphe que quand & lui & moi euſſions hazardé mille fois notre vie pour ſon ſervice, tout cela n'eût pu égaler le prix & le merite d'une ſi belle fille. Rodolphe l'interrompant, lui dit, qu'en ſe donnant lui même avec Iſabelle & ſon bien, il me ſeroit encore infiniment redevable : que ma modeſtie lui défendoit de s'étendre davantage ſur les obligations qu'il m'avoit, mais que cela n'empêchoit pas qu'il ne les reſſentît comme il devoit. Que cependant il le ſupplioit de recevoir Iſabelle pour ſa belle-fille, à telles conditions qu'il lui plairoit, afin qu'après en avoir reçu ſa parole, ils ſongeaſſent à ce qu'il étoit à propos de faire pour leur ſureté. Mon pere ſe tournant vers moi, me dit qu'il jugeoit ſuperflu de me demander mon avis dans une choſe que j'avois ſi heureuſement reſolue ſans lui ; de ſorte, dit-il prenant la main d'Iſabelle, que c'eſt de vous que dépend la concluſion de cette importante affaire ; mais Rodolphe voyant qu'elle rougiſſoit ſans oſer répondre, prit la parole pour aſſurer Ludovic que ſa fille ne pouvoit mieux exprimer

ſon conſentement que par cette pudeur qui la faiſoit rougir & ſe taire ; la modeſtie de ſon ſexe & de ſon humeur ne lui permettant pas de mieux témoigner ſa joie. Rodolphe & mon pere ſe promirent donc une amitié inviolable ; & nous ordonnerent de faire la même choſe en leur préſence ; & pour gage de cette promeſſe, Ludovic qui d'ordinaire portoit une aſſez belle bague, me la donna pour la préſenter à Iſabelle : j'obſervai cette ceremonie avec tant de plaiſir que malgré mes maux & mes bleſſures je n'en ai jamais reſſenti un pareil. Après cet heureux accord ils ſe retirerent dans une autre chambre pour ſonger à ce qu'ils feroient. Mon pere fut d'avis auſſi-bien que Rodolphe de faire ſa plainte auſſitôt que le conſeil ſeroit aſſemblé ; mais il dit que lui ni moi ne devions reſter dans ſa maiſon, & que comme les loix vouloient que le mort fût toujours favoriſé, & que celui qui avoit tué fût toujours puni, il falloit qu'il ſe retirât à ſa principauté de Monaco, où il pourroit attendre en ſureté & commodement le ſuccès des choſes. Cette place étant en une ſituation ſi avantageuſe & ſi bien fortifiée, qu'elle pourroit tenir devant une armée royale. Que pour moi je trouverois

verois un azile inviolable dans l'armée de l'empereur Charles que j'avois déja ſervi; mais que comme je n'étois pas en état de faire voyage à cauſe de mes bleſſures, qui peut-être me tiendroient longtems au lit; & que comme il ne pouvoit pas auſſi ſortir de la ville preſentement, parce que les portes en étoient fermées: il trouvoit que ſans differer davantage, il falloit qu'on me tranſportât en quelque maiſon, dont le maître fût aſſez reſpecté, pour n'y point craindre de violence. Rodolphe & Doria approuverent cette propoſition. Ludovic leur dit que le palais de Sinibalde comte de Lavagne, chef de l'illuſtre famille des Fieſques, leur ſeroit une retraite aſſurée; que le haut rang que tenoient ceux de cette maiſon dans Genes depuis tant de ſiecles, ne permettroit pas que l'inſolence de leurs parties, ni la rigueur de la juſtice, pût rien entreprendre chez eux; qu'au reſte il ne doutoit point qu'il n'obtînt cette grace, auſſi-tôt qu'il la leur auroit demandée; qu'ils l'avoient toujours favoriſé en toutes choſes; & que la generoſité leur étoit ſi naturelle, que de tout tems leur palais avoit ſervi de retraite aux honnêtes gens perſecutés. Il fut donc reſolu que Ludovic iroit à l'heure même

l'en prier : Doria y fut auſſi avec lui. Mon pere ayant dit à ſes gens qu'il étoit neceſſaire de l'éveiller pour une affaire importante, eux qui connoiſſoient Ludovic n'en firent point de difficulté. Auſſi-tôt que Sinibalde vit mon pere au chevet de ſon lit à l'heure qu'il étoit, il ſe douta bien qu'il y avoit quelque choſe de preſſé qui l'amenoit : il lui demanda donc s'il étoit aſſez heureux pour le pouvoir ſervir. Mon pere lui conta alors en peu de mots tout ce qui m'étoit arrivé, ſans lui donner le loiſir de lui faire ſa priere : il lui dit qu'il avoit eu tort de ne me pas faire porter chez lui ; & comme mon pere lui répondit qu'il ne l'avoit oſé ſans l'en être venu ſupplier, Sinibalde lui temoigna que cette circonſpection l'offenſoit : mais que puiſque la faute étoit faite, il la falloit pardonner, à condition qu'il me viendroit ſervir d'eſcorte. Il appella ſes gens à l'heure même & leur commanda de l'habiller en diligence. Mon pere fit tout ce qui lui fut poſſible pour l'en empêcher, mais il ne put obtenir l'effet de ſa priere. Sinibalde lui dit que les Spinolas étoient violens, & que peut-être les rencontrant dans la rue, pourroit-il arriver un ſecond malheur ; que lorſqu'il y ſeroit avec tout ſon train, il ne les croyoit pas aſſez

hardis ni assez forts pour nous attaquer. Mon pere consentit donc à ce qu'il voulut, & comme il fut habillé assez promptement, ils partirent aussi-tôt pour venir chez Rodolphe, qui cependant avoit donné tous ses soins à ses affaires domestiques. Comme Sinibalde fut arrivé, & qu'il eut témoigné à Rodolphe la joie qu'il avoit de notre reconciliation, il pria mon pere & lui de faire armer leurs gens & de donner ordre à tout ce qui étoit nécessaire pour me transporter ; pendant quoi il s'approcha du lit où j'étois bien affligé, de voir qu'on m'alloit separer d'Isabelle, qui s'étoit retirée à l'autre bout de la chambre, lorsque Sinibalde étoit entré. Mais comme il s'en apperçut, il me dit qu'il ne vouloit pas me ravir un bien que je devois si-tôt perdre, & qu'il auroit loisir de louer ma valeur chez lui. A ces mots il sortit.

Il ne fut pas si-tôt hors de la chambre, qu'haussant mon rideau, je vis que Isabelle étoit seule auprès de moi: je la supliai donc d'approcher afin que je lui pusse dire adieu : à ce mot les larmes lui vinrent aux yeux & la parole me manqua. Elle s'assit auprès de mon lit avec tant de tristesse peinte sur le visage, que la mienne en augmenta de la moitié. Mais

après m'être fait un grand effort pour parler, je lui dis en lui tendant la main; enfin ma chere Isabelle, la fortune ne peut plus m'empêcher de mourir avec gloire, puisque j'ai l'honneur d'être à vous. Elle peut bien separer nos personnes, & peut-être pour long-tems; mais elle ne peut désunir nos esprits, s'il est vrai que votre attachement réponde au mien. Vous pouvez juger, me dit-elle, si une fille qui n'a pas craint d'offenser sa gloire en aimant son ennemi contre l'intention de ses parens, seroit capable de changement pour un homme qui vient d'exposer sa vie en sa consideration, & de conserver celle de son pere. Croyez donc sans en douter jamais, que toutes les puissances de la terre ne pourroient seulement ébranler mon ame. Ses soupirs la suffoquerent tellement, qu'il lui fut impossible de parler davantage; & comme je voulois lui rendre graces d'un discours si obligeant, & mêler mes larmes aux siennes, Sinibalde, Rodolphe, Julie, Doria & mon pere rentrerent dans la chambre: de sorte que tout ce que je pus faire fut de lui dire en lui serrant la main, qu'elle se souvînt toujours de ses promesses. A l'heure même ceux qui avoient ordre de me porter, s'approcherent de

mon lit, & par le commandement de Sinibalde, me mirent dans la chaiſe qui m'étoit préparée. Rodolphe qui aimoit tendrement & ſa femme & ſa fille, commença lors de leur dire adieu. Iſabelle répandit tant de larmes, & fit tant de cris, qu'elle en attendrit toute l'aſſemblée. Je connus que je les partageois avec ſon pere qui voulant montrer quelque conſtance en cette occaſion, lui ordonna de s'approcher de moi, & de me donner la main. Il me ſeroit impoſſible de dire ce que je ſentis au moment de notre ſéparation. Mais enfin il s'y falut réſoudre : & après lui avoir baiſé la main, ſans lui parler que des yeux, on m'emporta tout interdit. On m'a dit depuis que Sinibalde partagea tous ſes gens en deux, & que je fus placé au milieu, où Rodolphe & Doria avoient charge de ne m'abandonner point, quoiqu'il pût arriver. Sinibalde ſe mit à la tête de la troupe, & mon pere marcha le dernier, afin que de quelque côté qu'on fût attaqué, il y eût un homme de commandement & de courage. Mais comme les Spinolas n'avoient pas ſçu que nous nous fuſſions retirés chez Rodolphe, ils ne ſongeoient pas à nous dreſſer embuſcade : de ſorte que nous arrivâmes chez Sinibalde, ſans avoir fait nulle mauvaiſe rencontre.

Après qu'on m'eut mis au lit, lui & mon pere aviſerent qu'il ſeroit plus aiſé à Rodolphe de ſe ſauver à Monaco dés qu'il ſeroit jour, que s'il attendoit plus long-temps, parce que ſes ennemis n'avoient pas encore eu le loiſir de ſe reconnoître, & de ſonger à tout ce qui leur pourroit nuire ou leur être utile; que pour cet effet ils jugeoient à propos de le déguiſer en peſcheur, & de le mettre dans une felouque qui le meneroit bien aiſément en ce lieu de ſûreté. Rodolphe conſentit à ce qu'ils voulurent, & Sinibalde ſe chargea du ſoin de faire réuſſir la choſe. Il envoya donc au port, auſſi-tôt que la pointe du jour commença de paroître, pour louer une felouque, à condition qu'elle partiroit à l'heure même, & que celui à qui elle ſeroit, donneroit un de ſes habits. La ſomme d'argent qu'on offrit à cet homme étoit ſi exceſſive, que ravi de cette rencontre, & ſans s'informer davantage, il dit qu'il étoit prêt à partir; que pour un habit il le prêteroit, pourvu qu'on lui permît d'aller chez lui, parce qu'il n'en avoit pas en ce lieu-là. Celui qui faiſoit ce marché, tomba d'accord que ſa propoſition étoit juſte, mais il ne l'abandonna point: cela fait, il laiſſa cet homme à la

garde d'un valet de chambre de ſon maître, qu'il avoit mené avec lui, & vint rendre compte de ſon voyage. A l'heure même Rodolphe ſe traveſtit, & prit congé de Sinibalde & de mon pere, qui lui promirent tous deux de faire en ſon nom tout ce qu'ils avoient réſolu enſemble, & tout ce qu'ils jugeroient à propos en ſa faveur. Ludovic & lui témoignerent tant de generoſité en cette ſéparation, que Sinibalde ne put s'empêcher de leur dire que Spinola ne pouvoit ſe perdre plus utilement pour la republique, puiſque ſa mort avoit ſervi à remettre bien enſemble deux ſi grands & ſi excellens hommes. Rodolphe vint à moi, avec tant de tendreſſe & de témoignages de reconnoiſſance & d'amitié, que j'en fus ſenſiblement touché ; il m'aſſura encore une fois par des ſermens que ſa fille ſeroit le prix du ſang que j'avois répandu pour lui, pourvu que je ne changeaſſe point de réſolution. La foibleſſe où j'étois ne m'empêcha pas de lui rendre grace comme je devois. Sinibalde ne le laiſſa pas ſortir ſans eſcorte : il le fit ſuivre de loin par ſix des ſiens, & lui-même ſe rendit au port pour le voir partir. Rodolphe fut ſi heureux, qu'il traverſa la ville ſans rencontrer perſonne qui le pût reconnoî-

tre ; il s'embarqua le plus diligemment qui lui fut poſſible, & ſans qu'il lui arrivât de diſgrace. Il aborda en peu de temps à Monaco, où il fut reçu de ſes ſujets avec joye. Mais durant qu'il étoit en repos, Sinibalde & mon pere travailloient pour lui. Auſſi-tôt que le Conſeil fut aſſemblé, ils voulurent faire plainte au nom de Rodolphe, mais ils trouverent qu'ils avoient été prévenus d'un quart d'heure ſeulement, & que le pere de celui que j'avois tué, m'avoit déja accuſé de la mort de ſon fils. Car bien que notre combat ſe fût fait de nuit, je n'avois pas laiſſé d'être connu à la voix, & les gens du mort avoient remarqué que lui & moi nous étions attachés à un combat particulier. Cette accuſation parut d'abord ſi peu vraiſemblable à mes juges, qu'ils ne la crurent point du tout ; & comme ils n'ignoroient pas cette haîne enracinée qui étoit entre les Grimaldis & les Juſtinians, ils ne pouvoient comprendre par quel motif j'aurois entrepris de combatre pour mon ennemi.

Comme ils étoient en cette peine, mon pere ſe préſenta pour leur demander juſtice de la violence qui m'avoit été faite ; il leur dit que paſſant fortuitement dans la rue, j'avois vu que Spinola attaquoit

Rodolphe avec tant d'avantage, que ma generoſité ne l'ayant pu ſouffrir, je m'étois auſſi-tôt réſolu d'eſſayer d'empêcher ce malheur, ou ſi je ne le pouvois, de me ranger du parti du foible comme j'avois fait; qu'en cette occaſion j'avois été bleſſé dangereuſement : que néanmoins connoiſſant le pouvoir des Spinolas, & craignant que le ſenat ne fût mal informé de la verité de la choſe, je m'étois éloigné, juſqu'à ce qu'on m'eût fait juſtice. Mon pere fit ce diſcours avec tant d'ardeur, & ſi avantageuſement pour Rodolphe, qu'il fut aiſé de connoître qu'il n'étoit plus ſon ennemi; mais comme l'affaire étoit importante, puiſqu'elle regardoit trois des principales familles de la ville, ils ne réſolurent rien ſur l'heure, & remirent la choſe au lendemain, avec permiſſion pourtant aux Spinolas de faire entendre leurs temoins le jour ſuivant. Cette nouvelle fut auſſi-tôt répandue par toute la ville; perſonne ne la crut la premiere fois qu'on la lui apprit : au contraire on diſoit hautement que cela ne pouvoit être, qu'il n'étoit pas croyable que j'euſſe paſſé d'une extremité à l'autre en un inſtant, & rendu au plus grand de mes ennemis tout ce que le plus cher de mes amis eût pu attendre de moi. Mais

comme on ne peut rien cacher long-tems, on ſçut auſſi-tôt que la paſſion que j'avois pour Iſabelle étoit la noble cauſe de cette aventure. Cependant toute la republique étoit partagée; & quoique la faction de Sinibalde fût la plus puiſſante & la plus conſiderable, elle ne put empêcher qu'il n'y eût un ordre exprés de nous chercher & de nous prendre : toute la grace que nous pûmes obtenir fut que l'affaire ne ſe précipiteroit point, & qu'elle tireroit en longueur, autant que les formalités de la juſtice le pourroient permettre.

Durant que ces choſes ſe paſſoient, j'écrivois tous les jours à Iſabelle, qui me répondoit avec tant d'eſprit & de douceur, que je ne laiſſois pas d'être heureux dans la contrainte où je vivois. Mais enfin mes bleſſures étant gueries, j'eus honte de demeurer enfermé en une maiſon, dans un temps où je pouvois me ſervir de mon courage, & montrer à mes juges que je n'étois pas un homme à perdre. Je ſentis neanmoins une extreme violence pour exécuter cette réſolution; car quoique je fuſſe auſſi bien privé de la vue d'Iſabelle dans Genes, que ſi j'en euſſe été fort éloigné, je ne laiſſois pas de trouver quelque douceur à penſer que nous

étions dans l'enceinte d'une même ville. Il falut pourtant faire ceder le ſentiment à la raiſon, & ſuivre la volonté d'Iſabelle, qui ſervit beaucoup à me faire partir plûtôt ; connoiſſant la violence de ma paſſion, elle s'imagina qu'étant entierement gueri, j'aurois peine à m'empêcher de me dérober quelque ſoir pour aller chez elle, ſuivant la propoſition que je lui en avois faite : de ſorte que pour éviter le malheur qui m'en pourroit arriver, elle preſſa mon départ. Je le propoſai donc à mon pere qui l'approuva. La difficulté fut de ſortir de Genes ſans danger, mais comme Sinibalde n'a jamais rien trouvé de difficile pour ſervir ſes amis, il nous dit qu'il avoit un moyen infaillible pour cela, que je n'avois qu'à me rendre la nuit dans ſa galere, qui étant toute prête d'aller joindre l'eſquadre en Corſe, me mettroit dans la route de Livorne. Cet ordre fut exactement obſervé : mais avant mon départ, je voulus entretenir Doria en particulier ; je le conjurai donc par notre amitié de prendre ſoin de me donner des nouvelles de ma maitreſſe le plus ſouvent qu'il lui ſeroit poſſible, & qu'il ne manquât pas à me mander juſqu'aux moindres choſes qui la regarderoient. Doria me le promit. Je le conjurai encore d'al-

ler lui faire mes adieux, & de lui demander ſes ordres pour moi. Il s'acquita ſi bien de ſa commiſſion, qu'Iſabelle eut le loiſir de m'écrire une grande lettre, où elle me donna tant d'aſſurances de ſa fidelité, que je partis preſque ſans douleur, tant il eſt vray qu'elle a toûjours eu un pouvoir abſolu ſur mon ame. Je pris donc congé de Sinibalde & de mon pere, & ſuivant l'ordre qu'ils m'avoient preſcrit, auſſi-tôt que la nuit fut venue, je fus conduit dans la galere, en habit de ſoldat: & comme le Capitaine ſçavoit la verité de la choſe, il me fit entrer dans la chambre de poupe, d'où je ne ſortis point qu'il n'eût fait jetter l'ancre à Seſtre de Levant. Je ne fus pas ſi tôt à terre, que je fus rendre une lettre que j'avois pour le commendant de ce lieu; il me fit trouver à l'heure même une tartane qui me porta à Livorne, où je fus aſſez heureux pour rencontrer un vaiſſeau rond, prêt à faire voile vers le Cap d'Iſtrie. Je quittai la mer pour traverſer le pays des Griſons; m'étant mis en équipage dans une aſſez grande ville, je paſſai en Allemagne, où l'Empereur étoit occupé à la guerre des proteſtans. Je parle de toutes ces choſes à ta Hauteſſe ſçachant que contre la cou-

tume des Othomans, elle ſçait l'hiſtoire; qu'il n'y a point de peuples dont elle ignore la religion, les interêts & les guerres, ny point de prince dont les exploits ny les deſſeins lui ſoient inconnus. J'arrivai donc, ſeigneur, auprès de l'empereur des chretiens, qui me reçut, ſi j'oſe le dire, avec joye & avec tendreſſe; il ſe ſouvenoit des ſervices que je lui avois rendu, & en cette conſideration il me voulut donner de l'employ dans ſon armée. Mais comme j'étois aſſuré que ſi mes affaires ſe terminoient bientôt, je partirois ſans retardement, je me rangeai parmi les volontaires.

Trois mois après mon départ j'appris la mort de Rodolphe; je ſçus que Julie & ſa fille étoient à Monaco: & pour ne laiſſer rien qui me pût conſoler, mon pere m'écrivit que toute la grace qu'on avoit pu obtenir du ſenat étoit de m'avoir banni pour toujours de toutes les terres de la republique, & cela ſur peine de perdre la tête, ſi j'étois trouvé en lieu défendu. Je reçus ces nouvelles avec un vif chagrin: mais de toutes ces choſes celle qui me fut la plus ſenſible fut l'affliction d'Iſabelle, que je vis ſi bien peinte dans un billet qu'elle m'écrivit, que j'oubliai mes propres malheurs, pour plaindre les ſiens.

Je ſçavois la tendreſſe qu'elle avoit pour ſon pere, je connoiſſois l'humeur altiere de Julie, je n'ignorois pas que mon banniſſement détruiſoit toutes nos eſperances, & dés-là je trouvois ſes larmes ſi juſtes, & je ſentois couler les miennes avec tant d'abondance, que je ne trouvois pas lieu d'obéir au commandement qu'elle me faiſoit de la conſoler, & de ne pas ſonger à aller à Monaco, qu'elle ne m'eût donné de ſes nouvelles. Je lui mandai que je ſuivrois toujours exactement ſes ordres; que je la ſuppliois pourtant de conſiderer que je ne pouvois rien faire de mieux, que de me rendre à Monaco, puiſqu'elle pouvoit diſpoſer d'elle-même, où ſans craindre la violence de nos ennemis, nous pourrions vivre en repos & en ſureté: que les Spinolas n'étoient pas aſſez puiſſants pour lever une armée, pour nous y venir attaquer, & que d'un intereſt particulier la republique n'en feroit pas un general: qu'au reſte le temps feroit peut-être changer les choſes: qu'on avoit révoqué des arreſts moins injuſtes que celui qui me banniſſoit. Enfin je fis tout ce que je pus pour obtenir la permiſſion de me rendre auprès d'elle; j'écrivis auſſi à Julie: je mandai à mon pere que je rachetterois ma liberté avec mon ſang,

étant réſolu de faire de ſi belles choſes à la-guerre, que mes juges & mes ennemis mêmes ſouhaiteroient de me revoir. Mais pour me faire exécuter un ſi noble deſſein, il falloit qu'il me permît d'aller avant épouſer Iſabelle, & que ſi ma vie lui étoit chere, je le priois de ſolliciter Julie, lorſque ſes larmes ſeroient eſſuyées, d'accomplir la promeſſe de Rodolphe. Pour Doria, je le conjurai de s'informer ſi en cette rencontre Iſabelle auroit l'ame auſſi ferme qu'elle me l'avoit fait eſperer : car je prévoyois bien que Julie qui malgré notre reconciliation ne m'avoit jamais aimé, aporteroit quelqu'obſtacle à mon deſſein.

Aprés avoir envoyé mon paquet, je demeurai dans une inquietude ſi extraordinaire, que mon eſprit ingenieux à me perſécuter, m'offroit chaque moment l'image d'un nouveau malheur : il ne prévit pas cependant celui qui me devoit arriver. Comme j'étois en ce déplorable état, j'appris par une lettre de Doria que mon pere s'étant infiniment affligé de mon banniſſement, étoit mort d'une fievre qui l'avoit ſaiſi le jour même qu'il m'avoit écrit, & que pour m'aſſurer ſon bien, il l'avoit donné au comte de Lavagne, qui ſans doute me le conſerveroit fidélement. Il faut que j'avoue, ſeigneur, que

cette perte ébranla fort ma conſtance : j'éprouvai que les ſentimens de la nature ſont plus puiſſans que tous les autres : j'oubliai preſque Iſabelle dans mes premiers tranſports ; mais aprés que la raiſon eut combattu ma douleur, & que je fus capable de regarder mon mal d'un œil plus tranquile, je le trouvai encore plus grand que je ne l'avois cru d'abord. Je vis tout à la fois & la perte de mon pere, & celle de ma maitreſſe, ne doutant point du tout qu'il ne me fût bien difficile de porter Julie à ce que je déſirois, n'ayant plus perſonne qui eût intereſt à lui faire tenir parole.

Quelques jours après cette funeſte nouvelle, je reçus ſeulement un billet d'Iſabelle, où contre ſa coûtume je voyois quelque confuſion, avec un commandement abſolu, de ne me hazarder point encore d'aller à Monaco, parce que ſa mere lui avoit dit, qu'ayant beaucoup de bien dans Genes, elle vouloit donner quelque ordre à ſes affaires, de peur de les perdre ſi elle me recevoit ſi-tôt en ſon état & en ſon alliance. Enſuite de cela, elle me faiſoit une proteſtation de fidelité en des termes qui me faiſoient juger qu'elle n'avoit pas exprimé toute ſa penſée. Ce ne fut pourtant pas ce billet qui fit mon deſeſpoir : une

lettre

lettre de Doria que j'avois reçue par la même voie, m'éclaircit cette énigme bien cruellement pour moi. Elle m'apprenoit que le prince de Masseran, dont l'état est situé entre le Piedmont, le Montferrat & le Milanois, s'étant embarqué à Ville-Franche pour passer à Naples, où il avoit du bien & des affaires, avoit souffert une tempête si furieuse à trois mille du port, que tout l'art du pilote qui le conduisoit, n'avoit pu l'empêcher d'aller faire naufrage devant Monaco où ce prince avoit été si heureux, que de trouver un azile, s'étant jetté dans l'esquif au même instant que son vaisseau s'étoit brisé contre la pointe d'un écueil. Elle m'apprenoit encore que ce prince ayant gagné quelques maisons, qui sont au bord de la mer, avoit envoyé demander permission à la princesse de tarder quelques jours en ce lieu là, pour ramasser ce qu'il pourroit des débris de son vaisseau qui n'étoit pas coulé à fond : elle ajoutoit que Julie l'avoit reçu avec magnificence, & Doria me mandoit que depuis quelques jours il couroit un bruit à Genes que ce prince étoit devenu amoureux d'Isabelle, & que le jour même qu'il m'écrivoit, il avoit sçu qu'il avoit pris le deuil, pour paroître devant la princesse, & qu'on lui dressoit un superbe équipage à Genes.

J'en fus moins troublé que d'apprendre que la lettre d'Iſabelle lui avoit été rendue par une voye extraordinaire, & que par un billet, qu'elle lui avoit écrit, elle lui ordonnoit de ne lui plus envoyer de lettres, qu'il n'eût un nouvel ordre d'elle. Je n'eus pas ſi-tôt vu cette fâcheuſe circonſtance, que la fureur s'empara tellement de mon eſprit, que je ne fus plus capable de raiſon; je me trouvai tout à la fois des ſentimens d'amour, de jalouſie, de colere, de douleur & de vangeance: j'euſſe voulu tout enſemble faire des reproches à Doria, me plaindre de l'infidelité d'Iſabelle, me vanger de la trahiſon de Julie, & punir la temerité de mon rival. Dans les diverſes paſſions dont mon ame étoit agitée, je formois cent deſſeins dont l'exécution etoit impoſſible; mais enfin je me réſolus d'aller demander à Iſabelle pourquoy elle ne m'avoit pas appris ſa nouvelle conquête: car enfin, diſois-je, je veux avoir la ſatisfaction de l'adorer innocente, ou de la haïr coupable. Mais comme le corps & l'eſprit ont une liaiſon ſi étroite, que l'un ne peut ſouffrir ſans l'autre, je tombai malade le même jour que je devois partir, & avec tant de violence, que les medecins de l'empereur qui me voyoient tous les jours

par ſes ordres, deſeſperoient de me pouvoir ſauver ; s'il ne me fût reſté un rayon d'eſperance qu'Iſabelle n'étoit pas inconſtante, j'aurois réſiſté à tous les remedes qu'on me faiſoit prendre : mais ils me retablirent entierement. Je reçus une lettre de Doria qui m'apprit qu'Iſabelle étoit épouſe du prince de Maſſeran : qu'il l'avoit ſçu de la bouche de Feliciane, qui ne pouvant voir ſa maitreſſe infidelle ſans le lui témoigner, avoit été congediée. Il me diſoit encore que depuis le dernier paquet qu'il m'avoit envoyé, il n'avoit eu nulle nouvelle de cette inconſtante : que Julie avoit fait un voyage à Genes peu de jours avant l'accompliſſement de ces funeſtes noces, ſans y amener ſa fille, où elle avoit publié que ce mariage ſe feroit bien-tôt : qu'il avoit été la trouver, pour lui demander ſi elle ſe vouloit deshonorer, en manquant à la parole que ſon mari m'avoit donnée : que ſa fille n'étoit plus à elle, puiſque je l'avois achettée de mon ſang & de la vie de Rodolphe : que c'étoit un payement & non une grace qu'il lui demandoit, & qu'enfin il étoit réſolu de porter la choſe à l'extrémité, plûtôt que d'endurer qu'on me fiſt cette injuſtice ; Qu'à cela elle avoit répondu bruſquement que

ſa fille n'épouſeroit jamais un homme banni de ſon pays, & que ſi je voulois qu'on me tînt promeſſe, que j'allaſſe l'en ſolliciter dans Genes : & qu'après, elle l'avoit quitté ſans le vouloir plus écouter.

Je laiſſe à ta hauteſſe à s'imaginer le déplorable état où cette aventure me mit ; le deſeſpoir s'empara ſi bien de mon eſprit, que je ne ſongeai plus ni à me vanger de Julie, ni à me reſſentir de l'outrage que j'avois reçu du prince de Maſſeran, ni à punir l'infidelité d'Iſabelle ; je n'eus plus d'autre deſſein que celui de me perdre, & d'exercer ſur moi toute la cruauté que les crimes d'autrui avoient meritée. Cette funeſte penſée ſe mit ſi profondément en mon cœur, que ſi ma religion ne me l'eût défendu, je me fuſſe poignardé ; mais enfin je me réſolus d'aller mourir en homme de courage, & en lieu où perſonne ne me pût jamais nommer Iſabelle, & où Doria ne me pût trouver. Je pris donc la réſolution de paſſer en Suede, dont le roy avoit guerre contre celui de Dannemarc, en intention de m'expoſer à tant de perils, que je mourrois noblement en quelqu'un, ne ſolu pourtant, ſi la fortune faiſoit prodige en me conſervant, de m'al

confiner dans les affreux deſerts de la Finlande. Sans prendre congé de l'empereur je m'embarquai ſur la mer Baltique, où je n'eus pas été trois jours, que ceux de mon vaiſſeau découvrirent la flotte de ce vaillant roy d'Alger Cheredin Barberouſſe, qu'une effroiable tempête avoit jetté en cette mer. Cette rencontre me donna autant de joye, qu'elle cauſa de crainte à ceux avec qui j'étois: car je crus certainement que j'allois bientôt mettre fin à mes peines, en trouvant ſur la mer ce que j'allois chercher ſur la terre; & comme j'avois une intelligence parfaite de la langue Allemande, je leur repreſentai que puiſqu'il ne reſtoit à notre choix que la mort ou l'eſclavage, ne pouvant pas ſonger à la fuite, parce que nous avions le vent contaire, il valoit mieux ſe réſoudre genereuſement à la premiere, que de nous ſoumettre à l'autre: que la perte de la liberté étant plus rude & plus honteuſe que celle de la vie, il falloit du moins la vendre cherement. Enfin, ſeigneur, je les animai de telle ſorte, que contre toute apparence ils ſe réſolurent non ſeulement au combat, mais d'aller accrocher le premier vaiſſeau qui s'avanceroit. Cette réſolution ne fut pas ſi-tôt priſe;

que Cheredin en fit détacher deux de ſa flotte pour venir à nous. Comme ils furent à la portée du canon, nous nous ſaluâmes de part & d'autre ſans beaucoup d'effet : mais à l'heure même ils ſe ſéparerent pour nous enfermer : ce qu'ayant remarqué, nous voulumes nous retirer : mais le plus vîte des deux nous ayant joints, je le fis accrocher le premier. Ce fut là, ſeigneur, que je combattis contre mon propre bonheur, & que je tâchai de perdre une vie que tu m'as rendue précieuſe, en me la conſervant depuis par une bonté qui n'eut jamais d'exemple, & que ta puiſſance a rendue heureuſe malgré mon deſtin. Je fis donc, ſeigneur, tout ce que je pus en cette occaſion, pour me priver de l'honneur d'être à ta hauteſſe ; mais Cheredin qui ne vouloit pas que cette victoire lui coûtât cher, & qui voyoit bien que nous combattions en deſeſperés, s'avança lui-même avec toute ſa flotte. Auſſi-tôt que ceux de notre vaiſſeau s'en apperçurent, les armes leur tomberent des mains, & je fus le ſeul qui ne me rendis point ; il eſt vrai que je ne laiſſai pas d'avoir la même deſtinée : car ayant été bleſſé en quatre endroits, la perte du ſang m'affoiblit de telle ſorte, que je tombai comme

mort ſur le tillac ; mon évanouiſſement fut ſi long, que je n'en revins point qu'on ne m'eût déja paſſé dans un autre vaiſſeau, où l'on avoit mis tous les bleſſés. J'y fus penſé comme les autres, & traité de la même ſorte juſqu'à Alger, où je fus vendu bien-tôt aprés au Baſſa Sinan, avec trois cens autres qui furent deſtinés pour ta hauteſſe. A peu de jours de-là on nous fit embarquer pour Conſtantinople, où j'eus l'honneur d'être fait ton eſclave. Je n'ai plus rien à dire à ta hauteſſe de ce qui regarde le reſte de ma fortune, puiſque c'eſt ton ouvrage, & que je ne pourrois la repaſſer en ta memoire, ſans que ta modeſtie en fût offenſée. Je ne parlerai donc point des moyens dont tu t'es ſervi pour m'élever aux plus grandes charges de ton empire; je dirai ſeulement qu'au milieu de cette pompe & de cette gloire je ſuis depuis un jour le plus malheureux des hommes : & pour ne tenir pas davantage ta hauteſſe en ſuſpens, je lui apprendrai que ce genereux eſclave à qui elle a donné la vie, eſt ce même Doria qu'elle a vu ſi ſouvent mêlé dans mes aventures, ce cher confident de mes amours, & le plus fidele de mes amis. Soliman l'ayant interrompu, lui demanda s'il ne

l'avoit pas mis en liberté. Ibrahim lui répondit que lui ſeul la pouvoit donner, & qu'après l'avoir entretenu, il l'avoit renvoyé chez le Baſſa de la mer, le priant de le traiter avec douceur, juſqu'à ce qu'il eût de ſes nouvelles, ne ſçachant pas ſi ſa hauteſſe avoit prétendu lui donner la liberté entiere. Le Sultan lui ordonna de rompre ſes chaînes dés le même jour, & de pourſuivre ſon diſcours. Ibrahim s'étant voulu mettre à genoux pour remercier Soliman de cette grace, il l'en empêcha, & lui commanda encore une fois de ſatisfaire ſon deſir: le Baſſa reprit la parole de cette ſorte.

Le triomphe étant finî, je ne fus pas plûtôt à mon palais, que je m'enfermai dans mon cabinet avec ce cher eſclave; je ne te dirai point, ſeigneur, quel a été le tranſport de Doria ni le mien; l'étonnement de Doria a été extrême, de me voir en vie, de me trouver ſous l'habit que je porte, & de remarquer le rang que je tiens. Je n'ai été guere moins ſurpris de le voir à Conſtantinople & de l'y embraſſer en habit d'eſclave, que lui de me trouver avec un turban. Nos premiers ſentimens de joie étant paſſés, je lui ai dit: mon cher Doria, le prince de Maſſeran à triomphé de toutes mes eſ-

perances

perances, & s'eſt rendu poſſeſſeur d'un bien qu'il n'avoit pas merité, & que je penſois avoir bien acquis. Je n'ai pas ſitôt achevé de parler, que Doria s'eſt mis à me demander pardon, à s'accuſer de trop de précipitation, à louer la conſtance d'Iſabelle, & à blâmer mon deſeſpoir. Mais comme ce diſcours étoit obſcur pour moi; je l'ai conjuré de me l'éclaircir. Il m'a donc appris que Julie n'eſt plus au nombre des vivans, que le prince de Maſſeran eſt mort, & qu'Iſabelle ne fut jamais ſa femme. Mais pour particulariſer cet évenement non attendu, il faut ſçavoir qu'auſſi-tôt que Julie eut reconnu l'amour que le prince de Maſſeran avoit pour Iſabelle, elle fit deſſein, ſe voyant l'autorité ſur elle depuis la mort de ſon mari, de faire éclater cette haine ſecrette qu'elle avoit toujours eue pour moi; outre que cette femme étoit ambitieuſe, il peut être que le rang de ſouverain l'éblouit & la porta à la cruelle réſolution de détruire tous nos plaiſirs. Pour y parvenir plus aiſément, elle jugea qu'il étoit à propos de rompre entierement notre commerce, ce qui ne lui fut pas fort difficile; car Monaco eſt ſitué ſur le haut d'une grande montagne preſqu'inacceſſible de trois cotés: l'autre

qui regarde la mer eſt tellement eſcarpé, qu'on ne peut le voir ſans frayeur : il ne reſte donc qu'un chemin tournoyant qui va aboutir au port ; de façon que comme cette ville n'a qu'une ſeule avenue, & qu'il y a toujours garniſon, il lui fut aiſé d'empêcher la princeſſe de recevoir de mes nouvelles, ni de me donner des ſiennes ; & ce fut ſans doute la crainte de cette rigoureuſe conduite qui obligea la princeſſe d'écrire à Doria qu'il ne lui envoyât plus de lettres. Cependant Julie diſoit ouvertement à tout le monde que le prince de Maſſeran alloit épouſer Iſabelle : & comme la princeſſe ne ſe laiſſoit voir à perſonne, perſonne auſſi n'en étoit deſabuſé. Car j'ai ſçu par Doria qu'auſſi-tôt qu'elle eut remarqué la paſſion qu'elle avoit fait naître en l'ame du prince de Maſſeran, & qu'elle eut reconnu que ſa mere la vouloit forcer à cet injuſte mariage, elle feignit d'être malade, afin qu'avec plus de bienſeance elle pût éviter les viſites de ce nouvel amant, qui diverſes fois ſe vit ſur le point de renoncer à ſes pretentions par les rigueurs d'Iſabelle. Mais Julie l'aſſura ſi forteme qu'elle vaincroit ſon obſtination, pour qu'il voulût faire ce qu'elle lui diſc qu'il ſe réſolut de lui obeir. Il fut d

à Genes par ſes conſeils, d'une façon dont les grands d'Italie ſe ſervent aſſez ſouvent pour voyager, & qu'ils appellent *incognito*. Cette coutume leur permet de vivre comme ils veulent, & diſpenſe les autres de leur rendre les honneurs qu'on doit à leur qualité. Ce fut donc de cette ſorte que le prince de Maſſeran fut à Genes, afin que n'étant pas obligé de recevoir ni de rendre des viſites de ceremonies, il pût ſeulement faire croire à quelques-uns qu'il étoit mari d'Iſabelle, non pas en diſant preciſément qu'il l'avoit épouſée, mais en donnant lieu de le penſer à ceux qui lui parleroient de ſon ſejour à Monaco. Le deſſein de Julie étoit de perſuader à tout le monde que ce mariage étoit accompli, afin que quelqu'un me l'ayant mandé, je fuſſe capable de quelqu'extrême réſolution. Ce deſſein fut ſi bien conduit, que tous ceux de Monaco même croyoient la choſe & la faiſoient croire aux autres. Cette erreur univerſelle n'eût peut-être pas été juſqu'à Doria, ſi Julie n'eût apporté un ſoin particulier pour lui faire croire ce que tout le monde croyoit; & certes à dire vray, perſonne n'eût pu s'exempter de cette tromperie : car cette femme ayant ſuborné Feliciane par des preſens

& par de grandes eſperances, fit ſemblant de la chaſſer avec violence : & pour faire éclater la choſe, elle la renvoya à Genes, où elle ne fut pas ſi tôt, qu'elle fut trouver Doria toute en larmes. Je penſe que ta Hauteſſe ſe ſouvient que cette fille avoit toujours été confidente d'Iſabelle ; elle ne trouvera donc pas étrange ſi Doria ne douta point de ſes diſcours, lorſqu'elle l'aſſura avec une douleur feinte que le prince de Maſſeran ayant épouſé la princeſſe de ſon conſentement, & n'ayant pu s'empêcher de lui parler de ſes promeſſes à mon égard, elle avoit été maltraitée & de la mere & de la fille, qui l'avoient chaſſée outrageuſement. Ce fut, ſeigneur, par cet artifice que Doria fut trompé : & comme cette nouvelle le troubla & lui mit la fureur dans l'eſprit, il me l'écrivit auſſi-tôt qu'il la ſçut, comme je l'ai déja dit à ta Hauteſſe. Mais cet homme dont l'ame haute & genereuſe fait que les interêts de ſes amis le touchent plus ſenſiblement que les ſiens, ſçachant que le prince de Maſſeran étoit à Genes, ſe réſolut de le punir & de me vanger ; il s'informa avec ſoin en quel lieu il étoit le plus ſouvent : mais la fortune qui ſe mêle de toutes choſes, favoriſa ſon en-

trepriſe, en lui apprenant que le jour ſuivant il devoit aller voir le ſuperbe palais d'André Doria ſon proche parent; & comme il eſt hors de la ville, il jugea que cette occaſion étoit trop aventageuſe pour la négliger, s'imaginant bien qu'il y ſeroit ſuivi de peu de monde, puiſque comme je l'ai déja dit, il étoit à Genes inconnu. La choſe ne manqua pas d'arriver de la façon qu'il l'avoit penſée; il fut averti que le prince de Maſſeran n'étoit ſuivi en cette promenade que de deux des ſiens; il ſortit donc en diligence avec pareil nombre, & le joignit en un lieu où peu de perſonnes pouvoient être témoins de ſon action. Auſſi-tôt qu'il fut aſſez proche pour lui parler, il lui demanda s'il connoiſſoit mon nom, & s'il étoit poſſible qu'il eût ignoré qu'Iſabelle ne pouvoit être legitimement à lui, parce qu'elle étoit à moy: mais que puiſque la choſe étoit faite, il falloit du moins qu'il ſe rendît digne d'une ſi noble conquête par la perte de ſa vie, comme je l'avois achettée par mon ſang. En diſant cela, ils mirent tous deux l'épée à la main, & ſans attendre la réponſe du prince de Maſſeran, Doria l'attaqua ſi vivement, qu'il fut contraint de lâcher le pied. Ceux qui l'accompagnoient voulurent s'oppo-

ſer à cette fureur ; mais ceux qui ſuivoient Doria les en empêcherent ; & comme ils étoient égaux en nombre, ils commencerent un juſte combat. La modeſtie de mon ami l'a empêché de m'en dire toutes les particularités ; mais enfin j'ai ſçu que quelques efforts que pût faire le prince de Maſſeran, la victoire ſe rangea du coté de la raiſon ; & Doria après avoir reçu une legere bleſſure, preſſa ſon ennemi avec tant d'ardeur, qu'il lui porta quatre coups d'épée qui le perçoient à jour, & qui le firent tomber comme mort. Un moment après la nature faiſant un dernier effort, il ouvrit les yeux, & voyant que Doria venoit de ſéparer leurs gens, & qu'il ordonnoit à ſon écuyer d'aider aux ſiens à le porter en quelque part, il eut encore aſſez de force pour l'appeller : & avant que d'expirer, il le chargea de me demander pardon de l'outrage qu'il m'avoit fait, & de me prier de me ſouvenir du pouvoir des yeux d'Iſabelle pour excuſer ſa faute : qu'au reſte il le conjuroit encore de me dire que la princeſſe m'avoit gardé une fidelité inviolable ; en ſuite de cela il lui apprit en peu de mots toutes les violences de ſa mere, toutes les reſiſtances qu'elle y avoit faites, & lui jura enfin qu'il n'étoit point

ſon mari : mais que Julie avoit uſé de cet artifice, dans l'eſperance de me perdre, comme je l'ai déja dit à ta Hauteſſe, ne doutant point du tout que ſi je fuſſe mort, elle n'eût porté ſa fille à tout ce qu'elle auroit déſiré. A peine ce prince infortuné eut-il achevé de parler, qu'il expira entre les bras de Doria qui le remit avec douleur entre ceux de l'écuyer du mort, pour s'en aller ſonger à ſa ſureté; de ſorte que ſans perdre de temps, avant que ce combat fût divulgué, il envoya louer une felouque; & ſans rentrer dans la ville, il s'embarqua pour prendre la route de Naples : car dans l'incertitude de l'évenement du combat, il avoit porté aſſez d'argent ſur lui pour faire ſa retraite en ce lieu-là, & avoit laiſſé une lettre dans ſon cabinet, qui inſtruiſoit un de ſes amis de l'ordre qu'il vouloit donner à ſes affaires. Il partit donc de cette ſorte aſſez heureuſement; mais le lendemain il rencontra le corſaire Arſalon, & de la maniere dont ta Hauteſſe put l'entendre hier, il eſt venu à Conſtantinople. Mais, ſeigneur, pour faire connoître toute la rigueur de mon deſtin à ta Hauteſſe, il faut que je lui diſe encore que depuis quelques jours Doria a rencontré un eſ-

clave de Monaco, qui lui a appris qu'auſſi-tôt que Julie ſçut la mort du prince de Maſſeran, la colere & la douleur la ſaiſirent de telle ſorte, qu'elle mourut en peu de temps; de façon qu'Iſabelle ſe voyant la maitreſſe d'elle-même, avoit envoyé cet homme en Allemagne, pour me prier d'aller prendre ſoin de ſon état, & recevoir ſa perſonne pour prix de ma fidelité; car elle ne ſçavoit rien ni de ma jalouſie, ni de mon deſeſpoir, qui m'ayant porté bien loin du lieu où elle m'envoyoit chercher, trompa toutes ſes eſperances. Depuis cela elle a vécu dans une ſolitude fort auſtere & fort mélancolique, diſant hautement qu'elle eſt réſolue de renoncer au monde, auſſi-tôt qu'elle ſçaura que je n'y ſerai plus. Et comme il courut un bruit à Genes il y a environ un an, qu'on m'avoit vu à Naples, elle depêcha ce même homme pour aller s'en éclaircir, avec ſerment que ſi ſon voyage étoit inutile, elle s'enfermeroit dans un cloître pour le reſte de ſa vie. Mais comme la fortune n'a jamais fait que des choſes extraordinaires en mes avantures, elle a voulu encore que cet homme s'étant mis dans une barque françoiſe pour faire ſon trajet, elle fut priſe par un corſaire dont les vaiſſeaux étoient à l'abri

d'une calle, qui eſt proche d'un lieu que les Italiens appellent Porto Hercole ; & comme il avoit déja un aſſez grand nombre d'eſclaves, il ne tarda gueres à les aller vendre à une des iſles de l'Archipel, d'où par diverſes rencontres cet homme eſt venu à Conſtantinople, où Doria l'a reconnu, pour l'avoir vu autrefois auprès de Rodolphe.

Après cela, ſeigneur, il ne ſera pas difficile à ta Hauteſſe de s'imaginer le déplorable état où je me trouve par ta bonté, & par la propoſition qu'elle m'a faite de la Sultane Aſterie. Je ne ſerois pas aſſez hardy pour te parler en ces termes, ſi je ne me ſouvenois que les charmes de la divine Roxelane ont bien eu aſſez de force pour ſoumettre le plus victorieux monarque du monde ; & que par cette raiſon je puis eſperer de te voir ſenſible à mes infortunes, & d'obtenir pardon de mon ingratitude ; il eſt vray que pour excuſer ma faute je n'ai qu'à ſupplier ta Hauteſſe de conſiderer, que quand même je pourrois bannir de mon cœur l'image d'Iſabelle, oublier ſon affection, ſes ſermens & ſa conſtance, devenir le plus ingrat des hommes envers cette princeſſe, cauſer ſa mort par mon changement ; la religion que je profeſſe

me défendant la pluralité des femmes, je ne pourrois diſpoſer d'une foy que j'ay déja donnée, puiſque je ſuis chrétien ſous l'habit d'un Muſulman, encore que je ne ſois pas cru tel en toute l'étendue de ton empire. Mais comme il n'eſt pourtant pas juſte que ma temerité ſoit ſans punition, prive de ton amitié un homme qui refuſe une alliance qu'un grand roy devroit recevoir à genoux; bannis de ta vue & de ta cour un homme que tant de bienfaits, que tant de grandeurs, & pour tout dire, que ton affection ne peut rendre parfaitement heureux. Mais pour ſatisfaire la ſultane Aſterie, je ſuis tout prêt de rentrer dans les fers d'où elle m'a tiré, & de mourir ſon eſclave, puiſque je ne puis vivre ſon mari; ou ſi ta Hauteſſe veut rendre ma fin plus utile & plus glorieuſe, qu'elle me commande d'aller chercher la mort au milieu de ſes ennemis; je ne ſerai pas long temps ſans lui témoigner par la perte de ma vie, que je ne ſuis ingrat, que parce que je ne puis être reconnoiſſant; & pour irriter ta juſte fureur, je dirai encore que le châtiment que je demande me tiendra lieu de grace, puiſqu'en me privant du jour, je ne ſerai plus ſenſible à tous les malheurs qui

m'accablent ; je ceſſerai de vivre, mais je ceſſerai auſſi d'être rebelle à tes volontés : je reſtituerai la vie que je dois à la pitié de l'incomparable Aſterie ; & je mourrai pour la gloire d'Iſabelle ; d'ailleurs les penſées de la liberté qui paſſent pour un juſte deſir dans l'eſprit de tous les hommes, ſont un crime effroyable chez moi. Auſſi puis-je promettre à ta Hauteſſe que je n'y ſongerai jamais. Et comme je ſuis aſſez genereux pour ne faire rien qui bleſſe mon amour, je le ſuis encore aſſez pour ne rien faire qui choque mon devoir ; il ne faut donc point de gardes pour m'empêcher de ſortir de ton empire, étant bien réſolu de ſacrifier tous mes plaiſirs, plûtôt que de rien faire d'indigne du nom que je porte, & du choix que ta Hauteſſe a fait de ma perſonne, pour être la premiere dans ſon amitié, comme dans ſes états.

Ibrahim ayant ceſſé de parler, Soliman ſe promena à grands pas ; & tenant les yeux baiſſés, il rêvoit ſi profondément, que le Baſſa douta s'il n'alloit point obtenir l'effet de ſa priere ; mais il ne fut pas long temps dans cette incertitude ; car le Sultan s'étant arrêté, & le regardant d'une façon qui témoignoit plus de douleur que de colere, & plus de com-

paſſion que de fureur, il lui dit avec toute la tendreſſe imaginable, qu'il s'éſtimoit infiniment malheureux de voir que poſſedant un ſi grand empire, qu'étant ſi victorieux & ſi triomphant, & que pouvant faire la felicité de tant de peuples, il ne pût rendre heureux le ſeul homme qu'il pouvoit aimer. A ce diſcours ſi obligeant, Ibrahim ſe voulut mettre à genoux, mais il l'en empêcha, & lui dit qu'il eût bien voulu pouvoir obtenir de ſon eſprit aſſez de réſolution pour ſe priver d'une perſonne qui lui étoit ſi chere; qu'il ſe conjuroit d'excuſer les effets de ſon amitié, comme il excuſoit ceux de ſon amour; & pour lui témoigner qu'auſſi-bien que lui, il faiſoit tout ce qu'il pouvoit, il lui propoſa de lui permettre d'aller voir Iſabelle, pourvu qu'il lui donnât ſa parole de revenir dans ſix mois: avec promeſſe que ſi durant ſon abſence il pouvoit s'accoutumer à cette privation, il lui donneroit la liberté toute entiere. Le Baſſa fut ſi ſurpris & ſi tranſporté de joye, que s'étant jetté aux pieds du Sultan, il fut quelque tems ſans parler; mais enfin après avoir recouvert l'uſage de la voix, il lui rendit grace d'une faveur ſi ſignalée, & lui dit qu'il n'y avoit que Soliman qui

pût vaincre Soliman. Qu'on gagnoit les batailles par la valeur des ſoldats, & par celles des capitaines ; mais qu'en cette occaſion, il ne devoit cette victoire qu'à ſa propre vertu : qu'au reſte, s'il lui vouloit permettre d'aller à Monaco, il lui engageoit ſa foi, de ſe rendre à Conſtantinople dans le tems qu'il lui avoit preſcrit, & qu'il ne devoit pas craindre qu'il manquât de parole à ſa Hauteſſe, puiſqu'il la tiendroit même à ſes ennemis. Après cette aſſurance, le Sultan lui dit qu'il n'en doutoit point ; mais que ce qui l'obligeoit d'en vouloir un ſerment de lui, étoit qu'il n'ignoroit pas les forces de la paſſion qui regnoit en ſon cœur ; & que ſon amitié avoit voulu s'aſſurer contre cette ennemie de ſon repos. Ibrahim lui jura encore une fois ſolennellement que la mort ſeule pourroit l'empêcher d'accomplir ſa promeſſe : enſuite dequoi Soliman lui dit, qu'il ne conſentiroit pas à ce voyage, ſçachant que ſes affaires n'étoient pas faites à Genes, s'il n'avoit un moyen de faire révoquer l'arrêt qu'on avoit donné contre lui. Et comme Ibrahim le ſupplia de lui apprendre par quelle voie il croyoit faire une choſe ſi peu attendue ; le Sultan lui dit, que pour comprendre ſon deſſein, il n'a-

voit qu'à ſe ſouvenir qu'un de ſes chaoux revenant de France, & s'étant arrêté à Genes, avoit été aſſaſſiné dans les rues, par une émotion populaire : de ſorte qu'en ayant été auſſi-tôt averti par un de ceux qui l'accompagnoient, il avoit fait arrêter tous les vaiſſeaux de Genes qui s'étoient trouvez dans ſes ports, & qu'il étoit arrivé le jour précedent un ambaſſadeur de ſa république, qu'il avoit fait mettre en priſon à Pera, ne croyant pas faire rien indigne de lui, puiſque les Genois avoient les premiers violé le droit des gens en la perſonne de ſon chaoux. Que c'étoit pour lui communiquer cette affaire, qu'il l'avoit envoyé querir ; mais que ſa triſteſſe l'avoit porté à un autre diſcours. Le Baſſa aſſura le Sultan qu'il n'établiroit jamais ſon repos, ſur les ruines de ſa patrie. Soliman lui dit que ſa generoſité ne contrarioit point ſon intention ; & que pour ne perdre pas une occaſion ſi favorable, il vouloit renvoyer cet ambaſſadeur avec tous les vaiſſeaux qu'il avoit fait retenir, pour racheter ſa liberté, & celle de Doria. Qu'il écriroit une lettre à cette République, qui ſeroit conçue en des termes ſi exprès, que ſans doute elle ſeroit forcée par la crainte de lui accor-

der des choſes plus difficiles : joint que lui redonnant la vie de ſon ambaſſadeur, & lui renvoyant un ſi grand nombre des plus riches & des plus précieuſes choſes du Levant, elle lui ſeroit encore aſſez redevable. Mais qu'enfin, il étoit bien-aiſe que le ſang d'un des ſiens, put du moins ſervir à remettre Ibrahim en ſon païs. La choſe étant ainſi réſolue, Soliman commanda au Baſſa d'aller délivrer Doria, & l'eſclave de Monaco ; & de ne dire rien de ce deſſein, ne voulant pas que la choſe éclatât, de ſorte que pour la mieux cacher, il lui ordonna de dire, qu'il s'en alloit à une expedition ſecrète, afin qu'on ne s'étonnât point de ne le voir plus à la Porte. Après cela, Ibrahim ſe retira pour aller donner ordre à ſes affaires ; & bien que la parole qu'il venoit de donner lui cauſât encore quelques penſées mélancoliques, la joie avoit pourtant le deſſus dans ſon ame ; & la ſeule idée de revoir Iſabelle, diſſipoit tout ſon chagrin. Enfin ſa paſſion étoit ſi forte, que quand meme il auroit été certain de mourir en arrivant auprès d'elle, il n'auroit pas laiſſé de partir. Il s'en retourna donc à ſon palais, ſuivi de cette multitude de courtiſans, que la faveur des Rois rend inſeparable de ceux qui la poſſedent.

TAYLOR INST. OXFORD

L'ILLUSTRE BASSA.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE TROISIEME.

LE grand Visir ne fut pas si-tôt chez lui, qu'il envoya un commandement du grand Seigneur au Bassa de la mer, de lui donner l'esclave à qui il avoit parlé le jour auparavant: mais comme il étoit genereux & liberal, il lui fit porter douze montres les plus belles qu'on eût jamais vues dans tous les cabinets de Constantinople; car outre que les inventions en étoient différentes, les boetes en étoient si merveilleuses, que l'or, les émeraudes, les rubis, & les diamants, faisoient la moindre partie de leur beauté: & comme cette curiosité est la plus grande qui soit parmi les personnes de qualité d'entre les Turcs, se trouvant tel cabinet où l'on en voit plus de cent: Ibrahim ne pouvoit

voit rien choiſir de plus galant, de plus beau, ni de plus agréable, à celui qui devoit les recevoir. Mais pour rendre encore ce préſent plus magnifique, il mit ces douze montres dans un petit coffre de nacre, garni d'or & de turquoiſes, & envoya les lui préſenter par ſix eſclaves. Pour celui de Monaco, comme il n'étoit pas à un homme de grande qualité, il ſe contenta d'envoyer mille Sultanins pour ſa rançon; après quoi il s'enferma dans un appartement éloigné du ſien, que trop de gens fréquentoient, pour y recevoir Doria en liberté. On ne tarda pas longtems à lui amener celui-ci, à qui le Baſſa de la mer, pour ſe revancher de la galanterie qu'on lui avoit faite, avoit échangé ſes fers en une chaîne de diamants.

Ce fut en cette entrevue que ces deux amis ſentirent tout ce que la véritable amitié peut cauſer de joie & d'agréables tranſports, en l'ame de deux perſonnes, qui depuis tant d'années, avoient deſeſperé de ſe voir jamais. Leurs cœurs ſe trouverent à la fois, ſi remplis & de plaiſir & d'admiration, que ne pouvant tout enſemble exprimer leur étonnement & leur joie, ils furent aſſez long-temps à s'embraſſer, ſans pouvoir parler. Mais enfin, la paſſion d'Ibrahim étant toujours

la plus forte, elle l'obligea d'ouvrir leur premier diſcours par Iſabelle, en appellant Doria ſon liberateur: mais comme l'amour eſt plus puiſſant que l'amitié, & que cette paſſion regne impérieuſement ſur toutes les autres, Ibrahim retournoit toujours à Monaco. Il vouloit encore que Doria lui particulariſât davantage, ce qu'il lui avoit déja dit le jour auparavant: il lui demandoit s'il étoit bien vrai, que la princeſſe l'aimât encore? Il s'informoit ſi ce prince de Maſſeran étoit bien fait, & comme ſi ſon ami eût pu deviner ce qui ſe faiſoit par toute la terre, il le conjuroit de lui dire, s'il croyoit qu'Iſabelle ne ſeroit pas encore religieuſe, quand il arriveroit à Genes? Enfin, après avoir fait cent queſtions où Doria n'avoit pas le loiſir de répondre, il s'apperçut de ſon erreur: & comme la raiſon commençoit de reprendre ſa place en l'ame d'Ibrahim, Doria s'apperçut qu'il attachoit les yeux ſur ſon habit. Ibrahim lui dit qu'il étoit encore Juſtinian ſous le nom d'Ibrahim: & que bien qu'il fût ſerviteur de Soliman, il étoit pourtant ennemi de Mahomet. Que n'eut pas été trop preſſé par les affaires qu'il avoit à lui communiquer, & qui vouloient de la diligence, il lui au

conté à l'heure même, le merveilleux progrès de ſa fortune ; mais que ce ſeroit durant le voyage qu'ils alloient faire enſemble. Que cependant, il crut fermement que rien n'étoit capable d'ébranler ſa foi, & qu'il vivroit & mourroit dans la religion de ſes peres. A ce diſcours, Doria lui avoua qu'il avoit été étrangement ſurpris de le trouver grand Viſir ; puiſqu'être cela & chrétien, ſembloient deux choſes incompatibles. Qu'il ne l'avoit pas cru abſolument coupable ; mais que ne pouvant concevoir cette avanture, il avoit été en peine en quels termes il oſeroit s'en informer. Ibrahim lui dit encore qu'il lui pardonnoit aiſément cette injure ; puiſque lui-même ne pouvoit quaſi concevoir par quels chemins la fortune l'avoit conduit au point où il étoit : mais qu'il convenoit, pour ne point perdre un tems très-précieux, de lui dire que Soliman permettoit qu'il allât revoir Iſabelle. Et que pour le pouvoir faire avec gloire & en ſureté, le Sultan avoit trouvé un expedient indubitable, pour faire révoquer les arrêts qu'on avoit donnés contre eux. Ibrahim lui dit ce qui avoit été réſolu à cet égard, dans le cabinet du Sultan ; mais il ne lui découvrit pas qu'il avoit engagé ſa parole, de

revenir dans ſix mois, de crainte qu'il ne s'en affligeât: car pour ſa fidelité, il n'en doutoit point. Doria voyant qu'il faiſoit deſſein de retourner bien-tôt à Genes, lui dit qu'il y avoit perdu un ami bien affectionné, en la perſonne de Sinibalde, qui étoit mort de maladie, à ce que lui avoit appris l'eſclave de Monaco: mais qu'il avoit laiſſé un fils heritier de toutes ſes vertus, & qui promettoit de grandes choſes. Ne s'appelle-t-il pas Jean Louis, reprit Ibrahim, apres avoir plaint la perte de Sinibalde? Oui, lui repliqua Doria; & il n'avoit pas plus de douze ans, lorſque vous partîtes, & toutefois il faiſoit déja beaucoup eſpérer de lui.

Comme ils en étoient là, on vint dire à Ibrahim que l'eſclave de Monaco étoit arrivé; mais au même inſtant Doria lui repréſenta, qu'ayant à retourner à Genes, il ne jugeoit pas qu'il fût à propos que cet eſclave le vît ſous l'habit qu'il portoit; puiſque ſans doute il ſeroit impoſſible, qu'il s'empêchât de le publier ce qui lui pourroit nuire, ou l'obliger du moins à faire un manifeſte public de ſes avantures. Ibrahim demeura d'accord qu'il avoit raiſon; de ſorte qu'il ordonna à ceux qui lui étoient venu faire ce re

ſage, de mettre cet eſclave au quartier où logeoient les officiers de ſa maiſon, qui étoit fort éloigné du ſien; avec ordre de le bien traiter, & de ne le laiſſer pas ſortir de ſa chambre, ſans un commandement exprès. Cela fait, il ſe tourna vers Doria, & le conjura de faire en ſorte qu'il pût avoir la lettre que la princeſſe lui écrivoit par cet homme, afin qu'il ne pût plus douter de ſa fidelité. Doria lui dit que la choſe n'étoit pas fort difficile, & que pour l'obliger à ce qu'il deſiroit, il n'auroit qu'à lui apprendre qu'il étoit encore vivant; & que puiſqu'auſſi-bien il falloit qu'il le vît durant le voyage, il étoit à propos de lui dire qu'il avoit été eſclave comme eux, & délivré de la même ſorte, afin qu'il ne fût pas ſi ſurpris quand il le verroit dans le vaiſſeau. Ibrahim approuva le conſeil de ſon ami, & le pria d'aller à l'heure même tâcher de lui apporter ce precieux tréſor; & comme Doria n'y réſiſta point, le Baſſa le fit auſſi-tôt conduire par quatre eſclaves, au lieu où étoit celui de Monaco, qui fut quelque tems à ne vouloir point donner la lettre d'Iſabelle, qu'il ne vît Juſtinian; ne pouvant croire qu'un homme qu'il étoit allé chercher à Naple, ſe trouvât à Conſtantino-

ple. Mais Doria lui jura ſi ſérieuſement que Juſtinian étoit vivant, & qu'il le verroit dans peu de jours, que comme il connoiſſoit Doria pour être homme de grande qualité, & ami de Juſtinian, il ſe laiſſa perſuader, & lui remit la lettre d'Iſabelle entre les mains, qu'il avoit bien eu de la peine à conſerver durant ſa captivité. Cependant Doria s'en retourna trouver Ibrahim, qui l'attendoit avec une impatience extrême. Auſſi-tôt qu'il l'apperçut, & que ceux qui le conduiſoient ſe furent retirés, il l'embraſſa étroitement, & le conjura de ne differer plus ſon bonheur : mais Doria ſans lui répondre, lui rendit ce gage de la fidélité d'Iſabelle, qui donna tant de joie à notre illuſtre Baſſa, qu'à peine put-il obtenir de ſon eſprit aſſez de tranquilité pour lire cette lettre. Mais enfin, après l'avoir baiſée avec des tranſports, qui ne ne ſe peuvent imaginer, que par ceux qui connoiſſent la force de cette noble paſſion qui regnoit en ſon cœur, il l'ouvrit, & y lut ce qui ſuit :

» Puiſque ce n'eſt pas aſſez pour la felicité d'Iſabelle, de ſçavoir que vous » êtes vivant, & qu'il eſt néceſſaire qu'elle ſçache encore ſi elle vit en votre » mémoire, j'envoie le lieutenant de mes

gardes pour m'en éclaircir, afin que « par ſon retour & par ſa réponſe, je « puiſſe regler le reſte de mes jours; me « conſerver ou me punir de vous avoir « aimé; étant bien réſolue, ſi vous ne « vivez plus pour moi, de ne vivre plus « pour le monde. Je n'entreprens point « de vous dépeindre tous les malheurs « que j'ai ſoufferts, par la perſécution « de mes amants & de mes ennemis, par « mes parens & par votre abſence; puiſ- « que s'il eſt vrai qu'elle ait pu détruire « en votre ame, un amour qui devoit « durer éternellement, ce ſeroit ajouter « à ma confuſion & à votre crime; ſui- « vre volontairement le char du vain- « queur, & ſervir d'ornement au triom- « phe de quelqu'autre; que ſi ma crainte « & mes ſoupçons me rendoient coupa- « ble à votre égard; ſi vous étiez pour « moi ce que je ſuis pour Juſtinian, vous « m'apprendriez en quel lieu de la terre « vous voulez que nous vivions: car je « quitterai mon état ſans regret, pour « me conſerver l'empire que vous m'a- « vez donné ſur votre cœur. ISABELLE. «

A peine Ibrahim put-il retenir ſes larmes en liſant la lettre d'Iſabelle, qui l'avoit fait changer de couleur plus d'une fois; & comme la jalouſie & la crainte

ſont des marques indubitables d'une forte affection, celle que la princeſſe lui témoignoit, lui donnoit tout enſemble de la douleur & de la joie. Il étoit fâché qu'Iſabelle le pût ſoupçonner d'infidelité, mais il aimoit qu'elle craignît de le perdre. Et comme s'il n'eut pas bien lu, il recommençoit; & après avoir achevé de lire, il tournoit le papier de tous les côtez, pour chercher s'il ne lui reſtoit plus rien à voir. Il en liſoit la ſuſcription; il en conſideroit juſqu'au cachet; enfin, il ſembloit qu'il eût penſé faire un crime, s'il eût perdu une ſeule lettre de ce dépot de l'amour d'Iſabelle.

Le diſcours de la princeſſe lui ſembla ſi preſſant, qu'il commença de craindre tout de bon, qu'elle n'eût pris une extrême réſolution avant qu'il pût être à Monaco. Il quitta Doria après lui avoir fait donner des livres pour le divertir, & commandé à quelques-uns des ſiens de ſe tenir proche de lui pour le ſervir. Il s'occupa le reſte du jour à donner ordre à toutes les choſes neceſſaires pour ſon voyage: il commanda à un eſclave chrétien en qui il ſe fioit beaucoup, de faire faire ſecrétement un habit à l'italienne, & lui donna plus d'argent qu'il n'en falloit pour le payer, & pour s'aquerir

querir la fidélité des Juifs qui le lui vendroient. Car c'eſt chez cette ſorte de gens que cette grande diverſité de nations qui peuple Conſtantinople & Pera, trouvent toutes les choſes qui leur ſont neceſſaires. Cela fait, il fit appeller les principaux des officiers de ſa maiſon, & leur ayant dit que le grand Seigneur l'envoyoit à une expedition ſecrette, où il ſeroit ſix mois; il leur commanda d'obéir comme à lui-même durant ſon abſence, à un homme qui étoit comme l'intendant de ſa maiſon. Il aſſigna un fond pour faire ſubſiſter ſa maiſon comme à l'ordinaire; & après leur avoir promis des récompenſes, s'ils reſtoient dans leur devoir, & des châtimens s'ils en ſortoient, il fut retrouver ſon cher Doria; mais étant déja aſſez tard, ils ſe ſéparerent.

Le lendemain Ibrahim ſe rendit au ſerrail, & comme il avoit une permiſſion particuliere d'y aller à toutes les heures qu'il voudroit, il entra dans la chambre du Sultan, lorſqu'il n'étoit pas encore habillé. Soliman le voyant entrer, lui dit qu'il étoit bien aiſe de remarquer ſur ſon viſage que le remede qu'il avoit trouvé à ſa douleur ne lui étoit pas inutile; mais que pour achever de le guérir promp-

tement, il avoit commandé dés le ſoir qu'on lui amenât l'ambaſſadeur de Genes, qu'il avoit fait arrêter priſonnier à Pera; car excepté ceux de France, il n'en entre point à Conſtantinople que pour avoir audience. Le Sultan lui dit encore qu'il faiſoit venir cet ambaſſadeur ſans ceremonie, parce que s'il eût ſuivi la coutume, il auroit fallu qu'Ibrahim comme premier Baſſa le lui eût preſenté : ce que ne jugeant pas à propos, parce qu'il l'auroit reconnu, il avoit mieux aimé en uſer autrement; que cependant pour ne le pas deſobliger, il lui en feroit quelqu'excuſe.

Le Sultan ne fut pas plûtôt habillé, qu'il fut averti par un des capitaines de la porte que cet ambaſſadeur étoit arrivé; il commanda au même inſtant qu'un Baſſa l'allât recevoir, & le lui amenât; & afin qu'Ibrahim pût entendre de quelle façon il lui parleroit, il voulut qu'il entrât dans ſon cabinet. Un moment après cet ambaſſadeur parut avec une robe à la turque, qu'on lui avoit donnée ſans ceremonie, lorſqu'il étoit parti de Pera; car c'eſt la coutume du Sultan de ne recevoir point d'ambaſſadeurs, qu'ils n'en ayent une à l'uſage du pays. Il étoit ſoutenu ſous les bras; le baſſa qui le con-

duiſoit, marchoit deux pas devant, pour le preſenter au Sultan, qui le reçut avec aſſez de civilité. Comme il eut ſalué le grand Seigneur, il lui rendit la lettre que la Republique lui écrivoit, que Soliman remit aux mains d'un Dargoman qui la lui expliqua, pour garder les formes ſeulement; car il l'eût mieux entendue que lui. Il n'eut pas ſi-tôt achevé de l'écouter, qu'il fit dire à cet ambaſſadeur par ce même truchement, que l'injure qu'il avoit reçue en la perſonne de ſon Chaoux étoit ſi grande, que s'il eût ſuivi ſa juſte fureur, ſa tête lui eût répondu de cette violence; que c'étoit pour cela qu'il l'avoit fait arrêter; mais que depuis il avoit changé d'avis en faveur d'un eſclave chrétien qui l'en avoit ſupplié, & qui avoit trouvé grace devant ſa Hauteſſe; mais qu'en le renvoyant comme il alloit faire, avec tous les vaiſſeaux qu'il avoit fait retenir dans ſes ports, il falloit auſſi que ſa republique lui accordât une choſe qu'il déſiroit d'elle. Et comme l'ambaſſadeur lui eut répondu que la choſe ſeroit impoſſible, ſi elle ne la faiſoit pas: il lui dit que tout ce qu'il vouloit, étoit que le ſenat révoquât l'Arreſt qu'il avoit donné contre Juſtinian, & qu'on n'inquietât plus Doria pour la mort du prince de

Maſſeran ; que c'étoit à Juſtinian à qui Genes devoit ſon ſalut, & lui ſa vie ; qu'il le remettroit à ſa conduite, auſſi-bien que Doria, pour faire exécuter ce qu'il deſiroit, mais qu'il prît bien garde qu'on n'y manquât point, parce que ſi cela arrivoit, rien ne ſeroit capable de l'empêcher d'aller porter la guerre à Genes avec toutes les forces de l'empire. Cet ambaſſadeur étoit ſi ſurpris d'entendre parler de Juſtinian & de Doria au Sultan, qu'il penſa à diverſes fois oublier le reſpect qu'il lui devoit pour l'interrompre ; mais enfin après que Soliman eut ceſſé de parler, il lui répondit que la choſe qu'il déſiroit étoit ſi utile à la Republique, que ſa Hauteſſe ne devoit pas craindre d'être refuſée ; que le merite de ces deux excellens hommes étoit ſi generalement connu, que le ſenat n'avoit obéi aux loix qu'avec douleur, & que ſans doute il auroit une extrême joie d'avoir ce ſujet de les enfreindre. Après cela Soliman le congedia, & lui dit encore une fois qu'il ſe ſouvînt qu'en cette occaſion il s'agiſſoit de le ſatisfaire, ou de l'avoir pour ennemi ; il lui fit pourtant quelques careſſes en lui diſant adieu, & lui fit excuſe de ce qu'on ne l'avoit pas reçu avec plus de ceremonies : que

cependant il ſe préparât à partir, & qu'il auroit ſa depêche.

Comme il ſe fut retiré ſuivant la coutume, ſans tourner le dos au Sultan, Ibrahim ſortit du cabinet, & ſe fut jetter à ſes pieds, pour lui rendre graces de tant de témoignages d'affection qu'il recevoit à chaque moment de ſa Hauteſſe. Soliman lui dit que huit ans de ſervice meritoient bien cette reconnoiſſance; mais qu'il allât achever de donner ordre à ſes affaires, & qu'auſſi-tôt après midi il vînt lui dire adieu, & lui amener Doria. Ibrahim répondit avec autant de generoſité que de tendreſſe; mais le Sultan l'interrompit, & lui commanda de n'avoir point d'autre penſée que d'aller voir l'incomparable Iſabelle, & de venir redonner la vie à Soliman.

Le grand Viſir ſe retira dans le deſſein d'aller trouver chez lui ſon cher Doria, qu'il n'avoit point vû depuis le ſoir précedent; il le rencontra dans la place de l'Hipodrome, ſi attentif à conſiderer la ſuperbe ſtructure de ſon palais, que le Baſſa fut contraint de lui parler pour ſe faire connoître, & le retirer d'une ſi belle rêverie. Mais comme Doria témoigna qu'il n'étoit pas réſolu de rentrer, qu'il n'eût conſideré tout à loiſir ce chef-

d'œuvre d'architecture, Ibrahim lui dit qu'il y conſentiroit, pourvu qu'il n'y fût pas trop long-temps, parce qu'ayant d'autres raretés à lui faire voir, il falloit menager le temps qui reſtoit juſqu'au dîner, pour lui montrer toutes les beautés du palais qu'il avoit fait bâtir; que comme il étoit ſçavant on peinture, en perſpective, en architecture, il ſeroit bien aiſe de ſçavoir ſi ſelon ſon jugement toutes les regles de ces beaux arts s'y trouveroient obſervées. Mais avant, lui dit Doria, je voudrois bien ſçavoir comment en ſi peu de temps vous avez pu faire un bâtiment qui par ſa grandeur & par la magnificence de ſa ſtructure demanderoit la vie d'un homme, & les tréſors d'un grand prince. Cette derniere choſe, reprit Ibrahim, eſt la ſeule neceſſaire; car par elle on fait en peu de temps ce que tous les ſiecles & toute l'induſtrie d'un homme ne ſçauroient faire ſans elle. Et pour vous ôter les moyens de me faire de nouvelles objections, il faut que je vous diſe qu'ayant eu deſſein de bâtir ce palais, je trouvai aiſément moyen de le faire & diligemment & magnifiquement; car diſpoſant de tout le revenu de l'empire, il ne me pouvoit plus manquer que des artiſans pour exécuter mon deſſein:

mais la fortune m'en envoya ; car le bonheur voulut qu'un grand architecte, deux peintres & trois ſculpteurs qui s'étoient joints pour paſſer d'Italie en Eſpagne, d'où ils avoient été mandés pour faire un ſuperbe palais à l'empereur, furent pris par des Corſaires, qui depuis les vendirent à Conſtantinople. Et comme j'ai toujours pris grand ſoin de m'informer des lieux où il y avoit des eſclaves chrétiens, afin de les aſſiſter, je vis ceux-ci, je ſçus ce qu'ils étoient, & les employai deux ans : enſuite de quoi je les renvoyai dans un vaiſſeau chargé de richeſſes. Vous aurez peut-être oui dire, pourſuivit Ibrahim, que les Turcs ne ſouffrent point que l'on faſſe nulle image des choſes vivantes, & que l'Alcoran ſemble le leur défendre ; mais comme dans toutes les religions il s'éleve de temps en temps des hereſies, celle-ci qui n'eſt compoſée que d'abſurdités n'a pas manqué d'avoir les ſiennes. Et un jour qu'ils voulurent y apporter quelque ordre, ils jetterent dans la riviere d'Adezele qui paſſe à Damas, la charge de deux cens chameaux de livres d'opinions differentes de leur religion ; n'en retinrent que ſix, qui depuis en ont produit quantité d'autres : un deſquels ſoutient

ſur cet article, que les autres ont mal entendu ce paſſage, où leur Prophete n'avoit deſſein que de défendre d'adorer les images des hommes, des animaux & des plantes, & non pas d'en faire pour orner les maiſons. Et en effet cette opinion a été ſuivie principalement des grands. Le Serail a ſes galleries toutes pleines d'ouvrages à la Moſaïque, où l'on voit quantité de feuillages entrelaſſés, & d'oiſeaux repreſentés par des pieces de rapport de divers marbres. L'empereur Selim ſçavoit peindre lui-même, & il envoya une bataille peinte de ſa main aux Venitiens; & Soliman ſon fils a toujours ſon portrait auprès de ſon lit; de ſorte qu'aprés de ſi illuſtres exemples, j'ai orné ce palais & de ſtatues & de tableaux où vous trouverez peut-être de quoi ſatisfaire la connoiſſance que vous avez en ces beaux arts.

Tandis que le Baſſa parloit, il s'étoit approché de la porte avec ſon ami qui s'y arrêta pour conſiderer la ſuperbe face d'un grand pavillon qui s'élevoit en dome, & partageoit une longue mutaille de marbre blanc, où regnoient trois cordons de marbre rouge. Doria ne pouvoit aſſez admirer trois rangs de colomnes de marbres differens, que l'on voyoit à ce

portail, dont les baſes & les chapiteaux étoient de bronze, mais travaillés avec tant d'art, que les Grecs ni les Romains n'ont jamais rien fait de plus beau. Les unes étoient torſes, les autres canelées, & les autres liées d'un cordon ſi artiſtement conduit, qu'il ſembloit preſſer le feuillage dont la colomne étoit couverte. Au deſſus des corniches & des friſes à demibosſe, couvertes de feuilles d'achante, on voyoit des chapeaux de triomphe, des cornes d'abondance, des trophées d'armes; enfin la magnificence de ce palais- étoit ſi grande, que les portes mêmes en étoient d'ébene, avec des moulures ſi bien pouſſées, que les gros cloux d'argent dont elles étoient ſemées, faiſoient la moindre partie de leur beauté.

Doria n'eût pas quitté un ſi bel objet, ſi le Baſſa ne l'eût forcé d'entrer, pour lui faire remarquer la voute qui ſoutenoit ce pavillon, dont la clef étoit d'une onice d'extrême grandeur, & dont l'artiſan avoit ſi bien menagé les couleurs differentes, qu'il en avoit formé un faiſſeau de fleurs qui trompoit les yeux. Le reſte de la voute n'étoit que de marbre blanc, pour relever d'autant plus un ſi bel ouvrage, mais ſi bien joint & ſi bien

poli, qu'il ſembloit qu'elle fût faite d'une ſeule pierre.

Après avoir aſſez conſideré une ſi rare choſe, Ibrahim fit prendre garde à Doria qu'à l'oppoſite de ce pavillon on en voyoit un tout pareil à celui qu'il admiroit tant; mais avant que de paſſer outre, Doria ſe mit à conſiderer une grande gallerie baſſe & couverte, qui faiſoit le tour de la cour, & dont le deſſus ſervoit de terraſſe, avec une baluſtrade à hauteur d'appui. Elle étoit ſoutenue par des piliers de marbre blanc & rouge, & pavée comme la cour de blanc & de noir. comme Ibrahim ſçavoit qu'il y avoit encore quelque choſe de plus merveilleux à voir, il fit paſſer ſon cher Doria ſous le ſecond pavillon; & quoique la voute en fût encore plus belle que l'autre, il ne s'y arrêta pourtant point, tant il fut ravi de la grande face du palais d'Ibrahim qui ſe découvroit delà. Et certes il faut avouer qu'il avoit bien raiſon de l'être, puiſque tout ce que l'art & la matiere peuvent contribuer à la beauté d'un ouvrage ſe trouvoit éminemment en celui-ci.

Un grand bâtiment tenoit toute la largeur de la cour, qu'on voyoit retranchée à trente pas d'une baluſtrade de jaſpe &

de porphyre, & relevée du coté du palais de la hauteur de quatre marches, qui formoient au milieu un perron de même matiere. Le pavé de cette cour étoit de marbre gris & blanc, au milieu de laquelle on voyoit une fontaine dont le baſſin étoit d'albâtre, ſoutenu ſur un pilier de marbre de diverſes couleurs. On voyoit encore au dehors du baſſin de petits monſtres marins taillés en demi-boſſe, admirablement bien faits. A l'entour du pilier étoient quatre harpies de bronze, les pates étendues au fond de la cuve, le dos tourné à l'oppoſite l'un de l'autre pour appuyer le pilier; le bout de leurs aîles s'étendoit auſſi juſque ſous le baſſin d'albâtre, & ſembloit le ſoutenir : leurs viſages étoient de femmes, leurs queuës de ſerpens entortillés, finiſſant en feuillage antique, qui s'aſſembloit au plus haut du pilier, droit au centre du baſſin, ce qui lui ſervoit encore d'ornement. Au milieu étoit un vaſe renverſé, fait auſſi d'albâtre, qui ſoutenoit ſur ſon pied une baſe ronde, ſur laquelle étoient poſées les trois Graces preſque nues, faites de bronze de Corinthe; elles étoient dos contre dos, jettant l'eau par le ſein, & tenant chacune une corne d'abondance. Du milieu des fleurs & des

fruits qu'on y voyoit repreſentés par des pieces de rapport, faites d'agathe, d'onice, de turquoiſe, de cornaline, de topaze & d'émeraude, ſortoient ſix jets d'eau qui retomboient dans le baſſin, & ſe dégorgeoient dans la cuve par ſix muſles de lion qu'on voyoit au dehors; pour les ſix autres qui ſortoient du ſein des Graces, & qui ne jailliſſoient pas, ils tomboient dans les têtes de ſix dragons de bronze qu'on voyoit ſur le bord du baſſin, & qui les rendoient par la gueule; ces dragons ſembloient faire effort pour en ſortir, tenant le bord avec les griffes, le reſte du corps, excepté la tête & le haut des aîles, paroiſſant être caché; en ſorte que ces douze jets d'eau venant à ſe croiſer, faiſoient un objet & un murmure ſi agréable, que la vue & l'ouye trouvoient en même temps à s'y ſatisfaire. La cuve de cette fontaine étoit de marbre, mais taillé avec un tel artifice, que par un ouvrage à la moſaïque on y voyoit au fond & à travers l'eau des poiſſons ſi admirablement bien repreſentés, qu'on s'y pouvoit tromper. Cette cuve avoit auſſi tout à l'entour une petite baluſtrade de jaſpe, afin d'y pouvoir rêver plus commodément.

Après que Doria eut bien admiré cette

fontaine, il donna toute ſon attention au bâtiment. De chaque coté partoit une aîle qui s'étendoit juſqu'à la baluſtrade de jaſpe & de porphyre, dont la ſtructure avoit rapport à la face du milieu. Chacune de ces aîles auſſi-bien que le grand bâtiment avoit un dome tout couvert de lames de bronze, la moitié deſquels avoient reçu une impreſſion de feu, qui leur donnoit une couleur mêlée d'amaranthe & de bleu, que les peintres ne ſçauroient bien repréſenter, & qui faiſoit voir un merveilleux objet étant oppoſée aux autres lames, à qui on avoit donné une teinture d'or. Le reſte du toit étoit couvert de même façon, auſſi-bien que les deux pavillons dont j'ai déja parlé. Mais comme Doris vit que tous les ornemens de ce bâtiment étoient de jaſpe, d'agate & d'onice, il demanda ſi ce qu'il voyoit n'étoit point un enchantement. Mais quoique l'abondance des feſtons, des arabeſques, des vaſes fumans, des friſes, des corniches, des rubans entrelaſſés, des flambeaux éteints, lui donnaſſent beaucoup d'admiration, il fut neanmoins encore plus ſurpris de voir vingt-quatre colomnes de pierre de touche qui ſembloient ſoutenir le premier étage & qu'on avoit

placées de deux en deux par distances égales entre chaque croisée. Les bases & les chapiteaux en étoient de marbre blanc & rouge, pour répondre au corps du bâtiment qui en étoit construit tout entier: mais pour conserver ces colomnes & les rendre encore plus magnifiques à l'œil, elles étoient entortillées de feuilles d'acanthe de bronze doré, qui n'empêchoient pourtant pas qu'on ne vît distinctement de quelle pierre elles étoient, afin d'en laisser admirer la beauté par leur grandeur prodigieuse. Au dessus de la porte il y avoit une statue equestre de Soliman en bas relief, & de chaque coté entre ces deux colomnes six niches remplies de six grandes statues de femmes habillées à l'antique, représentant les diverses nations assujetties à Soliman: qui d'une main sembloient lui offrir leurs couronnes, & de l'autre s'appuyoient sur l'écusson des armes des royaumes qu'elles représentoient.

Après que Doria eut bien remarqué toutes ces merveilles de l'art & de la nature, Ibrahim lui dit qu'ayant encore beaucoup de choses à lui faire voir, il étoit à propos d'aller faire un tour de jardin, afin de considerer tous les dehors avant que de lui faire voir le dedans.

Il le fit donc paſſer ſous une grande voute qui traverſoit tout le corps de logis, d'où l'on deſcendoit au jardin par un grand perron de porphyre. Cette voute étoit d'un grand ouvrage à la moſaïque, fait de marbres & de jaſpes differens ſur un champ d'albâtre ; mais ſi merveilleuſement travaillé, qu'un excellent peintre ne pourroit pas avec le pinceau entrelaſſer un feuillage plus artiſtement, obſerver mieux les jours ni les ombres, ni faire une plus belle choſe avec des couleurs liquides. Ibrahim dont l'impatience étoit extrême, & qui s'imaginoit que chaque moment qu'il employoit, à une autre occupation, qu'à ſonger à partir, étoit un outrage à ſon amour, & un crime à l'égard d'Iſabelle, preſſa ſi fort Doria, qu'il le fit deſcendre au jardin. Il s'arrêta pourtant un peu ſur le haut du perron pour en conſiderer mieux & la beauté & l'étendue : il vit du premier coup d'œil quatre grands parterre, au milieu deſquels étoit une roue d'eau, d'une grandeur extraordinaire. L'on voyoit à l'entour ſur des baſes de jaſpe vert ſix figures de pêcheurs de grandeur naturelle, dont il y en avoit trois qui tenoient chacun un trident à la main droite, ayant le bras levé pour le

darder ; & les trois autres témoignoient par leur action la joie qu'ils reſſentoient d'avoir lancé les leurs ſi adroitement, qu'ils en euſſent atteint un monſtre marin que l'on voyoit repréſenté au milieu du rondeau, à demi couché ſur le coté, la tête & la queue hors de l'eau. On voyoit au-delà une grotte admirablement belle, & pour les choſes dont elle étoit formée, & pour l'art. Le Baſſa lui fit remarquer en y allant que de chaque coté de ce jardin s'élevoit un berceau avec des portiques de verdure, où le jardinier avoit bien fait voir qu'il n'ignoroit pas toutes les beautés de l'architecture ; puiſqu'elle n'a point d'ornemens que l'on n'y vît avec la même juſteſſe & la même ſimetrie qui regnoit dans le palais. Il lui fit encore jetter les yeux des deux cotés de la grotte, d'où partoit une baluſtrade de jaſpe, au bout de laquelle on voyoit à main droite un labyrinthe ſi artiſtement conduit, qu'on pouvoit l'appeller une priſon ſans porte. Doria eut bien voulu en aller faire l'épreuve, mais Ibrahim n'y conſentit pas, & l'obligea ſeulement à regarder du coté gauche de la baluſtrade, où l'on voyoit un bois d'orangers, de citronniers, de grenadiers & de myrthes. Et quoique la

vue

vue de ce lieu fût agréable & l'odeur très-douce, Doria ne penſa qu'à admirer les merveilles de la grotte, dont ils étoient déja aſſez proche. Elle étoit de forme octogone, & le renfondrement, quoique très-profond, ne laiſſoit pas d'être éclairé ; & tout ce que l'Orient a de rare s'y voyoit. Elle étoit remplie de coquilles orientales, dont la diverſité eſt ſi agréable par leurs formes & par leurs couleurs ſi vives, ſi bien mêlées & ſi bien aſſorties, que de toutes les choſes naturelles, c'eſt la plus belle & la plus parfaite ; ainſi que ces grandes conques de nacre, où les raïons du ſoleil laiſſent une ſi belle impreſſion de ſa lumiere, que les opales, ni l'arc en ciel n'ont point de couleurs qui ne doivent céder à cet argent lumineux, dont elles ſont formées : outre pluſieurs branches de corail très-merveilleuſes, il s'y trouvoit les plus belles congelations & les plus rares petrifications, dont les philoſophes ou les hiſtoriens nous ayent jamais parlé. Il y avoit une caſcade qui tomboit d'une roche de criſtal, & qui ſe perdoit auſſi-tôt ſous une autre, dont le bruit étoit ſi charmant, qu'il n'eſt point d'eſprit ſi gay, ni d'humeur ſi ſombre à qui ce murmure n'eût excité une agréable rêverie.

Doria ne put quitter ce lieu ſans tourner la tête du coté d'où il partoit, & ſon imagination étoit ſi remplie des choſes qu'il venoit de voir, qu'ils étoient déja auprès du rond d'eau, lorſqu'il s'aviſa de regarder la face du palais de ce coté-là. Il vit qu'elle étoit toute ſemblable à l'autre, excepté un balcon qui ſe jettoit hors d'œuvre, dont la baluſtrade étoit de cuivre doré; ils monterent par un grand eſcalier de marbre blanc & rouge, avec une baluſtrade de même. Ils trouverent au haut un veſtibule dont le lambris & les murailles étoient d'une arabeſque d'or & d'azur avec de petites pieces de criſtal, en façon de moſaïque qui faiſoient un objet magnifique.

De là ils allerent à une grande galerie qui étoit à l'aîſle droite du palais, où Ibrahim avoit fait une bibliotheque de tous les livres curieux des langues orientales, & de tous les beaux de la grecque, de la latine, de l'eſpagnole & de l'italienne: mais comme le grand Viſir joignoit toujours la magnificence à la curioſité, ſes livres étoient couverts de lames d'or émaillées de blanc & de vert & rangés ſur des tablettes d'ebeine bordées d'une dentelle d'orfevrerie émaillée des mêmes couleurs. On voyoit encore

en cette gallerie entre les croiſées grand nombre de cartes univerſelles ou particulieres, & ſur une tablette audeſſus des livres, quantité de globes & de ſpheres differentes, ſelon les diverſes opinions de tous ceux qui ont traité ces matieres. C'étoit en ce même rang qu'il avoit fait placer toutes ſortes d'inſtrumens de mathematique, les plus beaux & les mieux faits qui ſe ſoient jamais vus. Des miroirs concaves, des horloges, des olomeſtres, des compas de proportion & des aſtrolabes. Mais comme Ibrahim ne ſe contentoit pas des choſes néceſſaires & qu'il vouloit encore les agréables, il y avoit quantité de ces peintures, qui par des raiſons d'optique ſont de ſi belles & de ſi charmantes illuſions. Il avoit donc pour cet effet des cilindres de diverſes grandeurs; & pour délaſſer la vue de ceux qui liſoient, il y avoit de ces triangles de criſtal, qui par un effet de reflection merveilleux prennent & donnent tout à la fois les couleurs de l'arc en ciel à tous les objets que l'on voit à travers. Il y avoit auſſi divers pupitres magnifiques, des lunettes d'approche, & devant la croiſée du milieu une petite table d'ebeine garnie d'or ſemaillé comme les tablettes avec

une écritoire deſſus toute couverte d'emeraudes brunes & claires qui faiſoient un feuillage admirablement bien repréſenté.

Au bout de cette gallerie qui regardoit la premiere cour, il y avoit une porte qui donnoit ſur la terraſſe dont j'ai déja parlé, & qui répondoit au pavillon du milieu, où le grand Viſir avoit fait un cabinet d'armes qu'il voulut faire voir à ſon ami. Il le conduiſit donc par le chemin que je viens de marquer, mais Doria fut bien étonné en y entrant ; le premier objet fut un trophée d'armes ſoutenu en l'air par la vertu prodigieuſe d'une grande pierre d'aimant, dont étoit la clef de la voute de ce cabinet, dans lequel l'on voyoit enſemble & par ordre toutes les diverſes armes anciennes & modernes de toutes les nations du monde : mais ſi belles, ſi magnifiques & ſi enrichies de pierreries, chacune ſelon ſon uſage, qu'on eût dit que c'étoient les chefs-d'œuvres de tous les excellens artiſans. Les armes de Perſe étoient les plus riches & les plus ſuperbes ; tous les cimeterres avoient la garde & le foureau d'or couverts de pierres précieuſes, & comme ce païs-là eſt abondant en turquoiſes, on en voyoit des rondaches toutes ſemées & des

carquois tout couverts avec des arcs & des fleches répondant à la beauté de ce que je viens de dire. Doria vit enſuite trois arquebuſes d'un artifice miraculeux, dont la premiere qu'il me fit eſſayer tiroit ſans feu par le moyen d'un vent renfermé, qui venant à ſortir, pouſſoit la balle avec impetuoſité. La ſeconde faiſoit la même choſe avec de l'eau; & la troiſieme & la plus merveilleuſe, par le moyen de cette poudre qu'on appelle poudre blanche, tiroit non ſeulement ſans feu, mais auſſi ſans bruit. Si Doria eût ſuivi ſon inclination, il ſe fût arrêté longtems à philoſopher ſur tous ces ſecrets; en ſoutenant que l'eau ni le vent ne ſçauroient jamais avoir la même activité du feu. Ibrahim lui dit qu'ils en parleroient à loiſir durant le voyage qu'ils alloient faire; & le fit ſortir par une porte oppoſée à celle par où ils étoient entrés, & qui donnoit ſur la même terraſſe qui répondoit au bout de la gallerie de l'aîle gauche, où l'illuſtre Baſſa avoit fait peindre tous les empereurs turcs, depuis Othoman qui fut le premier juſqu'à Soliman qui regnoit alors. Mais comme il ne s'étoit pas contenté de faire repréſenter leurs viſages, & qu'il avoit voulu encore faire une peinture de l'hiſtoire

Ottomane, il y avoit en cette gallerie quatorze grands tableaux, où l'on voyoit en chacun un empereur de grandeur naturelle, & dans ce même quadre toutes les actions principales de ſa vie ; mais cela ſi bien fait, ſi diſtinct & ſi bien ordonné, que Doria en fut ravi, & jura hautement à Ibrahim qu'il ne ſortiroit point de cette gallerie qu'il n'eût conſideré tous ces tableaux.

Portrait d'Othoman premier Empereur des Turcs.

Voici un prince rempli de toutes les vertus & abſolument exempt de vices. Il a dû ſa fortune à ſa valeur, ſeul il a jetté les fondemens de ce grand empire : auſſi ſa memoire a-t-elle été ſi réverée que juſqu'à ce jour tous ſes ſucceſſeurs ont porté ſon nom. On voit à ſa phiſionomie que c'étoit un prince auſſi prudent que courageux. Après avoir conquis Burſe il y établit le ſiege de ſon empire, il ſoumit Sinope en Galatie, Angaury en Phrigie & Sebaſte en Cappadoce, & pluſieurs autres ; il conquit la Natolie ; ſon armée paſſa en Europe où elle fit de grands ravages.

Portrait d'Orcan ſecond Empereur des Turcs.

Ce prince fut veritablement digne fils

d'Othoman, pourſuivit Ibrahim, malheureux pourtant en ce point, qu'il fut forcé d'être le premier à commencer de faire la guerre à ſes freres, & de les exclure entierement des prétentions à l'empire. Mais s'il eut du malheur en cette rencontre, la fortune le récompenſa d'ailleurs, ſes conquêtes ayant étendu ſes limites d'un coté juſqu'à l'Helleſpont & de l'autre juſqu'à la mer Majour, il mit en deroute l'armée de l'empereur Paleologue.

Portrait de Soliman troiſieme Empereur des Turcs.

Si la vie de cet empereur eut été plus longue, il auroit encore ſurpaſſé ſon pere en valeur & en prudence; mais comme ſon regne ne dura que deux ans, il prit Andrinople, conquit une partie de la Trace & s'aſſujettit les villes de Pergame, Edrenute, Zimenique & quelques autres, tant deça que delà l'Helleſpont.

Portrait d'Amurat quatrieme Empereur des Turcs.

Ce prince avoit tout enſemble de la force & de la foibleſſe, il donnoit de la terreur & de l'amour; il étoit inſatiable ſur le ſang humain, & il ne fit ja-

mais mourir perſonne que très juſtement. Sa valeur, ſecondée de la fortune, lui fit prendre la ville de Pherre capitale de la Macedoine; conquerir la Miſie ſur Dragus, & le mont Rhodope ſur le Pogdan, deux vaillans & puiſſans prince, & preſque toute la Romanie ſur l'empereur grec. Carathin grand capitaine lui ſoumit les villes de Cherales, Sérés, Marolia & Theſſalonique. Amurat gagna trente-ſept batailles & mourut triomphant à la derniere. Sa vie auroit effacé la gloire de tous ceux qui l'avoient précédé, ſi la cruauté ne l'eût ternie; mais ſi la mort d'Amurat mérite d'être enviée, celle de Bajazet vous donnera de la pitié.

Portrait de Bajazet cinquieme Empereur des Turcs.

Ce prince fut ſurnommé des ſiens Gulderum, c'eſt-à-dire foudre du ciel. Le ſouvenir de ſa vie me donne de l'horreur à cauſe des cruautés inouies qu'il exerça après avoir gagné quelques batailles, pris la ville d'Eritze & celles d'Hiſipolis, Iconium, Caeſura, Migdie & Aſſara ſur le Caraman; & gagné encore, par les armes d'un grec nommé Theodore, la ville de Damacin & celle de Delphe; après avoir

avoir saccagé toute la Hongrie avec la Bosſine & la Croatie ; avoir défait les François, Bourguignons & Hongres dans la bataille de Nicopolis ; après avoir mis à feu & à ſang toutes les provinces par où il paſſa, il perdit en une ſeule journée ſon Empire & ſa gloire, ſervant le reſte de ſes jours à Tamerlan qui l'avoit vaincu. Pour ſortir de miſere il fit ſon tombeau de ſa priſon, en s'écraſant la tête contre les barreaux de fer de la cage où il étoit enfermé.

Portrait de Joſué ſixieme Empereur des Turcs.

Il eſt plus aiſé d'accroître ſa félicité que de ſe retirer de l'infortune, & de devenir un puiſſant monarque, que de remonter au trône. Auſſi n'eſt-ce pas peu de gloire à Joſué aprés la diſſipation entiere des états de ſon pere, d'avoir le premier relevé ce puiſſant empire, en reprenant ſur Tamerlan la ville de Burſe & preſque tout ce que ſes prédéceſſeurs avoient poſſedé en Aſie. Il fit la même choſe en Europe. Et comme il fut retourné en Aſie, ſon frere Muſulman fortifié par le ſecours des Grecs le fut trouver en Capadoce, lui preſenta la bataille qu'il gagna, le prit priſonnier, & le fit étrangler après avoir regné quatre ans.

Portrait de Muſulman ſeptieme Empereur des Turcs.

Quoique Muſulman parût extrêmement courageux avant qu'il eut vaincu ſon frere, il ne fut illuſtre que par la bataille où il le défit, & par celle qu'il gagna encore contre un de ſes freres appellé Moiſe, qui s'étoit établi dans la Grece. Muſulman fit des miracles de ſa perſonne en cette journée, dont il eut toute la gloire & tout l'avantage. Mais dès l'heure qu'il ſe vit paiſible dans ſon état il s'abandonna de telle ſorte à la volupté, qu'il devint auſſi lâche qu'il avoit été vaillant. De ſorte que Moiſe ayant rallié ſes forces, vint préſenter la bataille à Muſulman, qui s'enfuit honteuſement, fut pris & amené à ſon frere, qui vengea bien-tôt après la mort de Joſué en le faiſant mourir.

Portrait de Moiſe huitieme Empereur des Turcs.

Moiſe n'ayant regné que trois ans, tout ce qu'il put faire, fut de donner quelque calme à l'Aſie, de ravager le païs des Bulgares, prendre la ville de Spenderovie, de ranger le Pogdan à ſon obéiſſance & de gagner la bataille que ſon neveu Mahomet lui préſenta. Celui-ci ne fut

pas long-tems ſans rallier ſes forces & Moiſe eut alors le malheur d'être abandonné des ſiens, de ſorte qu'il fut pris dans un marais ayant une main déja coupée.

Portrait de Mahomet neuvieme Empereur des Turcs.

Enfin après tant de pertes, de captivités, de ſaccagemens, de maſſacres, de fratricides & de diſſentions civiles l'empire Turc commença de reprendre ſon ancien luſtre ſous la conduite de Mahomet, qui après avoir repouſſé tous ceux qui l'attaquerent, conquit le Pont, la Capadoce & d'autres provinces. Ses armes furent encore victorieuſes en diverſes rencontres ſous la conduite d'Amurat ſon fils aîné. Mahomet qui domta auſſi la Servie, la Valaquie, une grande partie de la Sclavonie, & de la Macedoine; chaſſa tous les petits rois de la petite Aſie pour y établir un Beglierbey ou vice-roi. Enfin après avoir fait mille belles choſes il regna long-tems, & mourut paiſible dans ſes états d'une mort naturelle, & regretté de tous les ſiens.

Portrait d'Amurat II. dixiéme Empereur des Turcs.

Après que ce prince ſe fut défait de

Muſtapha dernier fils de Bajazet que les grecs avoient fait ſoulever contre lui ; & d'un autre Muſtapha ſon frere que les mêmes grecs avoient auſſi protegé, il tourna toute la fureur de ſes armes contre eux, leur ôtant la ville de Teſſalonique ; il ravagea la haute Miſie, prit la ville de Senderovie, conquit les païs de Sarmian & de Sarcan, deux puiſſans princes de la petite Aſie, & la ville de Coni ſur le Caraman. Les hongrois cependant ayant rompu la paix il retourna en Europe, & fut ſi heureux que les galeres chrétiennes qui étoient au détroit de l'Heleſpont pour lui empêcher le paſſage, furent contraintes de ſe retirer à cauſe du mauvais tems. Ladiſlas perit alors avec preſque toute la nobleſſe de Hongrie, les uns combattant pour vanger la mort de leur prince, & les autres pour en avoir le corps. Après la bataille de Varnes il conquit le Peloponeſe, il ſe démit abſolument de ſon empire & le reprit bien-tôt après pour gagner encore une bataille contre le vaillant Huniade. Il fit auſſi le roi de Boſſine ſon tributaire, après quoi le courageux Georges Caſtriot, roi d'Albanie, qui avoit été ſon eſclave & qui s'eſt acquis avec tant de juſtice le glorieux titre de bouclier de la chretien-

té, s'oppoſa à toutes ſes entrepriſes avec tant de valeur, que ce grand prince ſe voyant forcé par lui de lever le ſiege de devant Croye en mourut d'affliction.

Portrait de Mahomet II. onzieme Empereur des Turcs.

Ce ne fut pas ſans ſujet que ce prince voulut être ſurnommé Boui, qui veut dire grand ou la terreur du monde, puiſque toutes ſes actions ont été ſi relevées, que ſi ſes excellentes qualités n'euſſent point eu de tache, ce prince auroit été incomparable. Il fut grand en ſes entrepriſes, grand en courage, grand en conduite, grand en prudence, & grand en conquêtes. La grandeur de ſon courage & de ſes entrepriſes le porta contre les Grecs, les Hongrois, les Trebizondins, les Miſiens, les Valaques, les Tranſilvains, ceux de Boſnie, de Rhode, de Veniſe, & de pluſieurs autres peuples. Enfin ce prince eut affaire aux plus belliqueuſes nations du monde. Mahomet conquit en trente-deux ans que dura ſon regne douze royaumes & deux empires, celui de Trebizonde & celui des grecs, avec la ville de Conſtantinople, celle de Croye, toute l'Albanie, la Valaquie, la Boſnie, le Peloponeſe, avec la ville d'Ottrante.

Il rangea le Caraman à ſon obéiſſance, la Stirie, la Carinthie, l'iſle de Mettelin, & aprés la bataille qu'il gagna contre Uſuncaſſan, il le contraignit à demander ſon amitié. Il ne fut pourtant pas toujours également heureux: & le vaillant Huniade, & le valeureux Scanderbec vainquirent quelquefois en lui le vainqueur de tant de peuples. Et comme l'ambition étoit la paſſion dominante de Mahomet, elle le ſuivit juſqu'à la mort, ordonnant que l'on mît ſur ſon tombeau cette inſcription en langue latine, après une grande narration de toutes ſes victoires en langue turque : IL AVOIT INTENTION DE RUINER RHODE ET LA SUPERBE ITALIE.

Portrait de Bajazet II. douzieme Empereur des Turcs.

La vie de ce prince eſt ſi remplie de diverſes avantures, qu'on ne peut définir avec certitude s'il a eu plus de bonheur que d'infortune. Le commencement de ſon regne s'établit par trois batailles qu'il gagna contre un frere qu'il avoit, qui fut contraint de s'enfuir & de paſſer à Rhodes. Lorſqu'il fut paiſible il conquit la Caramanie, fit grand dégât en Molda-

vie, prit la ville de Chillum avec le château, & celle de Moncaſtre capitale de la province. Il prit encore Lepanthe, Modon, Coron & Junque ſur les chretiens, qu'il défit en un combat naval.

Portrait de Selim treizieme Empereur des Turcs.

Cette phiſionomie ſombre & cette mine altiere peignent l'ambition & la cruauté de Selim; mais elles nous cachent ſes vertus, qui certainement furent très-grandes. Il étoit prudent & aviſé parmi les dangers; prompt & vigilant en ſes entrepriſes, infatigable à la guerre, d'un courage invincible; zélé pour la juſtice; extrêmement liberal; & ce qu'il y a de plus merveilleux en ce prince, eſt qu'il ne fut jamais vaincu depuis qu'il fut empereur. Il aimoit la lecture de l'hiſtoire; il faiſoit des vers en ſa langue; étoit très-ſçavant en peinture, & juſqu'au point qu'il envoya, comme je l'ai déja dit, la bataille qu'il gagna contre le Sophi, peinte de ſa main aux Venitiens, qui la conſervent encore aujourd'hui en leur tréſor: il ſe voit auſſi dans le ſerail grand nombre de ſes ouvrages. Il étoit auſſi fort éloquent & peu curieux de la magnificence des habits, & ce que j'ad-

mire le plus en lui, eſt qu'il refuſa toujours toutes ſes adorations que l'on a accoutumé de rendre aux empereurs turcs, ne voulant jamais ſouffrir qu'on ſe jettât à terre pour lui parler, ni qu'on lui fit la reverence à genoux. Si cet empereur n'avoit point terni ſa gloire par cette prodigieuſe envie de regner qui le porta à faire perdre la vie à celui de qui il la tenoit ; à faire étrangler deux de ſes freres, huit de ſes neveux & autant de ſes Baſſas, il auroit été excellent en toutes choſes. Il gagna une ſignalée bataille à Zallerane contre le Sophi ; il prit Tauris qu'il ne garda pas long-tems & Keman à ſon retour. Il ſe rendit auſſi maître de l'Aladulie, après avoir vaincu le roi Uſtagelu, il paſſa en Sirie où il défit Campſon Gauri Sultan du Caire en une bataille proche d'Alep, qui ſe rendit à lui auſſi-bien que Damas & tout le reſte de la Surie. De là, s'en allant à Jeruſalem, il conquit toute la Paleſtine par la valeur de Sinan Baſſa, qui gagna une bataille près de Gaza. Selim ayant paſſé les deſerts d'Egypte donna une grande bataille à Thomanbey prés de Matharée & le contraignit de ſe retirer dans le Caire, où il y eut la plus memorable bataille de notre ſiecle, car elle dura

trois jours & trois nuits ſans relâche. Enfin Selim fut victorieux & força les Mammelus à lui abandonner la ville : eux ayant recouvré de nouvelles forces furent encore entierement défaits, il prit Thomanbey priſonnier. Après avoir donné le pillage du Caire à ſes ſoldats, il fut prendre Alexandrie, Damiette, Tripoli & tout le reſte de l'Egypte & de l'Arabie. Un de ſes Baſſas obtint une grande victoire contre les Perſes. Enfin aprés avoir tant donné de combats, tant gagné de batailles & tant conquis de provinces en moins de deux ans : comme il penſoit s'en retourner triomphant au ſiege de ſon empire, il mourut à Chiourli au lieu même où autrefois il avoit livré la bataille à ſon pere : il regna ſeulement huit ans.

Potrait de Soliman II. quatorzieme Empereur des Turcs.

Soliman à Belgrade & à Rhodes eut beſoin de toute ſa conduite & de toute ſa valeur. Il gagna la bataille de Mohacs contre les Hongrois, en laquelle mourut leur roi Louis. Il fut couronné roi des Perſes. L'Aſſyrie & la Meſopotamie lui obéiſſent, il a pris Strigovie & Albe Royale ; il a fait ſix expéditions en Hongrie ; il s'eſt aſſujetti l'Aladulie & la

royaume d'Aden avec pluſieurs autres villes ſur la mer rouge. Il s'eſt rendu Alger tributaire ; il s'eſt encore aſſujetti Pialli, Tripoli & les Gerbes. Il a conquis un royaume pour le rendre à celui à qui il appartenoit, en lui remettant toutes les places fortes qu'il avoit entre ſes mains. C'eſt ce qu'il a fait à l'égard du roi Jean de Hongrie. Il ſçait les mathematiques & l'hiſtoire univerſelle ſi admirablement qu'on ne peut lui rien propoſer ſur ces matieres, qu'il ne réſolve ſur le champ. C'eſt un prince qui poſſede toutes les vertus & qui n'a jamais été vaincu que d'une ſeule paſſion: mais comme c'eſt la plus noble de toutes je penſe que vous lui pardonnerez cette foibleſſe. Il a donc été amoureux de diverſes femmes ; mais entre les autres, de la Sultane Roxelane qu'il voulut épouſer, afin qu'elle partageât avec lui cette ſuprême grandeur, que les princes Otomans ne donnent pas legerement, & qui pour ſe la conſerver toute entiere ne ſe marient preſque jamais. Toutefois l'amour fut plus fort en Soliman que les raiſons d'état, ni que l'exemple de ſes prédeceſſeurs.

En diſant cela, Ibrahim ouvrit une

porte qui donnoit dans le veſtibule dont j'ai déja parlé. Doria témoigna au Baſſa bien de la joie de l'eſperance qu'il venoit de lui donner, de voir le grand Seigneur. Ils arriverent à la chambre du Baſſa, dont l'ameublement ſurprit Doria & par ſa richeſſe & par ſa façon, car la tapiſſerie en étoit de velours noir, tout ſemé de larmes & de flammes en broderie de perles : ce fut là qu'Ibrahim pria ſon cher ami de ſe ſouvenir plus particulierement des choſes qu'il verroit en cette chambre, que de tout le reſte du Palais, afin de témoigner à l'incomparable Iſabelle qu'elle avoit toujours regné dans ſon cœur. Et que pour en conſerver la memoire, il avoit voulu ne pouvoir jamais ouvrir les yeux ſans voir quelques marques de ſon amour. Il lui fit donc prendre garde qu'au lambris de cette chambre étoient cinq grandes ovales, où l'on voyoit en chacune un tableau.

En la peinture du milieu qui étoit plus grande que les autres, paroiſſoit une femme que Doria reconnut bien-tôt, pour avoir quelque choſe d'Iſabelle, quoique ce fut une reſſemblance très-imparfaite : car comme Ibrahim avoit perdu le portrait qu'il en avoit, il n'avoit pu faire autre choſe qu'inſtruire le peintre de la cou-

leur de ſes cheveux, du tour de ſon viſage, de tous ſes traits en particulier, de la vivacité de ſon tein, de ſa taille, & de ſa gorge ; car pour cet air & cet agrément, que l'on ne peut exprimer qu'en l'appellant l'ame de la beauté, c'eſt une choſe qui ne peut paſſer de notre imagination dans celle d'un autre, & qui par conſéquent ne permit pas au peintre d'Ibrahim de faire un bon portrait d'Iſabelle. Mais enfin il étoit aſſez reſſemblant, pour faire juger à ceux qui la connoiſſoient que l'on avoit penſé à elle en faiſant cette peinture.

Doria conſidera tout ce tableau & vit comme je l'ai déja dit, une femme magnifiquement vêtue qui fouloit aux pieds l'honneur, la vertu & l'amour que l'on voyoit repréſentés, avec les marques qui les font connoître, & qui de la main droite qu'elle élevoit en haut, prenoit une petite couronne que la fortune qu'on voyoit en l'air lui préſentoit, & qu'elle ſembloit recevoir agréablement, avec ce mot, TOUT POUR ELLE.

Doria comprit aiſément cette emblême, & ne douta point du tout que le Baſſa ne l'eut fait faire dans l'opinion qu'Iſabelle avoit mépriſé ſon amour, ſes promeſſes & ſa conſtance, pour

épouſer le prince de Maſſeran, qui n'étoit qu'un petit Souverain. Le Baſſa le faiſant aller vers un des coins de la chambre, pour voir mieux la ſeconde ovale, lui demanda ſi cet autre tableau lui ſeroit auſſi intelligible que le premier : Doria s'en approchant ſe mit à le conſiderer ; il vit un amour, au viſage duquel la colere & la fureur étoient ſi bien peintes qu'il étoit aiſé de s'imaginer que lui même avoit rompu ſon arc, briſé ſes traits, jetté ſon carquois que l'on voyoit épars au tour de lui, & ce qui faiſoit encore mieux voir ſon deſeſpoir, étoit, que ne lui reſtant plus que ſon flambeau de toutes les marques de ſa divinité : il étoit ſur le point de le plonger tout allumé dans une fontaine pour l'éteindre, avec ce mot JE NE PUIS.

Doria fut ſi ravi de ce tableau, qu'il ne put s'empêcher d'en conſiderer toutes les beautés : & comme l'explication en étoit aiſée, il dit au Baſſa qu'il lui pardonnoit d'avoir voulu éteindre un ſi beau feu, que celui dont il étoit embraſé, lorſqu'il le croyoit injuſte ; mais qu'il l'eſtimoit heureux de ne l'avoir pu faire, & d'avoir conſervé une flamme qu'il ne pouvoit étouffer ſans crime.

Ibrahim engagea Doria de regarder la

troiſieme, le priant toutefois de ne s'y arrêter gueres, parce que ce tableau outrageoit Iſabelle, auſſi-bien qu'un autre qu'il verroit après. Il lui montra lors cette même femme qu'il avoit déja vue, mais dans un habit different; car en celle ci le peintre lui avoit donné une robe de taffetas changeant, où toutes les couleurs regnoient également. Cette femme étoit au bord de la mer, dont elle regardoit l'agitation avec plaiſir : d'une main elle tenoit un croiſſant, de l'autre elle ſembloit montrer un cameleon qu'elle avoit à ſes pieds, & qui étant à demi porté ſur un coin de ſa robe, en avoit pris toutes les couleurs, le reſte de cette animal étoit griſâtre comme la terre qu'il touchoit, avec ce mot, PLUS ENCORE.

Aprés que Doria eut vu cette peinture, il dit au Baſſa qu'il avoit raiſon de dire qu'elle outrageoit Iſabelle, en l'accuſant d'inconſtance. Ils paſſerent à l'autre bout de la chambre & virent à la quatrieme peinture un homme bien fait & de bonne mine, qui paroiſſoit triſte : il avoit d'un côté cette même Iſabelle & de l'autre la mort, avec ce mot, L'UNE OU L'AUTRE.

Mais quoique ce tableau fut admira-

blément bien fait, Doria ne s'arrêta pas long-tems à le regarder, & dit ſeulement au Baſſa que ce noble deſeſpoir qu'il avoit fait paroître en ce tableau le rendoit digne que ſon retour à Genes le mît en la poſſeſſion d'un bien, qu'il ne pût plus perdre que par la ſeule mort; que cependant il étoit fort aſſuré que cette peinture ſeroit plus agréable à Iſabelle que cette autre où le peintre lui avoit donné une robe, où toutes les couleurs de l'arc en ciel ſe voyoient.

Le Baſſa le pouſſant lors doucement de l'autre côté de la chambre lui fit contempler la derniere peinture de ce lambris; c'étoit un payſage où l'on voyoit encore la princeſſe tenant un cœur à la main tout couvert de flammes, & aſſez proche d'elle un grand feu de paille où le peintre avoit ſi bien imité la nature qu'il étoit aiſé de voir que quelque vive que fût cette flamme elle s'éteindroit promptement: ces mots étoient au tour du cœur enflammé, MOINS DURABLE.

Doria n'eut pas plus-tôt jetté les yeux ſur le tableau de la cheminée qu'il avoua que c'étoit le plus parfait de tous. L'ordonnance en étoit belle, le deſſein extraordinaire & nouveau, le coloris agréable & la perſpective excellente. L'on y

voyoit un écueil au milieu d'une mer irritée que le peintre avoit ſi bien faite, qu'il ſembloit que ces vagues écumantes qui ſe briſoient contre ce rocher euſſent quelque mouvement. Aſſez proche de là paroiſſoit le débris d'un vaiſſeau ſur qui tomboit le tonnerre, qui ſortant comme un tourbillon de feu de la nue qui ſembloit ſe crever avec tant de violence, que peu s'en falloit qu'un ſens ne trompât l'autre, en faiſant que l'on s'imaginât d'entendre ce qui étoit ſi bien repréſenté. Ce merveilleux artiſan avoit encore ſi bien imité ce mélange confus qui ſe voit en l'air durant un grand orage, où la pluie, le vent, la neige, la greſle, le feu des éclairs & l'obſcurité regnent tout à la fois, qu'on ne pouvoit le regarder ſans quelque frayeur. Sur le haut de ce rocher on voyoit un homme tout haraſſé, avec ces mots, MA PERTE NE SERA PAS RETARDE'E DE BEAUCOUP.

On paſſa dans le cabinet dont la voûte & les murailles étoient couvertes d'un feuillage de pierreries ſur un champ de marbre noir, où l'on voyoit des oiſeaux, des fleurs & des fruits. On voyoit regner à l'entour de ce cabinet une tablette d'ébene, ſoutenue par des bras d'or qui ſortoient de la muraille par diſtances

tances égales; le bord & le deſſous de cette tablette étoient couverts d'orfevrerie émaillée de blanc & de noir ſeulement, pour relever d'autant plus les choſes qui ſe voyoient deſſus. Il y avoit des cabinets d'ambre differens, de grands vaſes de criſtal de roche, de cornaline & d'agathe avec des branches de corail.

Ils repaſſerent dans la chambre pour aller à une porte oppoſée à celle du cabinet par où l'on entroit au bain d'Ibrahim, qui s'étoit accommodé pour toutes les choſes exterieures à la coutume du pays qu'il habitoit. C'étoit un lieu aſſez ſpacieux, de forme octogone, environné tout au tour de ſieges, formés par quatre marches de jaſpe. Les deux plus bas degrés étoient couverts d'eau juſques près du bord du troiſieme; le quatrieme étant entierement hors de l'eau. A chacun des huit angles on voyoit une colomne à la corinthienne, de jaſpe mélée de diverſes couleurs. La friſe étoit taillée à demi boſſe, où l'on voyoit des enfans nuds qui ſembloient combattre dans l'eau contre des petits monſtres marins, lutant contre eux avec des efforts convenables à leur âge. Toutes ces figures étoient ſi bien animées qu'elles ſembloient ſe mouvoir, tant l'imagi-

nation eſt aiſée à tromper par les choſes qui lui ſont bien repréſentées. Sur la friſe ſuivoit la corniche, au deſſus de laquelle à plomb de chacune des colomnes, partoit un cordon entortillé de feuilles de chêne entaſſées l'une ſur l'autre, faites de jaſpe vert & liées de treſſes d'or, montant le long des coins de la voute. Toutes les murailles étoient couvertes d'une pierre compoſée, qui s'appelle avanturine, & dont il ſembloit qu'elles fuſſent bâties, tant cet ouvrage étoit bien conduit. Mais entre toutes les beautés de ce lieu, la plus grande étoit qu'entre ces huit colomnes dont j'ai déja parlé, il y avoit autant de niches: quatre deſquelles étoient remplies par de grands vaſes d'or, qui ſervoient à mettre les parfums, & les choſes néceſſaires au bain: les quatre autres étoient occupées par quatre nimphes de marbre blanc. Ces figures avoient des actions differentes; les unes ſembloient ſe deſhabiller pour entrer au bain, & les autres paroiſſoient en ſortir en reprenant leurs habillemens. Mais toutes avec tant d'art, que Doria confeſſa que la ſculpture n'avoit jamais rien fait voir de plus parfait. Il conſidera encore que l'eau qu'il voyoit dans cette cuve y tomboit

par deux vaſes de criſtal, que tenoient deux hommes couchés ſur le bord de la cuve & repréſentés comme l'on peint les fleuves : de l'un des vaſes ſortoit de l'eau chaude, & de l'autre de la froide, afin de trouver par ce mélange cette juſte médiocrité néceſſaire à ceux qui ſe baignent.

Le grand Viſir fit ſortir Doria par une porte dégagée qui les remit par un eſcalier dérobé à une des portes de la ſalle; & quoique la coutume des Turcs en general ne ſoit pas d'être fort magniques en leurs repas, comme les grands ne ſuivent pas l'uſage commun, Ibrahim ne laiſſoit pas de l'être en cela, comme en tout autre choſe. Doria vit au milieu de la ſalle un grand tapis de Perſe étendu à terre, avec une nappe à la mode du pays, ſur quoi l'on avoit ſervi quantité de baſſins d'argent, où l'on voyoit en chacun douze grandes écuelles de ce que nous appellons eſſence de porcelaine, remplies de diverſes viandes; car c'eſt la coutume des Turcs de ne manger jamais dans aucun métail. Ils ont beaucoup de vaiſſelle d'argent ſeulement pour la magnificence. Doria voyant ce prodigieux amas de baſſins d'or cizelé, de grands vaſes de diverſes formes & de diverſes

grandeurs, de ſoucoupes, de flacons, de buyes, de nefs & de cuves d'or, avec des mufles de lion & des dauphins à demi boſſe, ne put s'empêcher de dire à Ibrahim qu'Iſabelle mourroit de joye, ſi elle ſçavoit certainement à quel prix il achetoit ſa poſſeſſion. Mais le Baſſa n'ayant répondu à ce diſcours qu'avec un ſoupir, dit à Doria qu'il étoit tems de diner, afin d'aller après prendre congé de Soliman. Que cependant comme leurs ceremonies exterieures étoient differentes, quoique leurs ſentimens ne le fuſſent pas, il avoit donné ordre qu'on le ſervît à ſa chambre.

Doria ſortit donc de cette ſalle après avoir remarqué que ce tapis de Perſe étoit bordé tout au tour de grands quarreaux de drap d'or ſur des tapis de même étoffe, pour aſſeoir Ibrahim & les officiers de l'empire, qui mangeoient avec lui. Le Baſſa voulut conduire ſon cher Doria à ſon appartement, mais il fut contraint de le laiſſer entre les mains d'un eſclave italien. Ibrahim revint dans la chambre de Doria comme il en alloit ſortir, & tous deux allerent à l'heure même au ſerail, afin de pouvoir partir la nuit prochaine. L'eſclave italien aſſura le Baſſa qu'il auroit un habillement le ſoir, comme

celui qu'il voyoit à Doria, car Ibrahim lui avoit fait quitter celui d'eſclave auſſi-tôt qu'il avoit été en liberté.

Ils partirent pour aller au ſerail, où étant arrivés Ibrahim fit prendre une robe à la turque à Doria, n'étant pas permis à nul étranger de parler au Sultan dans le ſerail, qu'avec cette ceremonie. Le Baſſa entra le premier pour apprendre à ſa Hauteſſe, que ſuivant ſes ordres il avoit amené ſon cher Doria: quoique Soliman eût quelqu'impatience de le voir, il voulut pourtant parler encore une fois ſans témoins à Ibrahim. Il le fit lors paſſer avec lui dans ſon cabinet, où il ne fut pas ſi-tôt entré, que regardant notre illuſtre Baſſa avec des yeux où la generoſité combatoit la douleur, en retenant des larmes que la tendreſſe & l'amitié vouloient répandre en une ſi dure ſeparation; il lui parla avec des termes ſi obligeans, qu'Ibrahim ne fut pas long-tems ſans partager ſa mélancolie: tant il eſt certain que les paſſions paſſent aiſément d'un eſprit à l'autre, dans l'amitié comme dans l'amour.

Le Sultan ayant remarqué par le changement du viſage du Baſſa que ſon ame étoit émue, lui demanda pardon d'avoir troublé ſes plaiſirs; s'accuſa d'inhumanité

de ne l'avoir pas laiſſé partir, ſans lui montrer ſa douleur, afin de n'exciter point la ſienne : mais que pour l'excuſer en cette rencontre Ibrahim n'avoit qu'à conſiderer que l'amitié qu'il avoit pour lui étoit ſi forte qu'il auroit eu moins de peine, de partager ſon empire avec lui que de s'en ſéparer. Qu'il étoit pourtant aſſez genereux pour ne ſe repentir pas de la grace qu'il lui avoit accordée, quoique l'exécution en fût encore plus difficile qu'il ne l'avoit penſé : mais que pour le conſoler de ſon abſence, il le prioit de ne trouver pas mauvais qu'il exigeât encore un ſerment de lui, qui l'aſſurât que dans ſix mois il reviendroit à Conſtantinople. Soliman n'eut pas ſitôt achevé de parler, que le grand Viſir qui ne ceda jamais à perſonne en generoſité, ſe jetta à ſes pieds & lui proteſta qu'il n'en partiroit point, que ſa Hauteſſe ne lui eût témoigné prendre quelqu'aſſurance en la parole qu'il lui donnoit, de revenir préciſément dans le tems qui lui étoit preſcrit. Qu'il s'eſtimoit malheureux de n'être pas connu de ſa Hauteſſe pour ce qu'il étoit, & que n'étant ni lâche, ni ingrat, ni menteur, il étoit pourtant ſoupçonné de ces trois crimes, par un prince pour qui il ſacrifieroit ſa

vie avec joye. Le Sultan ne douta point du tout qu'il n'eût exprimé ſes veritables ſentimens. Il le releva donc en l'embraſſant & lui promit qu'il vivroit en quelque repos, dans l'aſſurance de le revoir. Que cependant il n'étoit pas juſte de laiſſer plus long-tems Doria ſans le faire entrer.

Ibrahim fut l'appeller à la porte du cabinet. Auſſi-tôt qu'il y parut Soliman lui parla en ſa langue, ce prince la ſçavoit parfaitement, il lui fit un grand éloge de notre illuſtre Baſſa qu'il termina en l'aſſurant qu'il étoit auſſi bon general d'armée que fidel ami. Il lui dit encore qu'il le prioit de recevoir ſon amitié; que pour lui il poſſedoit déja la ſienne, ayant commencé de l'aimer, auſſi-tôt qu'Ibrahim lui avoit fait connoître par le recit de ſes avantures quel étoit ſon mérite, & l'affection qu'il avoit pour lui. Qu'au reſte, comme tous les interêts d'Ibrahim étoient les ſiens, il lui rendoit grace, non ſeulement de tous les ſervices qu'il lui avoit rendus, mais de tous ceux qu'il lui rendroit à l'avenir. Et pour marque de l'obligation qu'il lui en vouloit avoir, il le conjura d'accepter un cimeterre qu'il lui préſenta, dont la garde & le fourreau étoient tout couverts de diamans. Doria répon-

dit à toutes ces choſes avec tout le reſpect qu'il devoit à un ſi grand prince ; & s'étant mis à genoux pour recevoir ce précieux gage de la liberalité de Soliman, il fut relevé avec beaucoup de douceur & de civilité par le Sultan, qui le pria d'aſſurer Iſabelle que la conſtance de ſon Juſtinian avoit été ſi ferme dans le tems qu'il la croyoit infidelle, qu'il oſoit jurer pour lui qu'il n'avoit même recherché ni aimé la gloire, que dans l'eſperance de mourir plus noblement. Il le conjura auſſi de lui offrir de ſa part une boete d'or couverte d'émeraudes, qui étoit remplie de deux chaînes. La premiere étoit de diamans d'une exceſſive grandeur ; & la ſeconde de perles ſi groſſes, ſi rondes, ſi égales & ſi blanches, que l'Orient ne nous a jamais rien fait voir de plus beau. Ibrahim voulut prendre la parole pour remercier Soliman & pour ſe faire le porteur de ce tréſor ; mais il lui impoſa ſilence, & lui dit que ce ſeroit bien aſſez pour lui, que d'entretenir Iſabelle de ſes affaires ſans ſe charger d'un compliment pour autrui. Mais enfin le Sultan ne voulant pas que Doria le vît capable d'une foibleſſe, & ſentant bien que cette converſation ne pourroit durer long-tems, qu'il ne retombât

tombât dans ſa mélancolie, il dit au Baſſa qu'il avoit donné ordre au teſque-regibaſſi qui eſt le premier ſecretaire des grands ſeigneurs, de donner la dépêche à l'ambaſſadeur de Genes, qu'il l'aſſuroit que ſa lettre étoit conçue en des termes ſi preſſans, que cette république n'oſeroit lui refuſer ce qu'il deſireroit d'elle: que cependant puiſqu'il ſe falloit réſoudre à le voir partir, il jugeoit à propos qu'il allât achever de donner ordre à ſes affaires, afin qu'auſſi-tôt que la nuit ſeroit venue, qui n'étoit pas fort éloignée, il ſe rendît au vaiſſeau de l'ambaſſadeur de Genes qu'il avoit fait venir de Pera à Conſtantinople, & qui les attendroit ſur le port. Cela dit, il donna congé à Doria, après lui avoir encore témoigné beaucoup d'affection, & retint Ibrahim encore un moment, pour lui dire le dernier adieu. Ce fut en cet inſtant que Soliman donna le plus de marques de ſon amitié au grand Viſir: puiſqu'il eſt certain que les douleurs muettes ſont les plus perſuaſives.

Comme Doria fut ſorti, le Sultan embraſſa Ibrahim; mais quelque violence qu'il ſe fiſt, il ne put lui dire autre choſe ſinon, allez, mon cher Ibrahim, rendre la vie à Iſabelle, mais après venez conſerver la mienne. Ce diſcours touchа

ſi vivement le Baſſa, que tout ce qu'il put répondre fut que ſon retour juſtifieroit bien-tôt ſon départ; après quoi Soliman lui fit ſigne qu'il s'en allât. Il ſortit donc pour aller rejoindre ſon cher Doria, qui l'attendoit dans une autre chambre. En s'en retournant ils ne parlerent que du grand Soliman. Ibrahim répondoit à ce diſcours avec tant de melancolie, que Doria crut lui devoir parler d'Iſabelle pour l'en tirer; il lui dit donc qu'elle ſeroit bien étonnée du preſent qu'elle recevroit de ſa main. A ce beau nom Ibrahim commença de reprendre cœur, & diſſipant un peu ſon chagrin, il tourna toutes ſes pènſées à partir. Auſſi-tôt qu'il fut à ſon palais, il entra dans ſa chambre avec Doria, où ayant fait venir l'eſclave Italien, il ſçut de lui que ſon habillement étoit prêt: ce qu'ayant appris, il fit appeller encore une fois les principaux officiers de ſa maiſon, & leur dit qu'il alloit partir pour ce qu'il leur avoit déja fait ſçavoir; que cependant ils allaſſent donner ordre à la porte de ſon palais qu'on ne vînt plus l'importuner le reſte du jour, & qu'on renvoyât ceux qui viendroient pour les affaires generales, au Baſſa de la mer, qui durant ſon abſence agiroit pour lui. Après cela

il leur commanda de ſe retirer, & demeura ſeul avec Doria & l'eſclave qui lui avoit apporté ſon habit. Mais comme la nuit commençoit déja de paroître, il jugea qu'il étoit temps de ſonger à partir : & cet eſclave étant de la confidence, il lui ordonna d'aller prendre celui de Monaco, & de le conduire au chemin du port, où ils iroient le trouver. Ibrahim étant achevé d'habiller, prit quelques pierreries en cas qu'il en eût beſoin en chemin par quelque rencontre imprevue; & voyant que l'obſcurité étoit déja aſſez grande pour pouvoir ſortir ſans être connu, il fit deſcendre Doria par un eſcalier dérobé, qui les conduiſit à une porte qui donnoit dans le jardin, & dont la ſortie n'étant pas fort éloignée du port, leur fut aſſez commode pour s'y rendre ſans être vûs ; & comme Ibrahim ſçavoit preciſément en quel endroit ſe mettoient les vaiſſeaux chrétiens, & principalement ceux des ambaſſadeurs, il alla droit où il étoit attendu ; car le Teſqueregibaſſi qui avoit donné la depêche à l'ambaſſadeur de Genes, lui avoit ordonné de ſe tenir à ſon bord, auſſi-tôt que la nuit ſeroit venue, pour y recevoir les deux eſclaves dont on lui avoit parlé, lorſqu'il avoit eu audience de ſa Hauteſſe.

Suivant cet ordre, Ibrahim que nous appellerons doresnavant Justinian, après avoir joint l'esclave de Monaco, trouva cet ambassadeur qui l'attendoit, & qui le reçut aussi-bien que Doria, avec des transports de joye qui ne se peuvent exprimer; il ne pouvoit comprendre que deux hommes que l'on croyoit morts depuis si long-temps, se trouvassent à Constantinople. Mais si sa joie étoit excessive, celle de nos deux amis n'étoit pas moindre; car ils le connoissoient extrêmement, comme étant de l'illustre famille des Lomellins. Il sembla lors à Justinian qu'il commençoit déja de respirer l'air de sa patrie; mais le lieu n'étant pas commode pour faire des complimens, ils s'embarquerent, & à peu de temps delà, comme la lune commença de paroître, ils leverent les ancres, & mettant les voiles haut, ils cinglerent vers la route de Ponant, avec un vent si favorable, que l'art du pilote étoit presque inutile en cette rencontre. Cet heureux commencement de navigation fit jetter des cris de joye à tous les matelots, & naître en eux l'esperance de revoir bientôt les cotes de Genes.

L'ILLUSTRE BASSA.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE QUATRIEME.

JAMAIS voyage né fut plus heureux que celui de Juſtinian ; cette heureuſe flotte arriva en peu de jours à la vue des terres de Genes. Ce fut là que l'ambaſſadeur commença de recueillir les fruits de ſon voyage par le plaiſir qu'il eut de ſonger qu'il alloit entrer dans ſa ville comme en triomphe, en y ramenant ce nombre de vaiſſeaux qui rendoit au peuple ſes parens & ſes amis, aux nobles leurs enfans & leurs richeſſes, & au ſenat la grace du grand Seigneur & la vie de deux illuſtres citoyens. Doria ſentit en ſon ame cette émotion que la nature donne à tous ceux qui revoyent leur pays après un long exil, & qui ne troublant point ſon ordre par

le dereglement des paſſions, ſuivent ſans réſiſtance tous les ſentimens qu'elle leur inſpire. Il eut donc un plaiſir extrême, mais ce fut pourtant un plaiſir tranquile. Juſtinian ne regarda point cette terre comme le lieu de ſa naiſſance, mais comme le ſéjour d'Iſabelle : & dans un inſtant il repaſſa en ſa memoire tout ce qui lui étoit arrivé en ce lieu-là ; & ſon tranſport fut ſi grand, que la joye produiſit en lui quelques effets de la douleur. Il changea de viſage à diverſes fois, il fut inquiet & rêveur, & ſi Doria ne l'eût forcé d'exprimer ſes ſentimens par ſes diſcours, on eût pu douter en le voyant, ſi l'eſperance ou la crainte agitoient ſon ame, s'il regrettoit Conſtantinople, ou s'il deſiroit Genes.

L'ambaſſadeur ne jugeant pas à propos que Juſtinian & Doria entraſſent en cette ville, qu'on ne ſçût la déliberation du ſenat, il fit mettre ſon vaiſſeau à l'ancre à trois mille de Genes ; & voulant paſſer dans un autre, après les avoir aſſurés qu'il alloit obtenir leur liberté, ou ſe faire exiler avec eux, il prit garde qu'Alphonſe Spinola, capitaine d'un de ces vaiſſeaux rachetez, & frere de celui que Juſtinian avoit tué en défendant Rodolphe, ſe préparoit à ne le ſuivre pas, il

voulut en ſçavoir la cauſe, mais Alphonſe dont la generoſité étoit extrême, ſe voyant obligé de la vie & de la liberté à Juſtinian, qui durant le voyage lui avoit témoigné avec beaucoup de reſſentiment le regret qu'il avoit eu du malheur où il s'étoit trouvé engagé & ſçachant auſſi que la mort de ſon frere étoit arrivée avec quelque juſtice, ſupplia l'ambaſſadeur de ne trouver point étrange, s'il ne le ſuivoit pas à Genes, étant abſolument réſolu de n'y rentrer point qu'avec ſon liberateur. Que connoiſſant ſon pere comme il faiſoit, il étoit bien certain qu'il s'oppoſeroit de toutes ſes forces à ceux qui voudroient révoquer l'arreſt qu'on avoit donné contre Juſtinian: de ſorte que pour empêcher ſa violence il avoit réſolu de lui écrire que s'il vouloit revoir ſon fils, il falloit qu'il pardonnât à ſon ennemi. Que ſa fortune étoit jointe avec la ſienne, & qu'il ne lui ſeroit jamais reproché qu'un homme qui l'avoit tiré des fers, qui le ramenoit en ſon païs, ne pût jouir de la liberté qu'il lui avoit donnée. Alphonſe prononça ce diſcours avec tant d'ardeur, que tous ceux qui l'entendirent furent ravis de cette genereuſe réſolution: & Juſtinian en fut tellement charmé, que ne pouvant s'empê-

cher de l'embraſſer & ne pouvant plus ſouffrir qu'il parlât davantage, il le conjura de ne le forcer point à être ingrat. Il dit que s'il n'y avoit que ſon ſang qui pût ſatisfaire la vangeance de ſes proches, il ſeroit tout prêt de le répandre pour l'amour de lui, mais que lui reſtant quelque eſperance de les ſervir plus utilement en ſa perſonne ; il ne refuſoit pas ni ſes ſoins, ni ſes bons offices, pourvu qu'il les lui rendît ſans offenſer ſa gloire, qu'ainſi il étoit plus juſte qu'il allât eſſuyer les larmes de ſon pere, & moderer ſa fureur par la joie que lui donneroit ſa vue, que de faire une choſe qui lui acquiereroit ſa haine. Alphonſe ne ſe rendit pas d'abord à la volonté de Juſtinian ; mais l'ambaſſadeur & Doria s'étant rangés du parti de celui-ci, l'autre fut contraint de ſoumettre ſes ſentimens aux leurs.

Auſſi-tôt que ce nombre de vaiſſeaux parut on entendit un bruit confus, parmi ceux qui ſe trouverent au bord de l'eau, qui faiſoit bien connoître qu'ils n'attendoient pas un ſi heureux ſuccès du voyage de leur ambaſſadeur. Les uns diſoient qu'il en falloit avertir le Senat ; les autres que des vaiſſeaux marchands ne venoient point en ſi grand nombre ;

quelques-uns que des pirates ne s'approcheroient point ſi hardiment, s'ils n'étoient ſuivis d'un corps d'armée; & tous enſemble que le meilleur étoit d'en donner avis, afin qu'on allât les reconnoître. Il y en eut même dont l'imagination ſe troubla tellement par la peur qu'ils crurent voir diſtinctement des galleres turques & des croiſſans. Cependant comme cette flotte approchoit toujours, ils virent diſcerner aiſément que c'étoit l'étendart de la république que l'on voyoit ſur ces vaiſſeaux. Cet objet diſſipa leur crainte, mais ne fit pas ceſſer leur étonnement, ne pouvant s'imaginer d'appercevoir ſi proche d'eux des gens qu'ils croyoient en eſclavage. Mais enfin l'ambaſſadeur ayant été reconnu du peuple, qui s'étoit déja amaſſé en aſſez grand nombre, les femmes appelloient leur mari; les peres demandoient des nouvelles de leurs fils; quelques-uns couroient à la ville en avertir leurs amis; les autres revenoient, avec leurs familles entieres; ceux des vaiſſeaux crioient qu'on leur dît ſi tout ſe portoit bien chez eux; enfin de tous ces cris & de tous ces murmures, il ſe formoit un ſi grand bruit que l'ambaſſadeur eut beaucoup de peine à faire entendre ſes ordres. Il commanda à tous

les chefs de le ſuivre au Palais & particulierement à Alphonſe de ne s'éloigner pas de lui. Ils traverſerent la ville de cette ſorte, ſuivis de cette multitude populaire, qui ne ceſſoit de témoigner ſa joye, & par ſes larmes & par ſes cris. Comme ils furent à la porte du palais, l'ambaſſadeur s'avança. D'abord qu'il parut, ils chercherent dans ſes yeux à connoître le ſuccès de ſon voyage : mais auſſi-tôt qu'ils apperçurent tous les chefs de leurs vaiſſeaux, les plus graves & les plus moderés d'entr'eux ne purent s'empêcher de donner des marques de leur étonnement. L'ambaſſadeur fit une profonde reverence au Duc & à toute l'aſſemblée, & commença de parler de cette ſorte.

» Si l'heureux ſuccès de mon voyage étoit
» un effet de ma conduite, de mes ſoins
» & de mon adreſſe ; j'aurois ſans dou-
» te aſſez de modeſtie pour narrer en peu
» de mots l'état des choſes, pour attendre
» d'une ſi celebre compagnie les louan-
» ges qu'un ſervice de telle importance
» auroit méritées, & je ſerois même aſ-
» ſez genereux pour être pleinement ſa-
» tisfait de la ſeule penſée d'avoir pu être
» utile à mon pays. Mais comme je n'ai
» point de part à la gloire de cette action

& qu'au contraire je ſuis moi-même « obligé de la vie au liberateur de tant « d'illuſtres eſclaves que je vous ramene, « & qui ſont tous, ou vos parens, ou vos « amis: il faut pour n'être pas ingrat & « pour vous empêcher de l'être, que je « vous rapporte fidellement comme la cho- « ſe s'eſt paſſée; afin qu'en ſçachant tou- « tes les circonſtances vous puiſſiez mieux « connoître, que c'eſt l'interêt de la ré- « publique qui me fait parler avec tant « d'ardeur. «

Vous ſçaurez donc, Seigneurs, que « comme l'empereur Soliman a cru que « le droit des gens avoit été violé en la « perſonne de ſon chaoux, il a penſé qu'il « pouvoit faire la même choſe en la per- « ſonne de votre ambaſſadeur: de façon « qu'auſſi-tôt que je fus arrivé à Pera & « que ſuivant la coutume, j'eus fait de- « mander audience à ſa Hauteſſe, je me « vis contraint de paſſer par ſes ordres, « de mon vaiſſeau dans une étroite priſon « ſans qu'on m'en apprît la cauſe. De ma- « niere que celui qui venoit pour obtenir « la liberté des autres, ſe vit lui-même « privé de la ſienne. Je fus deux jours « traité avec beaucoup de rigueur; & je « connoiſſois bien à l'air de ceux qui me « gardoient, qu'ils croyoient que ma tête «

» étoit menacée. Comme j'étois dans cette » inquietude, je vis entrer l'aga des janiſ- » ſaires, qui me fit dire par un dragoman » du grand Seigneur que nous appellons » interprete, que ſa Hauteſſe voulant me » donner audience, lui avoit commandé » de me conduire à Conſtantinople ſans » aucune ceremonie, avec ordre de m'en » faire un compliment.

» Ce changement me ſurprit d'autant » plus que je ne pouvois en imaginer la » cauſe : étant aſſez bien informé que So- » liman ne change pas ſes réſolutions ſans » beaucoup de peine, & que le repentir » lui eſt preſqu'inconnu. Cependant je » voyois briſer mes fers, ſans voir la main » qui me délivroit & dans cette incerti- » tude j'attribuois à l'inconſtance de la » fortune ce que je ne lui devois point » du tout. Mais, Seigneurs, pourquoi vous » cacher plus long-tems cette genereuſe » & puiſſante main qui m'a délivré ? L'im- » patience que je vois dans vos yeux de » ſçavoir le nom de notre liberateur ex- » cite encore celle que j'ai de vous le dire. » Il faut donc que j'interrompe mon or- » dre & que ſans aller encore à Conſtan- » tinople pour vous peindre le reſſenti- » ment, la colere & les menaces du Sul- » tan, je vous die que celui à qui vous de-

vez le retour de vos vaiſſeaux, la vie de « vos enfans & la paix de cette républi- « que, n'a été pouſſé à cette belle action « que par un ſentiment de reconnoiſſance. « C'eſt un homme qui pouvoit ſe vanger « au lieu de vous ſervir, ſans commettre « une injuſtice ; c'eſt un homme que vous « avez exilé, parce qu'il s'étoit oppoſé à « une violence ; c'eſt un homme que vous « avez chaſſé, parce qu'il avoit été aſſez « genereux pour ſauver la vie à ſon en- « nemi ; c'eſt un homme que vous avez « banni, parce qu'il avoit répandu tout « ſon ſang pour ſe ranger du parti du foi- « ble ; enfin, Seigneurs, c'eſt par Juſtinian « que nous ſommes vivans, c'eſt par lui « que nous reſpirons l'air de notre patrie : « c'eſt par lui que vous ne voyez pas une « armée de cent mille hommes à vos portes, « & c'eſt auſſi par ſa liberté & par celle « de Doria que vous pouvez payer notre « rançon, comme le ſeul prix que le grand « Soliman a mis pour nous racheter. C'eſt « en conſervant cette illuſtre perſonne, que « vous pouvez conſerver la gloire du Senat : « c'eſt à cette condition, que ſuivant le « pouvoir que j'en avois j'ai engagé la foi « publique, de faire révoquer un arrêt, que « vous ſignâtes à regret & que vous accor- « dâtes plus-tôt aux larmes de Phlippe Spi- «

» nola, que je vois en cette auguſte com-
» pagnie, qu'à la ſouveraine équité. Ce
» n'eſt pas que je veuille condamner en
» lui les ſentimens de la nature : au con-
» traire j'ai deſſein de les exciter dans ſon
» cœur, en lui faiſant voir, que ſi le mal-
» heur de Juſtinian a voulu qu'il ait été
» privé d'un fils par ſa main, ce même
» Juſtinian lui en a conſervé un autre, en
» lui ramenant Alphonſe, qui les larmes
» aux yeux lui demande par ma bouche
» la grace de ſon liberateur. Ceux qui
» ſont ſenſibles aux outrages doivent l'ê-
» tre auſſi aux bienfaits, principalement
» quand les injures n'ont pas été faites par
» une malice préméditée & que les ſervi-
» ces ſont volontaires. On me dira peut-
» être, qu'il faut du moins que la ſatis-
» faction ſoit égale au crime pour l'effacer
» dans un eſprit irrité : & que Juſtinian
» ayant ôté la vie à un enfant de Philippe,
» ce n'eſt pas aſſez pour en obtenir le
» pardon, que d'avoir rendu la liberté
» à ſon fils unique. Mais quand il ſeroit
» vrai que Juſtinian n'auroit fait autre
» choſe que de rompre les chaînes d'Al-
» phonſe, cette objection ne pourroit être
» reçue que des ames lâches & foibles,
» étant certain, qu'un homme genereux
» préférera toujours la conſervation de ſa

liberté à celle de ſa vie. C'eſt un bien « ſi generalement connu de tout le mon- « de, qu'il n'eſt point de nation, qui n'ait « fait la guerre pour le conſerver : la ſer- « vitude la plus honorable a toujours trou- « vé quelque rebellion dans l'eſprit de « ceux qui l'ont embraſſée : & ſi la reli- « gion que nous profeſſons ne nous défen- « doit pas de diſpoſer de nous, il n'eſt « point d'eſclave parmi les Turcs qui ne « ſe donnât la mort avec joye, pour ſor- « tir des miſeres qu'il endure. Car enfin « ſi on a vu autrefois des hommes & des « femmes avoir recours à cet extrême re- « mede, parce que pour un jour ſeule- « ment ils devoient ſuivre le char du vi- « ctorieux, attachés avec des chaînes « d'or : que ne devroient point faire des « hommes, qui tous chargés de fers, ſont « envoyés dans les priſons de la mer noi- « re, où l'on peut dire qu'ils entrent au « tombeau tout vivans ? étant mis dans « de profonds cachots, où l'horreur & « les tenebres qui y regnent toujours ſont « les moindres de leurs peines. Ils éprou- « vent la rigueur de la faim ; ils ſont ba- « tus & tourmentés en leurs corps & per- « ſecutés même en leur eſprit, par des « injures & des blaſphémes qu'ils enten- « dendent tous les jours de la bouche de «

» leurs bourreaux. C'eſt, Seigneurs, de
» cet effroyable ſéjour que Juſtinian a re-
» tiré Alphonſe pour le ramener à ſa pa-
» trie. Car pour ne déguiſer pas la verité,
» il ne pouvoit pas manquer d'éprouver
» les malheurs que je viens de vous re-
» préſenter ; ou du moins de mourir cruel-
» lement. Son arrêt étoit prononcé auſſi
» bien que celui de ſes compagnons : &
» ſi nous euſſions encore tardé un jour à
» arriver au lieu où on le retenoit, les
» ordres de Soliman fuſſent venus trop
» tard, pour révoquer ceux qu'il avoit
» déja donnés, & le ſecours de Juſtinian
» auroit été inutile. Je laiſſe à juger après
» cela ſi la réparation eſt égale au crime
» & ſi Philippe auroit raiſon de s'oppoſer
» au retour de Juſtinian. Mais pour ne lui
» cacher pas une choſe importante pour
» le fléchir, il faut que je diſe encore
» qu'Alphonſe qui ne peut être loué aſ-
» ſez dignement, & dont la préſence
» m'empêche d'en dire davantage, con-
» noiſſant à quel point il eſt obligé à Ju-
» ſtinian, eſt abſolument réſolu de ſuivre
» la fortune de ſon liberateur. C'eſt par
» ſes ordres que je parle, & ſon ſilence
» vous prouve aſſez cette verité. Ce n'eſt
» que pour confirmer ce que je dis qu'il
» eſt venu ici, & pour obéir à Juſtinian

qui

qui n'a point voulu qu'il reſtât auprès « de lui comme il le deſiroit. Enfin Sei- « gneur, ſi Philippe veut conſerver ſon « fils, il faut qu'il joigne ſes prieres à « celles de tout un peuple qui vous con- « jure de lui accorder la grace de celui « qui remet l'abondance dans votre ville, « & la joye dans toutes les familles de Ge- « nes. Tous ces cris d'allegreſſe que vous « entendez à la porte du palais vous par- « lent de pardon & de miſéricorde : que ſi « vous oppoſez la ſéverité des loix à des « prieres ſi juſtes, ſi preſſantes & neceſſai- « res à la tranquilité publique, j'ai à vous « répondre que ce n'eſt pas les offenſer, « que de ſatisfaire à la juſtice qui doit en « être la regle. Et que ces mêmes loix « qui veulent que le crime ſoit puni, veu- « lent que la vertu ſoit récompenſée. Que « s'il faut des exemples des arrêts qu'on « a révoqués ; toute l'antiquité nous en « fournira. Ariſtide fut banni de l'Oſtra- « ciſme & rappellé trois ans après. Ci- « mon fut encore exilé d'Athenes & prié « de revenir par ceux-même qui l'avoient « chaſſé. A Sparte un Leontidas fut traité « de la même ſorte : chez les Lacedemo- « niens, Philoxene eut une pareille for- « tune, & ſi nous voulons aller à Rome « nous trouverons que Seneque fut ban- «

» ni par Claudius & rappellé par lui-
» même, pour quelques louanges qu'il lui
» avoit données dans une lettre de con-
» ſolation qu'il écrivoit à Polibius ſon fa-
» vori. Jugez, Seigneurs, ſi une flatterie
» dite de bonne grace peut entrer en com-
» paraiſon avec le ſervice que Juſtinian
» vous a rendu. Mais pour paſſer de l'an-
» tiquité au ſiecle moderne, chez les Ve-
» nitiens, n'avons-nous pas vû Horten-
» ſio Conterani condamné à un banniſſe-
» ment perpetuel qui revint dans ſa pa-
» trie quelque tems après avec les mê-
» mes honneurs qu'il y avoit eus? Et ſans
» aller chercher chez nos voiſins des au-
» toritez que nous pouvons trouver chez
» nous; N'a-t-on pas vu un Antoine Fre-
» goſe exilé pour toujours de ſon pays
» qui neantmoins par un decret du Se-
» nat fut remis à Genes en ſa premiere
» liberté. Je pourrois encore trouver
» quantité de choſes dans l'hiſtoire qui
» confirmeroient ma propoſition; mais je
» penſe qu'il vous doit ſuffire que la Gre-
» ce & l'Italie vous ayent marqué le che-
» min que vous pouvez ſuivre, ſans crain-
» dre de faillir après tant d'illuſtres exem-
» ples. Peut-être direz-vous encore que
» quand même vous pourriez vous ré-
» ſoudre d'enfraindre vos loix en faveur

de Juſtinian, parce qu'il vous a ſervi « utilement; Doria ne pourroit prétendre « à la même grace, puiſque lui-même « doit ſa liberté à notre liberateur. Mais « j'ai à vous répondre pour la gloire de « cet ami déſintereſſé, qui haſarda ſa vie « par une generoſité ſans exemple pour « vanger l'outrage que le prince de Maſſe- « ran faiſoit à Juſtinian, que cette action « a ſemblé ſi belle à Soliman lorſque Ju- « ſtinian la lui a racontée, qu'il a jugé Do- « ria digne de ſa protection. Au reſte ne « vous imaginez pas que les interêts de « ces deux illuſtres perſonnes ſe puiſſent « jamais ſéparer: & pour vous dire tout « ce que je penſe en cette rencontre, pré- « parez-vous à exécuter ce que j'ai pro- « mis, ou réſolvez-vous à perdre en mê- « me tems tous les chefs de vos vaiſſeaux « qui tous auſſi bien que moi ont juré ſo- « lemnellement de ne jouir point de la li- « berté que Juſtinian nous a acquiſe qu'il « ne la partage avec nous. Pour moi qui « ſçais avec certitude de quelle importan- « ce eſt cette affaire pour le repos public, « je penſerois trahir ma patrie, ſi je ca- « chois l'aigreur que je remarquai en l'eſ- « prit de Soliman, lorſqu'il me dit qu'un « de ſes eſclaves ayant trouvé grace de- « vant ſa Hauteſſe, & l'ayant ſupplié de «

» nous pardonner, il y avoit consenti pour-
» vu que vous révoquassiez les arrêts,
» que vous avez donné contre Justinian
» & contre Doria. A faute de quoi il jura
» en fureur qu'avec toutes les forces de
» son empire, il viendroit détruire notre
» République. Ce n'est donc plus, Sei-
» gneurs, un interest particulier, ce n'est
» plus le merite de Justinian qu'il faut
» considerer en cette occasion; ce n'est
» point par l'esperance des belles choses
» qu'il fera à l'avenir qu'on lui doit ac-
» corder cette grace; ce n'est point pour
» notre rançon qu'il le faut recevoir avec
» joye; ce n'est point parce que je l'ai
» promis qu'il s'y faut résoudre; ce n'est
» point parce que la raison le conseille;
» ce n'est point parce que la justice l'or-
» donne; mais c'est parce que la néces-
» sité le veut. Vous me direz peut-être
» que le succès de cette guerre seroit
» toujours douteux: Mais, Seigneurs, si
» vous considerez l'inégalité de vos for-
» ces vous n'en douterez point du tout,
» principalement en un tems où tous les
» princes de la chrétienté ne sont pas en
» état d'assister leurs alliez. Sera-ce de
» l'empereur que vous serez protegé en
» cette occasion? qui se trouve lui-même
» assez embarassé dans la guerre des pro-

teſtans & dans les affaires du concile de « Trente, pour ne ſonger pas aux votres. « Sera-ce des royaumes de Naples & de « Sicile que vous attendrez du ſecour, « eux qui ſe ſon épuiſés, & d'argent & « d'hommes pour l'empereur leur maî- « tre ? Sera-ce des Suiſſes ou des Griſons « que vous ſerez aſſiſtés en cette rencon- « tre, eux qui ſont engagés dans toutes « ces guerres & qui ſont en état de ſon- « ger plûtôt à ſe ranger du parti le plus « fort, que de ſecourir le plus foible ? « Peut-être que la France nous fournira « ce que nous ne trouvons point ailleurs : « Mais, Seigneurs, quand elle ne ſeroit « pas en guerre avec l'empereur, elle « nous verroit périr avec joye & les ar- « mes des Turcs ne feroient chez nous « que ce qu'elle y voudroit faire avec les « ſiennes, ſi elle étoit en état de ſe vanger « de nos changemens. Vous me direz en- « core que les Répuliques de Florence, « de Siene & de Luques ne ſont pas ſi « loin, qu'on ne puiſſe en être ſecouru ; « mais elles ſont ſi engagées dans deux « partis, qu'elles n'ont pas la liberté de « diſpoſer de leurs forces. Le duc de « Savoye pourroit auſſi faire quelque cho- « ſe pour vous, s'il étoit paiſible en ſes « états ; mais il eſt lui même aſſez accu- «

» pé à empêcher le paſſage des François,
» ſans ſonger aux malheurs de ſes voiſins.
» Je ſçai bien encore que l'Angleterre eſt
» toute pleine d'hommes armés; mais, Sei-
» gneurs, ce n'eſt pas pour nous défendre
» & la reine Marie n'abandonnera pas le
» ſiege de Londres qui doit la mettre en
» poſſeſſion de ſon royaume, pour venir
» s'oppoſer à nos ennemis. L'Ecoſſe ne
» ſe dégarnira pas non plus de gens de
» guerre ayant de ſi puiſſantes armées à
» ſes frontieres. Ce n'eſt donc point de
» ce coté là qu'il faut tourner les yeux.
» La Pologne, la Hongrie & la Moſcovie
» ſont trop proches du Turc, pour vou-
» loir ſe brouiller avec lui, & la Suede
» & le Dannemarc trop éloignés, pour en
» eſperer du ſecours. Enfin, Seigneurs,
» pour ne laiſſer rien à dire; la mort de
» Jules III. & de ſon ſucceſſeur arrivées
» en ſi peu de tems ne permettent point
» à ſa Sainteté, qui n'eſt pas encore bien
» établie, de penſer aux affaires du de-
» hors. Et pour vous ôter toute eſperance
» les Venitiens voulant ſe conſerver ce
» qu'ils tiennent dans l'Archipel, ne rom-
» pront pas le traité qu'ils ont fait avec
» les Turcs pour vous ſecourir. Vous
» voyez bien Seigneurs, que toute la
» chrétienté vous abandonne & qu'il ne

reſte rien à votre choix que l'embraſe-« ment de votre ville & la deſtruction en-« tiere de cet état, ou le retour de Ju-« ſtinian & de Doria. Mais pour juſtifier « l'ardeur de mon zele & faire voir que « ma crainte n'eſt pas ſans fondement, je « remets entre vos mains la lettre du grand « Seigneur, qui peut-être vous portera « mieux à ſuivre mes ſentimens. «

Cette harangue fut écoutée du Senat avec beaucoup d'attention, d'étonnement & de joye, & comme le Duc avoit pris la lettre du grand Seigneur, il commanda qu'on fit venir un Interprete: cependant il s'éleva un bruit confus en cette aſſemblée, qui fit connoître à Philippe Spinola que la grace de Juſtinian lui ſeroit bientôt accordée. Jamais un cœur ne ſe vit agité avec tant de violence; & comme cet homme étoit ſenſible & généreux, les deſſeins de pardonner ou de punir partagerent ſi bien ſon ame, que ne ſçachant de quel côté ſe ranger, il ſembloit chercher un conſeil dans les yeux d'Alphonſe. Il pleuroit tout à la fois & de douleur & de tendreſſe. Il connut ſi diſtinctement les ſentimens d'Alphonſe par les mouvemens de ſon viſage, qu'il eut honte d'être moins généreux que lui, & ſe trouvant dans une aſ-

ſiette plus tranquille, il prévint le Duc qui alloit prendre la parole, en le ſuppliant les larmes aux yeux de vouloir accorder à Juſtinian ce que ſes pourſuites lui avoient ôté.

Ce diſcours ravit toute l'aſſemblée, entre tous les autres le jeune comte de Lavagne & Alphonſe. Le premier ne pouvoit aſſez vanter cette action, & l'autre ne pouvoit s'empêcher de dire qu'il étoit plus obligé à ſon pere de s'être vaincu lui-même que de lui avoir donné la vie. Mais après que chacun eut loué Philippe, autant qu'il le méritoit, ils reprirent leurs places & leur gravité pour écouter la le lettre que l'interprete leur expliqua.

» Moi qui ſuis par les graces du très-
» haut & par l'abondance des miracles du
» chef de ſes prophétes, empereur des
» victorieux empereurs, roi des rois,
» ſeigneur des ſeigneurs, diſtributeur
» des ſceptres & des couronnes aux plus
» grands princes & monarques de la terre,
» ſerviteur des deux très-ſaintes & ſa-
» crées villes Meque & Medine, ſei-
» gneur de l'Europe, de l'Aſie & de
» l'Afrique, conquiſes avec notre victo-
» rieuſe épée & épouvantable lance: au

Duc

Duc & Senat de la Republique de Gen- «
nes. «

Si un de nos esclaves n'eût trouvé « grace devant nos yeux, nous vous au- « rions bien-tôt fait sentir l'effort de nô- « tre redoutable bras : & nôtre clemen- « ce ne vous auroit pas remis comme elle « a fait, vos vaisseaux, vos biens, vos « gens, & vôtre Ambassadeur. Mais c'est « a condition que vous ferez revoquer les « Arrêts donnez contre Justinian & con- « tre Doria, & qu'ils joüiront pleinement « de leur liberté & de leurs biens comme « auparavant. Car autrement, tenez pour « assuré qu'avec toutes les forces de nôtre « très-florissant empire, nôtre Hautesse « ira abaisser vôtre orgueil, se faire obéïr « en personne, & détruire vôtre Repu- « blique. Fait à nôtre Imperiale ville de « Stambol, de l'Egire l'an neuf cens soi- « xante, le douze du mois Ramadhan. «

SOLIMAN.

Cette lecture inspira la crainte dans l'ame de tous ceux qui l'écouterent, justifia le zele de l'Ambassadeur, & confirma toute l'assemblée, dans le dessein de recevoir Justinian comme le liberateur de la Republique. De sorte que comme le Duc

eut proposé la chose, & que suivant la coûtume, il voulut aller recüeillir les voix en particulier, ils dirent tous, que dans les affaires où les opinions pouvoient être partagées, il étoit bon d'en user ainsi; mais que toute la compagnie n'ayant qu'un même sentiment, il ne falloit point s'amuser à cette ceremonie superflue; étant plus à propos d'aller en diligence assurer Justinian & Doria, qu'ils étoient encore citoyen de Gennes, de peur qu'ils ne s'imaginassent par ce retardement que l'on eût eu peine à se resoudre de signer leur grace. Ils jugerent que pour lever tout soupçon à Justinian, il falloit lui envoyer un acte public signé du Duc & de tout le Senat; par lequel on l'assurât de la revocation de son arrêt. Mais l'Ambassadeur leur ayant dit que Justinian se fieroit bien à sa parole; ils commanderent à Jannetin Doria, de prendre une galere au port, pour l'aller recevoir le plus loin de la ville qu'il lui seroit possible. Ils ordonnerent aussi à l'Ambassadeur de se mettre dans une felouque, afin d'aller devant avertir Justinian, qu'il étoit attendu avec impatience, & qu'il seroit reçû avec joye. Et comme il fut resolu, que quelques-uns iroient avec Jannetin, representant André Doria son Oncle, Generaliſſime, qui pour lors n'étoit point à

Gennes ; le Comte de Lavagne en voulut être, pour recommencer sa connoissance; car ce n'étoit presque qu'un enfant, lors que Justinian étoit parti. Les chefs de ces vaisseaux qu'il avoit rachetez, ne voulurent point aussi aller chez eux, qu'ils n'eussent conduit leur Liberateur dans leur ville : afin que comme dans les anciens triomphes, les victorieux étoient suivis des Princes qu'ils avoient vaincus, Justinian fut accompagné des citoyens qu'il avoit délivrez : mais avec cette glorieuse difference, que les uns donnoient de la compassion à ceux dont ils étoient vus, & que ces autres inspiroient la joye à tous ceux qui les regardoient. Les premiers étoient des hommes libres qu'on faisoit esclaves, & ceux-ci étoient des esclaves à qui on donnoit la liberté. Et si autrefois à Rome on couronnoit avec gloire, celui qui sauvoit la vie à un citoyen Romain, de quelle couronne, & de quelle gloire n'étoit point digne Justinian, lui qui par sa generosité, empêchoit non seulement la mort d'un si grand nombre d'hommes, mais la destruction entiere de sa Patrie? aussi fut-il reçu avec tant d'acclamations, que jamais on n'avoit vû à Gennes, une joye si universelle. Cependant l'Ambassadeur s'étant mis dans une felouque, avec Alphonse & quel-

ques autres ; & devançant la galere de Jannetin d'aſſez loin, il alla rejoindre Juſtinian, qui depuis qu'ils s'étoient ſeparez, n'avoit preſque point entretenu Doria, tant la pensée d'Iſabelle, occupoit ſon eſprit. Auſſi-tôt qu'ils furent aſſez proches pour être entendus, ils commencerent à lui parler de triomphe & de gloire, ne pouvant ſe donner la patience, qu'ils fuſſent entrez au vaiſſeau, pour lui apprendre l'heureux ſuccez de leur voyage. Doria répondoit à ce diſcours interrompu, avec des cris de joye ; mais Juſtinian faiſoit bien voir par la moderation de la ſienne, que ſa liberté n'étoit pas le terme de ſes deſirs. Il reçut pourtant ſes amis avec beaucoup de civilité ; & ſans attendre qu'ils lui en appriſſent davantage, il voulut leur rendre grace de leurs ſoins & de leur affection. Mais ils avoient trop de choſes à lui dire, pour lui permettre de parler : l'Ambaſſadeur vouloit s'acquiter de la commiſſion du Senat, & Alphonſe lui apprendre la generoſité de ſon pere, un autre lui dépeindre le raviſſement du peuple, & malgré la froideur de la Nation, par l'impatience qu'ils avoient de parler tous enſemble, il ſe faiſoit une confuſion entr'eux qui ne laiſſoit pas d'exprimer clairement à Juſtinian, que ſa ge-

heroſité étoit reconnuë, & ſa grace ſignée.

Mais comme la galere approchoit toûjours, Juſtinian dit qu'il n'étoit pas juſte de n'aller point au devant de ces illuſtres amis, qui venoient lui redonner la vie en lui redonnant la liberté. Il commanda donc qu'on levât les ancres, ce qui étant bientôt executé, ils furent à la rencontre de la galere qui voguant à voiles & à rames, les joignit en peu de tems. Ce fut là que Juſtinian ſentit un émotion extraordinaire à la vûë du jeune Comte de Lavagne que l'Ambaſſadeur lui montra; lui dont le pere avoit toûjours été le protecteur de ſa maiſon. Cette vûë lui donna une joye mêlée de douleur, par le ſouvenir de la mort de Sinibalde. La crainte de l'approcher fut pourtant moindre que ſon impatience; de ſorte qu'auſſi-tôt que ſon vaiſſeau fut à bord de la galere, il ſauta du tillac dedans, & après avoir fait un compliment à Jannetin, comme à l'envoyé du Senat, il embraſſa le Comte avec tant d'affection, qu'il étoit aiſé de connoître que l'abſence ne détruit pas l'amitié, quand elle eſt ſolidement établie: car dans le même-tems qu'il ſe réjoüiſſoit de le revoir, il plaignoit la mort de ſon pere. Le Comte de ſon côté l'aſſuroit qu'il auroit pour lui les mêmes ſentimens qu'avoit eu Sinibalde,

& le conjuroit de lui faire la même grace. D'autre part, Doria quoi qu'assez peu satisfait d'André Prince de Melphe, & de Jannetin son neveu, ne laissoit pas de lui faire quelques civilitez, & de recevoir celles de ses amis.

Pendant toutes ces caresses, Jannetin voulant donner une marque d'estime & de joye à Justinian, fit faire largesse à tous les esclaves, afin qu'ils ramassent avec plus de diligence. Justinian reçut cette galanterie fort civilement, & assura ensuite les esclaves, qu'il se souviendroit quand il seroit chez lui, qu'ils l'avoient ramené en sa patrie. Il leur envoya le lendemain deux mille écus. Aussi-tôt qu'ils approcherent de Genes, tous les vaisseaux qui se trouverent au port, ayant reçu commandement de tirer leurs canons, lorsque Justinian paroîtroit, ne manquerent pas de le saluer. La Galere y répondit, par quatre pieces d'artillerie, & un salut de mousquetades: & tout ce qui se trouva sur la courtine, ne manqua pas aussi de faire la même chose.

D'abord qu'ils parurent, le Duc par une faveur toute extraordinaire, s'avança pour recevoir Justinian, après quoi il ordonna à tous les Senateurs de prendre leurs places, & commanda d'effacer les arrêts

qu'on avoit donnez contre lui & Doria ; & de lire leur abolition, qui étoit conçuë en des termes si avantageux, qu'on voyoit clairement que leur crime même meritoit plus de gloire que de punition.

Cette lecture faite, le Duc prit la parole pour assurer Justinian, au nom de toute l'assemblée, qu'après avoir satisfait à la volonté de Soliman, ils ne se tenoient pas quites envers lui. Qu'ils étoient tous resolus de lui témoigner plus utilement, qu'ils n'étoient pas indignes des bienfaits qu'ils en avoient reçus. Ils le prierent encore d'effacer de sa memoire, comme il étoit effacé de leurs archives, le souvenir de ces arrêts. A cela Justinian répondit, qu'en le bannissant, ils avoient satisfait à la justice, & qu'en le rappellant, ils faisoient bien plûtôt agir leur clemence que leur équité. Que le service qu'il avoit rendu à la Republique, ne devoit pas être considerable, puis qu'il n'avoit fait que satisfaire à son devoir. Et qu'aussi, pour reconnoître la grace qu'elle lui faisoit, il juroit solemnellement de hazarder toûjours & sa fortune & sa vie pour ses interêts & pour sa gloire, toutes les fois que l'occasion s'en presenteroit. Cela dit, il se tourna vers Philippes Spinola, & le pria de pardonner à Alphonse l'amitié que ce-

lui-ci lui avoit marqué, & de croire qu'elle n'eût jamais pu naître en son cœur; s'il n'eût connu parfaitement durant leur voyage, que la mort de son frere lui avoit plus fait verser de larmes, qu'il n'avoit répandu de sang. Que si sa generosité lui permettoit d'effacer entierement de son esprit le ressentiment de cette funeste avanture; il le conjuroit de l'adopter pour son fils; & d'attendre de lui les mêmes services, & la même obéïssance qu'il eût pu desirer de celui que son malheur lui avoit ravi: mais que si au contraire, les sentimens de la nature l'excitoient encore à la vengeance, il lui promettoit de se bannir volontairement, & si ce n'étoit point encore assez, de se soumettre à la plus rigoureuse justice. Philippes fut si touché de ce discours, que quand même il n'eût pas signé la grace de Justinian, à la consideration de son fils; il l'eût fait alors; tant il est vrai que la vertu a de puissans charmes, pour une ame genereuse. Ce venerable vieillard lui répondit les larmes aux yeux, qu'il ne s'opposeroit jamais à l'amitié qu'Alphonse avoit pour lui: qu'elle étoit trop juste pour la condamner, que lui devant la vie & la liberté, il lui devoit toute chose, & que n'étant pas assez déraisonnable pour se sou-

venir d'une injure, ſans ſe ſouvenir des bienfaits, il l'aſſuroit que ces derniers avoient ôté de ſon eſprit toute l'amertume de l'autre : qu'il le recevroit pour ſon fils, qu'il auroit pour lui la tendreſſe d'un pere ; & que toute la ſatisfaction qu'il en deſiroit, étoit qu'il oubliât ſes pourſuites & ſa haine.

Le Duc s'étant levé, toute l'aſſemblée fit la même choſe. Ce fut alors qu'ils embraſſerent Juſtinian avec beaucoup d'empreſſement. Enſuite dequoi, le Comte de Lavagne l'emmena chez lui, en attendant que ſa maiſon fût en état de le recevoir : car il en avoit été l'adminiſtrateur, depuis que Sinibalde étoit mort, à qui le pere de Juſtinian avoit laiſſé ſon bien pour le conſerver à ſon fils. Et quoique tout le monde eût cru que Juſtinian n'étoit plus vivant, le Comte n'avoit pourtant point changé l'ordre de ſes affaires, étant abſolument reſolu de ne remettre point ſon bien à ſes heritiers, qu'il ne fût aſſuré qu'il n'étoit plus au monde. Pour Doria, il fut impoſſible au Comte de le mener chez lui ; ce n'eſt pas qu'il n'eût été bien aiſe de paſſer le reſte du jour avec ſon ami ; mais ſes parens l'emmenerent malgré ſon inclination, après avoir pourtant conduit Juſtinian, auſſi bien que tout le

reſte de la compagnie, juſques au Palais du Comte, où tout le monde ſe ſepara, excepté quelques-uns qu'il retint à dîner avec Juſtinian. Il le mena à la chambre de Leonore ſa femme, qui le reçut avec beaucoup de civilité, auſſi bien que Sophronie ſœur de Leonore, qui demeuroit auprès d'elle. Mais auſſi-tôt qu'il lui fut permis de ſe retirer, il tourna toutes ſes penſées vers Monaco: & comme il vit que la neceſſité de la bienſeance le retiendroit deux ou trois jours à Gennes, pour recevoir, & pour rendre les viſites de ſes amis, il forma le deſſein d'y envoyer dès le même ſoir. Il pria le Comte de lui donner quelqu'un des ſiens pour cela; & de lui remettre entre les mains cet officier de la Princeſſe, qui s'étoit trouvé eſclave à Conſtantinople. Le Comte n'avoit garde de lui refuſer une choſe ſi juſte.

Tant que le repas dura, leur converſation roula ſur des queſtions qu'on fit à Juſtinian, touchant ſa fortune: où il répondit toûjours avec tant d'adreſſe, que ſans dire rien contre la verité, il ne découvrit pourtant rien qui lui pût nuire. Il leur conta ſa douleur & ſon deſeſpoir, lorſqu'il crut en Allemagne, qu'Iſabelle avoit épouſé le Prince de Maſſeran; il leur apprit qu'ayant pris la reſolution de

mourir, il étoit allé s'embarquer ſur la mer Baltique ; que là, il avoit été fait eſclave, mené à Conſtantinople, & donné au Grand Seigneur, où Doria étoit arrivé depuis, par une avanture preſque pareille à la ſienne : que ſon bonheur ayant voulu que ſa Hauteſſe eut trouvé quelque choſe en ſa perſonne, qui touchoit ſon inclination, ſon eſclavage n'eût pas été fort rude, ſi ſes amis, ſa maitreſſe, & ſa religion n'euſſent été des obſtacles à ſa felicité. Mais il ne leur apprit pas qu'il eût été Grand Viſir ; & qu'en cette charge, il avoit puiſſamment ſervi la Chrétienté, de peur que cette action ne fût mal expliquée par ceux qui ne pouvoient voir le fond de ſon cœur.

Le dîner fini, Juſtinian ſupplia le Comte de lui permettre d'aller écrire dans ſon cabinet, avant que l'abondance du monde, qui ſans doute ſe rendroit bien-tôt chez lui l'en pût empêcher. Le Comte lui en ouvrit la porte, & lui dit en particulier qu'il étoit infiniment obligé à la Princeſſe de Monaco, qui depuis qu'elle avoit pû diſpoſer d'elle-même, avoit été recherchée de tous les Princes d'Itaite, ſans qu'elle eût jamais témoigné y vouloir ſonger. Qu'au contraire, elle avoit publié hautement qu'elle avoit reſolu de renon-

cer au monde, auſſi-tôt qu'elle ſçauroit certainement qu'il n'y ſeroit plus. Qu'elle avoit ſouvent eu des affaires à Gennes, où ſa preſence eût été neceſſaire, ſans qu'elle eût voulu s'y rendre, tant elle craignoit la vûë de ceux qui pouvoient condamner ſa reſolution. Juſtinian étoit ſi ravi de la conſtance d'Iſabelle, que ſi le Comte ne l'eût quitté pour aller retrouver la compagnie, cet entretien l'auroit long-tems empêché de faire ſa lettre. Mais enfin après qu'il eut écrit tout ce que ſon reſpect, ſa joye, & ſa paſſion lui inſpirerent, il donna ſon paquet à un gentilhomme que le Comte lui avoit laiſſé pour cela. Il le prit d'aller & de revenir de Monaco, le plus vîte qu'il lui ſeroit poſſible, & d'ajoûter encore à cette grace, celle de vouloir obſerver les actions d'Iſabelle, lors qu'elle apprendroit ſon retour.

Juſtinian n'eut pas plûtôt achevé ſa dépêche, qu'on lui vint dire que preſque toutes les illuſtres perſonnes de la ville le venoient viſiter; & qu'on avoit une impatience extrême d'apprendre de ſa bouche le ſuccez de ſes avantures. Mais durant qu'il va ſatisfaire la curioſité d'une ſi belle aſſemblée, & lui dire des choſes que nous ſavons auſſi bien que lui: il vaut mieux que nous allions contenter la nôtre

à Monaco, & voir de quel œil, & de quelle façon la Princeſſe recevra l'agreable nouvelle du retour de ſon amant.

On dit ſeulement à Iſabelle, qu'un gentilhomme du Comte de Lavagne & un autre qui venoient d'arriver dans une barque, demandoient à lui parler, ne pouvant dire qu'à elle ſeule, ce qu'on leur avoit ordonné. Elle étoit alors dans ſon cabinet, où elle s'étoit enfermée tout le jour, pour relire toutes les lettres qu'elle avoit de Juſtinian. Elle eut donc quelque dépit d'être interrompuë dans une occupation qui faiſoit tout enſemble, & ſes plaiſirs, & ſes douleurs. Elle commanda pourtant qu'on les fît entrer; mais lors qu'elle connut celui qu'elle avoit envoyé chercher Juſtinian, elle fut ſi ſurpriſe & ſi étonnée dans l'opinion qu'elle eut que ſon voyage étoit inutile, que le ſaiſiſſement qu'elle en eut, l'empêchant de parler, donna moyen à l'Ecuyer du Comte de lui dire que Juſtinian lui avoit ordonné de lui preſenter une lettre de ſa part. Ce diſcours ranima ſon eſprit pour un moment; mais craignant de n'avoir pas bien entendu, elle ſe fit redire encore une fois cet agreable nom, qui touchoit ſon cœur ſi ſenſiblement. L'Ecuyer lui dit que le papier qu'il lui preſentoit, l'en éclairciroit mieux que lui. El-

le jetta alors ſes yeux ſur cette lettre, qui l'aſſurerent qu'elle étoit de la main de Juſtinian. Ce fut en cet inſtant qu'elle s'abandonna entierement à la joye ; & qu'avec une précipitation extrême, elle rompit le cachet de cette lettre, pour y voir ce que vous allez lire.

» Quelque conſtance qu'ait eu la fortune à me perſecuter, mon amour à vaincu ſa cruauté. Je ſais que les ſoupçons » que j'ai eu de vôtre fidelité, me rendent indigne de vous revoir ; mais je » ſais auſſi que mes plus cruels ennemis » m'ont pardonné ; & que vôtre ame eſt » trop genereuſe pour ne pas faire la même choſe, quand je m'accuſe volontairement d'un crime qui ſelon moi, eſt la » plus grande marque d'amour que je vous » aye jamais renduë. Si vôtre poſſeſſion » m'eût été moins précieuſe, mon reſſentiment eût été moins grand. Mais dans » quelques tranſports que ce malheur » imaginaire ait porté mon eſprit, vous » avez toûjours regné dans mon cœur. » J'ai hay vôtre inconſtance, mais j'ai » toûjours aimé vôtre perſonne : je n'ai » jamais voulu éteindre une ſi belle flamme qu'en éteignant ma vie : & par un » ſentiment le plus paſſionné que l'amour

» nous puiſſe inſpirer, je vous ai même
» adorée dans les bras d'un rival : & je
» vous ai conſervé mon ame toute entie-
» re, dans le même tems que je croyois
» vous avoir perduë pour toûjours. Après
» cela, j'oſe eſperer que mon crime ne
» ſera pas un obſtacle aſſez fort pour vous
» empêcher de m'accorder la permiſſion
» de vous aller rendre compte de mes in-
» fortunes, de me conſoler de mes mal-
» heurs par vôtre vûë, d'apprendre de
» vôtre bouche, que l'abſence n'a point
» diminué vôtre affection, que la mienne
» vous eſt encore conſiderable : & qu'enfin
» vous voulez bien que je ſois éternelle-
» ment vôtre

JUSTINIAN.

Jamais un cœur ne fut plus rempli de joye que celui d'Iſabelle, après avoir lu cette lettre. Sa ſatisfaction augmenta pourtant encore, lors qu'elle ſut de quelle façon il avoit été reçu à Gennes, ne doutant plus du tout que ſa felicité ne fût affermie pour le reſte de ſes jours. Après qu'elle eut paſſé pour le moins deux heures à ſe faire dire ce que ces gens ſavoient de Juſtinian, elle ordonna qu'on eût grand ſoin de les bien traiter, & que le lende-

main au matin l'Ecuyer du Comte revint la trouver.

Auſſi-tôt elle ſe fit donner de l'encre & du papier ; mais quoi qu'elle eût l'eſprit fertile, qu'elle eût accoûtumé de s'expliquer aiſément, & de n'avoir pas beſoin de corriger ſes premieres penſées par les ſecondes ; il lui fut preſque impoſſible de ſe ſatisfaire en cette occaſion. Après donc avoir bien effacé des lignes, elle fut contrainte de ſe contenter.

Dès que le jour parut ; elle commanda qu'on allât querir l'Ecuyer du Comte, eſperant que plûtôt il s'en retourneroit, plûtôt elle verroit Juſtinian. Cet Ecuyer ſe rendit à Genes le plûtôt qu'il lui fut poſſible. Il trouva Juſtinian prêt de rentrer dans ſa maiſon, ſuivi de dix ou douze de ſes amis : car le Comte avoit apporté tant de ſoins à faire qu'il ne reſtât plus de marques de ſon banniſſement, qu'en deux jours elle fut entierement meublée. Auſſitôt qu'il apperçut cet Ecuyer, il alla lui parler avec une ſorte de trouble. Cependant le Comte qui s'étoit apperçu du deſordre de Juſtinian, engagea la compagnie à s'aller promener ſur une terraſſe voiſine, & donna moyen à ſon ami de ſe dérober pour lire en liberté la lettre que la Princeſſe lui avoit envoyée.

Le plus grand crime dont vous soyez coupable à mon égard, est de ne m'être pas venu dire ce que vous m'avez écrit. Je sais pourtant bien que la necessité de vos anciens malheurs, vous a contraint d'en user de cette sorte : mais je n'ignore pas aussi que l'amour n'est pas accoûtumé de satisfaire à la souveraine raison. Les desirs qu'il fait naître dans une ame, lui semblent toûjours justes, & quelques raisonnables que nous puissions être, nous avons peine à condamner ce qui nous plaît. Ne trouvez donc pas étrange si je souhaiterois que vous eussiez vû mes premiers transports : ils vous auroient si bien peint ma fidelité, que je ne serois plus en peine de vous assurer que le tems n'a point changé mon cœur, que la seule mort peut rompre mes chaînes, & que si j'avois l'empire du monde, je vous prirois de l'accepter. La seule douleur qui me reste aujourd'huy, est de voir que je ne fais rien où je ne sois obligée. De sorte que tout ce que je puis en cette rencontre, est de vous protester que quand je ne me devrois pas à la vie de mon pere, que vous lui aviez conservée, à la promesse qu'il vous en fit ; à celle que vous reçûtes de moi, à tant de malheurs que

» vous avez endurez à ma consideration,
» je me devrois toûjours à ma propre fe-
» licité : puisqu'il est certain que je ne
» puis être parfaitement heureuse, si ce
» n'est avec vous. C'est une necessité que
» l'amour m'impose, & que la raison ne
» desaprouve pas. Venez donc, mon cher
» Justinian, me témoigner que mes espe-
» rances ne sont pas mal fondées ; que vô-
» tre constance est inébranlable ; & que
» vous aimez toûjours

ISABELLE.

Justinian avoit un ennemi domestique, qui venoit toûjours traverser ses plaisirs, en lui faisant souvenir qu'il étoit encore esclave à Constantinople, quoi qu'il parût à Genes comme un homme libre, sa rêverie dura un peu trop, le Comte lui envoya demander, s'il falloit qu'il fit davantage les honneurs de sa maison. Ce reproche de galanterie l'obligea de retourner à ses amis qui le quitterent bien-tôt après, pour lui laisser la liberté de songer à ses affaires, excepté Doria.

En attendant qu'il pût faire sa maison, le Comte lui envoya ses principaux officiers, & lui fit porter tout l'argent qu'il avoit reçu de son bien en son absence, avec ordre à son Intendant de lui en rendre

compte. Justinian fut si étonné, & de sa richesse, & de la generosité de son ami, qu'il eut quelque peine à se resoudre de prendre ce qui étoit à lui. Toutesfois craignant de faire un outrage au Comte, au lieu de faire une civilité, il reçut son argent, sans vouloir néanmoins que l'Intendant lui particularisât aucune chose de ses affaires, lui disant seulement, que pourvû qu'il l'assurât qu'il ne lui donnoit rien du bien d'autrui, cela suffisoit. Que cependant, pour reconnoître en quelque façon les soins qu'il avoit pris de l'enrichir, il lui donnoit deux mille écus. Cet homme qui craignoit une reprimende de son maître, fit tous ces efforts pour n'accepter pas une chose qu'il desiroit ardemment; mais enfin il fallut obéïr aux volontez de Justinian, qui ne songeant plus à autre chose qu'à Monaco, ordonna que l'on fit ensorte qu'il pût avoir des habits pour le jour suivant. Apres avoir prié les officiers du Comte de chercher avec soin & diligence à lui former son train, il sortit avec son cher Doria, pour aller rendre les plus importantes de ses visites, afin que le lendemain il pût satisfaire ses desirs.

Ils employerent donc tout ce jour-là en ceremonies; ils furent au palais rendre

leurs devoirs au Duc, & chez André Doria visiter Jannetin; ils retournerent chez le Comte; & allerent ensuite chez Philippes Spinola, où on les reçut avec de vifs témoignages d'amitié. Le soir étant venu, il s'en retourna chez lui avec Doria, où il trouva un homme de la part du Generalissime qui étant revenu, & ayant sû qu'il vouloit aller à Monaco, venoit l'assurer que le lendemain il trouveroit une galere toute prête à l'y conduire. Justinian accepta cette courtoisie avec beaucoup de respect: & supplia cet homme d'assurer son maître qu'il ne partiroit pas sans l'en remercier.

Comme il desiroit d'être seul pour pouvoir du moins penser à la Princesse, puis qu'il ne pouvoit pas encore la voir; il fut bien surpris & bien fâché de trouver dans sa chambre une aussi grande compagnie que celle qu'il y rencontra: car encore qu'elle ne fût composée que de ses amis, il auroit pourtant preferé sa solitude à leur conversation. Il fallut se resoudre à écouter une serenade de luts & de voix, que le Comte lui donna; se souvenant d'avoir oüi dire que la premiere passion de Justinian avoit été la musique. Le Comte lui presenta aussi un gentilhomme François qu'il aimoit cherement, & le fit de

l'estimer pour l'amour de lui, en attendant qu'il le pût faire par la connoissance de son merite, ce qui sans doute arriveroit bientôt. Ce compliment étant fini, tout le monde se retira, excepté Doria qui ne voulut pas abandonner nôtre amant qu'il ne l'eût remis entre les bras de sa maîtresse. La nuit se passa avec beaucoup d'inquietude & d'impatience pour Justinian; mais quelque resolution qu'il eût prise de partir à la pointe du jour, il ne put sortir de Genes qu'il ne fût près de midi. Enfin il entra dans la galere qu'on lui avoit préparée, ne voulant mener avec lui que son cher Doria & quelques gens du Comte pour le servir. Il eut en cet instant une joye si extraordinaire, dans la pensée que le terme d'une si courte navigation étoit de voir Isabelle, qu'elle rejallit sur son visage; & l'on eût pû penser qu'il sortoit d'esclavage en sortant de Genes, & que Monaco étoit non seulement le lieu de sa naissance; mais qu'on l'y attendoit, pour être déclaré le vainqueur de toutes les nations. Aussi étoit-il attendu de la Princesse, pour être couronné non pas des mains de la fortune, mais de celles de l'amour. Et comme il n'avoit pas tant d'ambition que d'amour, l'empire de toute la terre n'auroit pû lui donner une joye aussi sensible que

l'avantage de posseder le cœur d'Isabelle.

Cette Princesse croyant que Justinian ne seroit pas long-tems sans l'aller voir, avoit donné ordre au port, qu'aussi-tôt qu'on découvriroit une galere du côté de Genes, on ne manquât pas de l'en avertir. De sorte que comme Justinian paroissoit, l'on en donna avis à la Princesse, & l'on vit au même instant toute la courtine en feu par un salut de mousquetterie. L'artillerie tira ensuite, & par son bruit effroyable, ne laissa pas d'assurer agreablement Justinian, que ces flammes étoient un effet de celles que l'amour avoit allumé dans le cœur d'Isabelle, qui à l'heure même dépêcha les principaux des siens & les plus considerables des habitans de Monaco, pour l'aller recevoir & lui presenter les clefs de la ville. Cette ceremonie obligeante surprit si fort Justinian lorsqu'on la lui fit, qu'il eut peine à trouver des termes qui pussent exprimer sa reconnoissance, & la confusion que cette faveur lui avoit causée. Il supplia les envoyez d'Isabelle de lui pardonner s'il n'acceptoit pas ce qu'ils lui offroient: puis qu'il ne seroit pas juste que celui qui se tiendroit trop honoré d'être sujet de leur Princesse, fit un acte de Souverain. Qu'en refusant une chose qui venoit de sa part, il la con-

juroit de vouloir le conduire où elle étoit, afin de lui rendre grace, & de lui demander pardon tout à la fois. Ils commencerent alors à prendre ce chemin tournoyant qui conduit à la ville, & où tous les soldats de la garnison s'étoient rangez en deux hayes pour le faire passer au milieu. Il fut ainsi jusques au perron du château, où la Princesse l'attendoit. D'abord qu'il parut, elle avança pour le recevoir; de sorte que pour lui épargner quelques pas, & pour suivre son inclination, il alla le plus vîte qu'il lui fut possible lui baiser la robe. Ce fut en cette entrevûë que ces parfaits amans sentirent ce que l'on ne peut exprimer: & bien que de part & d'autre ils eussent resolu de se contraindre, & préparé quelque compliment: leur silence, & ensuite leurs discours interrompus firent assez connoître que l'excez du plaisir excitoit un trouble en leur ame qui ne leur permettoit pas d'expliquer tout ce qu'ils pensoient. Pour cacher cet agréable transport aux yeux de ses sujets; la Princesse fit entrer Justinian, après avoir salué Doria avec beaucoup de civilité. Comme ils furent arrivez à la chambre d'Isabelle, le respect obligea tous ceux qui l'avoient accompagnée de se retirer, excepté deux ou trois qui demeurerent pour

entretenir Doria, pendant que la Princeſſe parloit à Juſtinian.

Jamais deux amours n'exprimerent ſi parfaitement les mouvemens de leurs ames. Ils ſe dirent dans un inſtant qu'ils s'étoient toûjours aimez, qu'ils s'aimoient encore, & qu'ils s'aimeroient éternellement. Mais après que ce langage muet eut fait paſſer tous leurs ſentimens d'un cœur à l'autre, Juſtinian prenant la parole, voulut rendre grace à la Princeſſe de tant de bontez qu'elle avoit pour lui: mais elle ne pouvant ſouffrir la continuation de ce diſcours, le conjura de ſe ſouvenir que leurs interêts ne pouvant être ſeparez, & que ſe devant toutes choſes, il étoit injuſte de la remercier, principalement n'ayant rien fait pour lui que de pleurer ſon abſence, de craindre ſon changement & ſa perte, & de renoncer à tous les plaiſirs de la vie, puiſqu'elle ne pouvoit avoir celui de le voir. Juſtinian répondit que cette néceſſité qu'elle s'étoit impoſée, étoit une ſi belle marque de ſon affection, & ſi glorieuſe pour lui, qu'à moins que de vouloir être le plus ingrat des hommes, il devoit la remercier chaque moment de ſa vie.

Cette converſation fut interrompuë par un officier de la garniſon, qui ſuivant le com-

mandement que la Princeſſe en avoit fait, vint demander l'ordre à Juſtinian. Cette galanterie le ſurprit auſſi agréablement que la premiere qu'on lui avoit faite en deſcendant au port : & comme il n'étoit pas moins civil qu'Iſabelle étoit obligeante, il lui dit en baiſſant la voix, & en la regardant avec des yeux remplis d'amour, & de reſpect, qu'un homme qui n'avoit pas ſû regler ſes deſirs ; & qui vouloit mourir ſon eſclave, n'étoit pas en état de commander à autrui. Mais quelques raiſons qu'il pût apporter, il fallut obéïr à la volonté d'Iſabelle. Ce ne fut pourtant qu'à condition qu'elle donneroit l'ordre auſſi-bien que lui, & que ce ne ſeroit qu'après elle, qu'il acheveroit ce miſtere de guerre, qui pour cette fois, fut abſolument conduit par l'amour. Car comme ſi ces deux illuſtres perſonnes euſſent concerté cette galanterie enſemble, il ſe trouva que le mot que la Princeſſe donna au Sergent-Major, fut *Juſtinian*, & que celui que donna Juſtinian, après s'en être encore bien défendu, fut le beau nom d'*Iſabelle*. Cette conformité d'eſprit & de penſée, leur fut également agreable : car bien qu'ils n'euſſent pas entendu ce qu'ils avoient dit, ils ne laiſſerent pas de le ſavoir, par un compliment qu'ils

ſe firent. Juſtinian aſſura la Princeſſe, que malgré ſa courtoiſie, Iſabelle regneroit toûjours à Monaco : & la Princeſſe l'aſſura, que malgré ſa modeſtie & ſa réſiſtance, Juſtinian étoit maître de la ville. Une partie du ſoir ſe paſſa en un ſuperbe feſtin qu'Iſabelle lui fit dans la grande ſalle du Château : & pour le reſte, toute leur converſation ne fut que des promeſſes de s'aimer éternellement ; & la joye les poſſeda de telle ſorte qu'il ne leur vint pas une ſeule penſée de leurs malheurs. Mais comme il étoit déja tard, Juſtinian remena la Princeſſe à ſa chambre, ſuivie d'Emilie ſa parente & de toutes ſes femmes ; il fut conduit par les officiers d'Iſabelle à un appartement qu'elle lui avoit fait préparer, & où la richeſſe des meubles faiſoit bien voir qu'elle n'avoit rien oublié pour le recevoir magnifiquement. L'image d'Iſabelle remplit ſi fort ſon eſprit que celle de Conſtantiople ne lui revint point à la penſée. Le ſouvenir du paſſé, ni la crainte de l'avenir ne purent troubler ſes plaiſirs.

L'ILLUSTRE BASSA.

PREMIERE PARTIE.

LIVRE CINQUIE'ME.

ISABELLE ne fut pas ſi-tôt éveillée, qu'elle penſa à Juſtinian : & pour l'entretenir avec plus de liberté, elle envoya lui faire un compliment, & lui demander s'il auroit agreable d'aller paſſer une partie du jour à un beau jardin que les Princes de Monaco ont au bord de la mer. Il répondit que pourvû qu'il eût l'honneur de la voir il lui obéiroit avec joye. Cette partie étant faite, on ſe mit en chemin pour la promenade, auſſi-tôt après le dîner. Juſtinian donna la main à la Princeſſe pour

descendre au jardin, où l'on peut aller à pied fort aisément : Doria aidoit à marcher à Emilie, & le reste des femmes & des principaux officiers de la Princesse marchoient ensuite.

D'abord la conversation fut de la situation du lieu, des ornemens qu'on avoit ajoûtez à ses graces naturelles, & d'autres choses indifferentes. Mais aussi-tôt que la Princesse eut adroitement éloigné Justinian de trois ou quatre pas du reste de la compagnie, elle le conjura de vouloir lui apprendre ses avantures, & de ne differer pas plus long-tems à satisfaire sa curiosité, en lui racontant particulierement toutes les circonstances d'une vie, où elle prenoit tant d'interêt. Ce discours surprit d'abord Justinian ; il voulut s'en excuser pour ce jour-là ; suppliant la Princesse de ne le priver pas si-tôt du plaisir qu'il avoit de l'entendre parler. Mais enfin voyant que cette raison ne la contentoit pas, il y consentit. Ils entrerent alors dans un grand cabinet de verdure qui regardoit d'un côté vers la mer, & où Isabelle s'étant assise sur des sieges de gazon, elle vit que Doria vouloit se retirer ; mais elle le fit asseoir auprès de Justinian ; & comme le reste de la compagnie se fut un peu retirée, elle somma Justinian de sa parole

qui parla de cette sorte.

Suite de l'histoire de Justinian.

La cause de mes malheurs étant un crime que vous m'avez déja pardonné, je pense que vous aurez assez de bonté pour ne m'obliger pas à vous confesser encore une fois ce que je vous ai déja écrit. Je ne vous dirai donc point, qu'après que par cent raisons apparentes, je me fus confirmé dans la croyance que vous ne viviez plus que pour le Prince de Masseran; le desespoir s'empara si fort de mon esprit que la mort fut le terme de tous mes desirs. Mais pour m'éloigner promptement d'un lieu où j'ai pû soupçonner d'infidelité, la plus constante personne qui sera jamais, souffrez que je vous dise en peu de mots, que quittant l'Allemagne, je m'embarquai sur la mer Baltique pour aller chercher un trepas honorable à la guerre de Suede, qu'en chemin je fus pris prisonnier par Cheredin Roi d'Alger qui me vendit bien-tôt après au Bassa Sinan qui me fit conduire à l'heure même à Constantinople avec trois cens autres esclaves, dont il vouloit faire un present au Grand Seigneur.

C'est en ce lieu-là, Madame, que la fortune a fait des choses si étranges, & si peu vrai-semblables que bien qu'elles me

ſoient arrivées, je doute quelquefois en ſongeant à mes avantures, ſi c'eſt un effet de mon imagination bleſſée qui me les repreſente ainſi, ou un fidel rapport de ma memoire. Mais pour ne perdre point de tems à exagerer la biſarrerie de la fortune qui n'a été que trop connuë de tous les ſiécles & de toutes les nations: & pour vous en donner une preuve extraordinaire en ma perſonne, vous ſçaurez qu'après être arrivé à Conſtantinople chargé de fers comme mes compagnons, ſans autre difference entre nous, ſinon qu'ils eſſayoient tous les jours de rompre leurs chaînes, & que je portois les miennes avec tranquillité, ce qui leur faiſoit bien voir que la vie & la liberté n'étoient pas l'objet de mes deſirs. Cette connoiſſance qu'ils eurent de mes ſentimens durant le voyage, fit que dans la reſolution qu'ils prirent comme nous fûmes arrivez à Conſtantinople, de tuer leurs gardes, & de tâcher de ſe ſauver, avant que d'être au Grand Seigneur; ils ſe cacherent de moi; & menerent ſi bien leur deſſein, qu'il ne fut découvert que deux heures auparavant qu'il deût être executé. Et comme parmi les Turcs, le deſir de la liberté, eſt un crime capital à un eſclave, ſi ce n'eſt en payant rançon: cette entrepriſe étant

bien prouvée contr'eux, le Baſſa Sinan homme violent, & qui voyoit qu'en une ſeule nuit il avoit pensé perdre trois cens eſclaves, ſans examiner les circonſtances de la choſe; ſans diſtinguer le coupable d'avec l'innocent: nous condamna tous à être expoſez au plus cruel ſupplice de ce pays-là. Cette ſentence fut reçue diverſement, ſelon la diverſité des eſprits. Mais enfin, quoiqu'il y eût quelques ſoldats genereux dans ce grand nombre d'eſclaves, ils reçurent pourtant tous avec douleur cette funeſte nouvelle. Pour moi, qui ne penſois plus vivre, puiſque je me voyois contraint de vivre ſans vous, je regardois la fin de ma vie comme un port aſſuré, pour me mettre à l'abri de toutes les tempêtes dont j'étois agité. En effet, quoi qu'il fût aiſé de m'exempter de ce peril, en faiſant ſavoir au Baſſa Sinan, quelle rançon je pouvois lui payer, il ne m'en vint aucune idée. Cette conſternation generale ne dura pourtant pas longtems: car le Baſſa Sinan venant à conſiderer qu'il ne pouvoit tout enſemble ſatisfaire ſa vengeance & ſon avarice, ſe reſolut de ne perdre pas lui-même ce que les autres avoient voulu lui ôter: & pour l'exemple ſeulement, il commanda qu'on nous fit tirer au ſort, & que la dixiéme

partie de nôtre nombre expiât le crime des autres. Cette grace fut reçuë avec joye de toute la troupe ; & quoique la crainte eût encore place en leur ame, l'eſperance les flatta, & perſuada à chacun que le malheur ne tomberoit pas ſur lui. Cependant on fit la ceremonie du jeu, & le hazard ayant decidé la choſe, je fus du nombre des trente qui devoient mourir. Ce fut en cet inſtant que je remarquai bien que la foibleſſe humaine fait que preſque tout le monde eſt en quelque ſorte conſolé d'avoir des compagnons dans ſa miſere : car lors que nous étions tous condamnez, je ne voyois que des larmes de douleur ; mais dès l'heure que le ſort eut ſeparé les heureux des infortunez, ces derniers changerent leur douleur en rage ; & la colere les tranſporta de telle ſorte, qu'ils ne pouvoient ſouffrir la vûë de ceux qu'on avoit délivrez. Ce n'étoit pourtant pas eux que le deſtin reſervoit à cette ſuprême diſgrace : car le Baſſa ayant moderé ſa fureur, voulut encore une fois que nôtre vie dépendît abſolument du caprice de la fortune. Il ordonna donc que de trente que nous étions, il n'en mourût plus que trois ; mais le ſort favoriſa ſi bien l'envie que j'avois de mourir, que je fus encore un des malheu-

feux ſelon l'opinion des autres, quoique dans mon cœur j'euſſe des ſentimens bien differens. Les deux autres qui ſe trouverent mes compagnons en cette funeſte avanture, étoient ſans doute les plus honnêtes gens de tous les eſclaves : ils étoient jeunes, bienfaits, & courageux, & juſqu'au point que les bourreaux même qui devoient nous ôter la vie, avoient quelque regret de voir que le hazard eût fait un choix ſi injuſte ſelon leur avis. De ſorte qu'un d'eux touché de compaſſion, fut avertir le Baſſa qu'en nous perdant il perdroit les eſclaves de la meilleure mine qui fuſſent à Conſtantinople, & les plus propres à faire preſent à Sa Hauteſſe. Ce Baſſa qui ſe repentoit déja de ſa violence par ſon propre interêt ; & qui vouloit neanmoins que quelqu'un de nous fût puni : ſe reſolut enfin pour la derniere fois, à commander que de trois que nous étions il n'en mourût qu'un, & que pour ſuivre le premier ordre, le hazard fût encore le maître abſolu de nôtre vie ou de nôtre mort. Le ſort ne me fut pas moins favorable en cette derniere rencontre qu'en toutes les autres ; & je fus la victime deſtinée pour le ſalut public. Je fus donc auſſi-tôt attaché plus étroitement que je ne l'étois : on me fit porter à moi-même

les apprêts de mon ſupplice ; & ſans faire le genereux, je puis aſſurer que j'enviſageois la mort avec aſſez de tranquillité. Je n'oſerois preſque dire qu'en ce funeſte état vous fûtes le ſeul objet de ma penſée: il eſt pourtant vrai que je m'imaginai que cette obſtination de la fortune, à me choiſir toûjours pour être ſacrifié, étoit un effet de vos deſirs : & qu'elle ne me jugeoit indigne de vivre, que parce que vous me jugiez indigne de vôtre amitié. Enfin je recevois cet arrêt comme ſi vous l'euſſiez prononcé : & dans cette penſée, j'allois à mon ſupplice avec tant de reſolution, que ceux qui me voyoient, en avoient de l'étonnement & de la compaſſion. Pour moi, bien loin d'être affligé de mes propres malheurs, j'eus quelque douceur au milieu des fers & des chaînes : & la vûë même de la mort ne put m'empêcher d'avoir des momens heureux. Car mon amour faiſant un dernier effort pour me ſuivre juſqu'au tombeau, me perſuada que ſi vous euſſiez vû ce même Juſtinian, qu'autrefois vous aviez comblé de gloire, être prêt de rendre l'ame en vous adorant ; & par les tourmens les plus cruels que la rage des tyrans ait jamais pû inventer ; vous auriez du moins jetté quelques ſoupirs & répandu quelques larmes.

La Princeſſe ne pouvant ſouffrir qu'il continuât ce diſcours, tant ce funeſte image avoit excité de trouble en ſon eſprit ; l'aſſura avec beaucoup de tendreſſe, & les yeux tout remplis de pleurs, que ce recit la touchoit ſi ſenſiblement, que quoi qu'elle ne pût douter qu'il ne fût échappé de ce peril ; elle ne laiſſoit pas de craindre encore pour lui ; & de ſentir dans ſon ame un ſaiſiſſement de douleur qu'elle ne pouvoit exprimer.

Juſtinian reprit ſon diſcours & dit : pour aller du lieu où mon arrêt avoit été prononcé, juſqu'à celui où l'on devoit l'executer, il faut paſſer devant une des faces du ſerrail : mon bonheur voulut que comme nous arrivâmes en cet endroit, la Sultane Aſterie, fille du Grand Soliman étoit appuyée ſur une fenêtre, dont elle avoit hauſſé la jalouſie, voyant de loin cette multitude de peuple qui m'accompagnoit, & qui témoignoit par ſon action, prendre quelque part à mon infortune, le hazard fit qu'elle porta les yeux ſur mon viſage, & qu'elle y trouva quelque choſe qui lui donna de la curioſité. Elle commanda donc à ceux qui me conduiſoient de s'arrêter ; & leur demanda quel crime j'avois commis. J'ai ſû depuis, car je n'entendois pas encore bien la langue,

que quelqu'un d'entr'eux lui dit que j'étois innocent, & lui raconta par quel malheur j'étois en cet état ; en exagerant avec beaucoup d'ardeur l'opiniâtreté de la fortune à me choisir toûjours ; & la constance que j'avois témoignée en cette rencontre.

Tant que ce discours dura, je remarquai qu'elle me considera avec beaucoup d'attention : de sorte que connoissant par quelques mots que j'avois déja appris durant le voyage, & par les actions qu'elle faisoit qu'elle parloit de moi, & qu'elle me plaignoit, je la saluai avec un profond respect. Enfin, Madame, la jeune Sultane Asterie fut si genereuse, qu'après avoir demandé & su de quelle nation j'étois, elle défendit expressément à ceux qui me conduisoient, de partir de-là qu'ils n'eussent un ordre du Grand Seigneur. Eux qui connoissoient & le rang & le credit que la Sultane avoit auprès de Soliman, n'avoient garde de manquer de suivre ses ordres : comme en effet elle fut à l'heure même trouver l'Empereur son pere, qui pour lors se rencontra heureusement dans le vieux serrail où elle étoit, & qui n'est habité que de la mere, des sœurs, des filles, & des tantes du Grand Seigneur. Là elle le supplia de lui donner la vie

d'un eſclave Italien & innocent, que le Baſſa Sinan lui avoit deſtiné, & qu'il vouloit faire mourir, pour ſervir d'exemple ſeulement.

Après qu'elle eut obtenu l'effet de ſa priere, elle n'en demeura pas là; car elle dit tant de choſes de ma conſtance, & de ma reſolution à Soliman, qu'elle lui fit naître l'envie de me voir: de ſorte qu'en envoyant un commandement de me délivrer, je reçus ordre par un truchement d'aller trouver le grand Seigneur. De vous dire, Madame, ce que ce changement fit en moi, ce ſeroit une choſe inutile; puis qu'il vous eſt aiſé de juger que celui qui mépriſoit tant la vie, ne la reçut pas avec beaucoup de joye. Je fus pourtant trouver ſa Hauteſſe, & ne laiſſai pas de lui rendre grace de m'avoir conſervé la vie.

Dabord que je parus devant Soliman, il commença de me parler: car comme il avoit déja ſu que j'étois d'Italie, il crut que j'entendrois une langue qu'ils appellent langue franque à Conſtantinople, que tout le monde y ſait pour la commodité du commerce, & que j'entendois parfaitement, parce que ce n'eſt qu'un Italien corrompu. Ce n'eſt pas que ce Prince ne ſache par une curioſité extraordi-

naître à ceux de sa nation, non seulement toutes les langues Orientales, mais encore l'Espagnole, la Françoise, & l'Italienne : mais comme il ne les exerce pas, il les entend sans les pouvoir parler avec facilité. Il en faut pourtant presentement excepter cette derniere qu'en ma consideration il a aprise depuis parfaitement. Ce fut donc en ce langage que j'ai dit, qu'il me demanda d'où j'étois, quelle étoit ma naissance & ma profession, & par quelles avantures j'étois venu au pouvoir du Bassa Sinan ? Je lui répondis que j'étois un pauvre Gentilhomme Italien, dont la vie n'avoit rien d'assez remarquable pour entretenir un si grand Prince : & que le seul hazard de la guerre m'avoit fait esclave en Alger, où le Bassa m'avoit acheté peu de jours après. J'avouë que j'eus quelque peine à déguiser la verité ; mais étant resolu qu'on n'entendît jamais parler de moi, je ne dis point ce que j'étois, de peur que si on l'eût sû, & qu'on eût découvert que je pouvois donner une assez grande rançon, on n'eût fait savoir à Gênes que j'étois à Constantinople.

Soliman me dit ensuite, que j'avois quelque chose en l'air du visage de plus grand que ce que je disois être : & que toutes les regles de la phisionomie étoient

fausses, ou que par quelques raisons qui lui étoient inconnuës, je n'avois point parlé sincerement. Je reçus ce discours avec beaucoup de respect & de modestie; après quoi il me parla des coûtumes de mon pays, de la guerre, des fortifications; & comme il connut par mes réponses, que je n'étois pas absolument ignorant : il n'y a point de beaux arts, ni de belles sciences dont il ne me parlât en deux heures que j'eus l'honneur d'être auprès de lui. Enfin, Madame, ce grand Prince fut si satisfait de moi, qu'il envoya dire au Bassa Sinan, qu'ayant su qu'il me vouloit donner à lui avec trois cens autres esclaves, il les lui remettoit non seulement, mais il l'assuroit de lui en donner encore autant pour le recompenser du service qu'il lui avoit rendu, en me mettant sous son obéissance. Ayant ordonné qu'on eût soin de moi, il me fit la grace de me dire que j'avois si fort touché son inclination, qu'après m'avoir donné la vie, il m'auroit encore donné la liberté, s'il eût pû se resoudre de se priver si-tôt d'une personne qui lui étoit agreable. Il faut que je confesse que cette generosité me toucha le cœur; & que j'eus presque honte de recevoir avec si peu de témoignage de joye une faveur si extraordinaire.

Je me retirai donc infiniment satisfait de ce Prince, & je fus conduit au quartier des eſclaves deſtinez pour ſa Hauteſſe, quoi que je ne fuſſe pas traité comme eux, n'ayant autre peine que celle de porter mes fers; cette revolution de la fortune me ſembla ſi étrange, quand je la conſiderai que je fus toute la nuit dans l'admiration de cette prodigieuſe avanture. Quoi, diſois-je en moi-même, le deſtin a donc reſolu que je paſſe d'une extremité à l'autre! Il ne peut ſouffrir de mediocrité dans mon bonheur ni dans mes diſgraces, & par une rage obſtinée à me perſecuter, lors qu'il voit que je me ſuis reſolu aux plus grands malheurs, & que la mort paſſe dans mon eſprit pour un ſouverain bien, il me retire de ce port que je croyois m'être aſſuré pour m'expoſer encore à la tempête par des felicitez apparentes. Mais peut-être auſſi, réprenois-je en ſoupirant, y a-t'il quelque juſtice dans ſa cruauté: la temerité que j'ai eu d'aimer & d'eſperer d'être aimé de la plus merveilleuſe perſonne qui ſera jamais, n'eſt pas encore aſſez punie. La douleur, le deſeſpoir, l'exil, la priſon, & la certitude de la mort, ne ſont pas des tourmens proportionnez à mon crime. Souffrons donc, pourſuivois-je, & recevons la vie qu'on

qu'on nous donne comme un ſupplice & non pas comme une grace. C'étoit de cette ſorte, Madame, que je me reſolvois de recevoir tout ce que la fortune me préparoit, avec deſſein de n'oppoſer plus ma raiſon à ſes caprices : & d'obéïr ſans réſiſtance à cette puiſſance inviſible.

Cette réſolution s'étant fortement établie dans mon eſprit, je me trouvai plus tranquile, & quoi que je fuſſe toûjours infiniment triſte, il eſt pourtant certain que ma melancolie étoit plus ſociable ; il étoit en quelque façon néceſſaire que je me trouvaſſe en cette état : car Soliman ne manqua pas le lendemain de m'envoyer querir pour l'entretenir, & cette ſeconde converſation l'ayant encore plus ſatisfait que la premiere, il ne ſe paſſa point de jour depuis cela que je n'euſſe l'honneur de lui parler. L'hiſtoire, la guerre, la geographie, les mathematiques, la peinture, & la muſique, furent le ſujet de ces entretiens : & comme ce Prince aime paſſionnément les ſciences, & qu'aujourd'huy les peuples Orientaux ne s'y adonnent pas, il étoit ravi de voir, qu'un de ſes eſclaves n'étoit pas ignorant en toutes ces choſes : de ſorte que je puis dire avec verité qu'il n'y avoit pas un homme en tout ſon empire qu'il eſtimât plus que moi.

Cependant en la Galatie, au lieu même où étoit autrefois Angori, que les anciens appellent Seluſſie, & que les Turcs nomment aujourd'huy Gielas-il par corruption de langage ; il y a une multitude infinie de Religieux Mahometans qu'ils appellent Dervis, comprenant ſous ce nom toutes les diverſes eſpeces de ces Solitaires qui ſe trouvent parmi eux. Mais entre les autres il y en a qu'ils nomment Calenders, qui ſont d'une ſecte differente des Dervis, & qui font une profeſſion plus particuliere, de continence & d'auſterité. Du nombre de ces Calenders étoit un Zellebis, c'eſt-à-dire un homme noble deſcendu de Chaz-Bectas, ou de Chaz-Haſſen, qui vivoit du tems d'Orcan ſecond Empereur des Turcs : & qui en ſa Religion avoit été diſciple & ſectateur d'Edebal Inſtituteur de toutes ces devotions Mahometanes, qui prophetiſa l'empire à Othoman & à ſes ſucceſſeurs ; & qui en ſon tems avoit été tenu pour un homme de très-ſainte vie. De ſorte que ce Calender Zellebis dont je vous parle, homme remuant & actif ; s'appuyant ſur la reputation de ſes prédeceſſeurs, commença de gagner à lui tous ceux de ſa ſecte qui n'étoient pas en petit nombre & ſous le nom & le pretexte de liberté

il fit preſque revolter toute la Natolie. Soliman en ayant été averti, n'avoit pas manqué d'y envoyer une puiſſante armée: mais le hazard de la guerre favoriſa d'une telle ſorte ces revoltez, qu'ils la deffirent en diverſes rencontres, & tuerent quelques Sangiacs ou Gouverneurs des Provinces, qui vouloient s'oppoſer à cette ſedition : qui ſous le pretexte de la ſainteté de ceux qui la faiſoient, pouvoit à la fin être très-dangereuxſe à l'empire Turc.

La nouvelle de la derniere défaite des troupes du Grand Seigneur, lui fut apportée quelque tems après que je l'eus vû : & comme le mauvais ſuccès de cette guerre civile le toucha plus vivement que n'eût fait la perte d'une bataille en une guerre étrangere, il reſolut d'aller en perſonne punir ces rebelles. Mais comme il ne croyoit pas que ces ſéditieux euſſent l'audace de s'oppoſer à lui, il ne ſe donna pas le tems de lever une de ſes puiſſantes armées qui portent la frayeur par tout l'Univers. Il ſe contenta de joindre ſa garde ordinaire, & quelques autres troupes qu'il prit aux garniſons par où il paſſa ; à celles qui s'étoient ralliées après la derniere deffaite. Comme il fut prêt à partir, il me fit commander de le ſuivre, quoique tous les eſclaves n'euſſent pas ordre

de marcher. Je ne vous dirai point, Madame, toutes les particularitez de cette guerre : car comme je raconte mon hiſtoire, & non pas celle du Grand-Seigneur, il faut que je diſe ſeulement les choſes où j'ai quelque interêt. Vous ſaurez donc que Zellebis chef de cette ſédition étant tombé malade, avoit quitté le camp, & s'étoit retiré dans la capitale de la Natolie avec les meilleures troupes de ſon armée: dequoi Soliman ayant été averti, il prit la reſolution de l'aller aſſieger, ne doutant point que s'il pouvoit le tenir en ſes mains, il ne vint aiſément à bout de tout le reſte. Ce juſte deſſein ne tarda pas d'être executé. Nous marchons droit à cette ville; l'on en fait les approches; l'on ouvre la tranchée; l'on dreſſe les batteries, & en peu de jours les avenues en furent ſi bien fermées, qu'il étoit impoſſible que perſonne y pût entrer. Enfin Zellebis gueri en peu de jours, ſe deffendit ſi courageuſement, qu'après avoir ſoutenu trois aſſauts, avec grande perte des nôtres, les aſſiegez étoient encore en état de faire tous les jours des ſorties qui incommodoient extrêmement l'armée.

Pendant toutes ces choſes, j'avois à diverſes fois ſupplié ſa Hauteſſe de me permettre de hazarder ma vie pour ſon ſer-

vice, ce que je n'avois pû obtenir, n'étant pas permis à un eſclave de porter les armes. Je vivois donc de cette ſorte avec beaucoup de chagrin de me voir dans une oiſiveté honteuſe, en un tems où il ſe preſentoit ſi ſouvent des occaſions, où j'euſſe pû mourir noblement. Comme j'étois en cette mélancolie, le Grand Seigneur irrité de voir que cette ville tenoit ſi long-tems, ſe reſolut d'y voir perir ſon armée, ou de l'emporter de force. Et pour cet effet il fit donner un aſſaut general; & quoi qu'il y eût un corps d'armée ennemie à la campagne, il commanda neanmoins qu'on ne ſongeât pas tant à la garde des retranchemens, qu'à l'attaque de la place: & cela fondé ſur ce que les ennemis n'avoient point paru; & n'avoient fait nul effort pour jetter des troupes dans la ville, ni pour faire lever le ſiége. Cependant il arriva qu'un heure après qu'on eut commencé de donner l'aſſaut; & qu'on avoit déja perdu & regagné plus de vingt fois cinq ou ſix pied de terre qui devoient rendre Soliman maître de la ville: malgré les canons, & ce bruit effroyable des armes & des cris de ceux qui combattoient: on entendit vers le quartier du Grand Seigneur une ſalve de mouſquetades, qui mit la frayeur dans l'ame de nos

ſoldats. Soliman qui s'étoit trouvé à cette attaque pour y donner les ordres en perſonne, les raſſura le mieux qu'il lui fut poſſible : & après avoir commandé au Baſſa Sinan de faire continuer l'aſſaut, il voulut aller voir ce que c'étoit, ſuivi ſeulement de deux mille Janiſſaires. Mais il en fut bientôt éclairci : car il n'eut pas marché cinquante pas qu'il vit venir en deſordre le reſte de ſes ſoldats qui avoient évité la fureur des ennemis qui les pourſuivoient encore. Soliman ne douta plus alors que ce ne fût l'armée de Zellebis qui attaquât le camp.

Ce Prince de qui l'ame eſt grande & genereuſe, forma le deſſein de la combattre : mais comme il étoit prêt de marcher droit aux ennemis, il fut bien ſurpris de voir du côté de la ville, que non ſeulement ſes ſoldats avoient abandonné l'attaque, mais que ceux de Chientaya & Zellebis à leur tête, les menoient battant avec un deſordre épouvantable. Pour moi qui ſuivois toûjours ce Prince, ſans autres armes qu'une chaîne aſſez legere que je portois à un pied ; je crus indubitablement qu'il étoit perdu : comme en effet, ſans une aſſiſtance preſque ſurnaturelle, il eſt certain qu'il n'en pouvoit échapper. Il étoit enfermé au milieu des

ennemis ; son armée étoit dispersée ; la frayeur étoit dans ses troupes, & s'il ne se fût trouvé un poste avantageux, pour mettre une partie de ses gens & sa personne en sureté, ce malheur étoit sans remede. Mais Madame, vous dois-je dire que ce fut par mon moyen, que ce jour si funeste en son commencement, eut une fin glorieuse ? Puis que ma valeur ne fut qu'un effet de mon desespoir, & que vous en étiez la cause, il est juste de vous apprendre que ce fut par vous que je sauvai & la vie & la gloire du Grand Soliman. Souvenez-vous donc s'il vous plaît de cette verité, dans la suite de mon reçit, afin de ne m'accuser pas de vanité, en aprenant des choses que certainement je n'aurois point executées sans vous.

Dans ce desordre universel, je conservai assez de jugement pour remarquer qu'à la main gauche de l'endroit où nous étions, il y avoit un lieu que la nature avoit si bien fortifié que pour peu qu'on s'y défendît, il étoit impossible d'y être forcé. Je m'avançai donc hardiment au Grand Seigneur, & malgré la presse je lui fis voir ce que j'avois déja vû, & remarquer qu'en attendant que ses troupes se fussent ralliées, il pouvoit être là non seulement en assurance, mais en état d'empêcher même

ceux de la ville de se joindre à ceux de dehors. Cet avis l'ayant satisfait, il commanda qu'on s'allât saisir de ce poste : mais comme si les ennemis eussent sû ce dessein, ils s'avancerent pour nous le disputer. Ce fut là, Madame, que je cessai d'être esclave pour être soldat : car ayant pris un cimeterre que je trouvai parmi les morts, j'allai à la tête de nos troupes, & j'y fis des choses que je n'oserois redire. Enfin, Madame, j'inspirai si bien la valeur à nos soldats, que reprenant courage nous repoussames les ennemis, & prîmes le poste dont je vous ai déja parlé. Mais comme je vis Soliman en sureté, je me fus jetter parmi quelques-uns des nôtres qui combattoient encore contre ceux qui étoient sortis de la ville : & voyant que nos soldats se préparoient à la fuite pour tâcher de se rendre au poste où Soliman s'étoit mis, je les menacai de les tuer, s'ils ne retournoient au combat. Ce discours si extraordinaire étant suivi de quelques effets qui leur semblerent merveilleux, ils se resolurent à me suivre. Me voilà donc chef de cette brigade courageuse que je conduisis si heureusement, que je lui fis emporter en deux heures, ce que toute une armée n'avoit pû faire en six semaines. Enfin Madame, étant

resolu

resolu de perir, ou de faire quelque chose de grand, je poursuivis si ardemment les ennemis, qu'après en avoir tué un grand nombre, fait fuïr les autres, & mis la frayeur dans tout le reste; je les recognai jusque dans leur ville, où étant entré seul avec eux, je fis certainement des choses qui me firent bien voir que le desespoir est plus puissant que la valeur. Mais quoi que j'eusse pû faire, il est certain que j'eusse succombé, si je ne me fusse souvenu que la brêche étant abandonnée, je pouvois par ce lieu-là faire entrer les nôtres. J'y fus donc avec une diligence extrême, ne trouvant que du peuple désarmé sur les ramparts, qui s'y étoit amassé pour voir le succez de la chose, je n'eus pas grand peine d'y arriver. Je n'y fus pas si-tôt que découvrant ceux qui m'avoient suivi jusqu'à la porte de la ville, je leur criai victoire, victoire, pour les obliger à tourner tête de mon côté, comme ils me reconnurent à mon habit d'esclave, ils furent si surpris de voir que j'étois encore vivant, que ne doutant point du tout que je ne fusse un homme envoyé du Prophete pour les secourir, ils firent dessein de ne m'abandonner plus: & cette superstition excita tellement leur valeur que je puis dire n'a-

voir jamais vû de ſoldats plus courageux. Ils vinrent donc à moi avec une diligence extrême, & ne furent pas plûtôt montez ſur la brêche, que j'arrachai un drapeau que les ennemis avoient mis ſur la muraille, pour y en mettre un de Soliman, qu'un des nôtres tenoit encore. Et en ayant laiſſé quelques-uns pour la garde de la brêche, je fus avec les autres pour me ſaiſir des portes de la ville, & de la place d'armes. Le peuple n'entendit pas plûtôt crier dans les ruës, vive le victorieux Soliman, que les armes lui tomberent des mains, croyant aſſurément que leur armée étoit défaite, & que celle de l'Empereur étoit dans leur ville. Cependant Zellebis faiſoit tous ſes efforts pour remettre le cœur à ſes ſoldats; mais voyant qu'il étoit abſolument impoſſible, il ſe reſolut à la fuite, ne craignant rien plus que de tomber vif entre les mains de Soliman.

Le peuple ne fut pas plûtôt que ſon défenſeur l'abandonnoit, que nous ne trouvâmes plus de reſiſtance, excepté aux portes, où quelques ſoldats étoient encore en garde. Cet obſtacle ne nous arrêta pas long-tems : car comme nous combattions alors avec quelque eſperance que la victoire ſe rangeroit du parti le plus

juſte ; nous redoublâmes nos efforts avec tant d'ardeur, qu'enfin nous nous rendîmes maîtres de la place. La choſe étant en cet état, & voyant que j'avois peu de monde pour retenir le peuple en ſon devoir, je crus qu'il étoit à propos d'en avertir Soliman, qui cependant avoit rallié une partie de ſon armée aſſez forte encore pour s'oppoſer aux ennemis ; mais non pas pour les repouſſer, ſi l'heureuſe nouvelle que je leur envoyai n'eût redoublé leurs efforts. Soliman fit donc auſſitôt publier dans ſes troupes la priſe de la ville ; & leur en promit le pillage, s'ils faiſoient bien leur devoir. Apres cela, Madame, elles marcherent avec une réſolution qui certainement étoit un préſage de la victoire, ſi les ennemis euſſent tenu ferme. Mais ayant tourné les yeux du côté de la ville, & voyant ſur la muraille un drapeau, où les armes de l'empire paroiſſoient ; leur ardeur ſe ralentit, & bien-tôt apres la place ceda à la crainte. Car Zellebis en fuyant avoit envoyé leur dire qu'ils ne hazardaſſent point la bataille, & que la ville étoit perduë : de ſorte qu'ils ſe retirerent : & quoi que Soliman les pourſuivît quelque tems, leur chef fut ſi ſavant en ſon métier, qu'il fut impoſſible de les obliger au combat, ni

de les empêcher de faire une retraite honorable. Car Soliman voyant de dessus une éminence, qu'ils alloient entrer dans un bois, où ils seroit dangereux de les poursuivre, & voyant aussi qu'il étoit déja presque nuit, il revint au camp, & comme il m'avoit déja envoyé assez de troupes pour ne craindre plus la revolte du peuple: je fus l'assurer que j'avois donné ordre qu'il pût entrer par la brêche dans cette ville rebelle.

Ce Prince me reçut avec tant de bonté, me loüa si hautement, dit tant de fois qu'il me devoit, & la vie & l'honneur, que ses loüanges surpasserent de beaucoup ce que j'avois fait. Et comme il remarqua encore un reste de chaine que j'avois rapporté du combat, il voulut qu'on me l'ôtât à l'heure même. Mais voyant qu'il ne pouvoit s'empêcher de parler de moi, & de me demander toûjours quelque particularitez de cette action, je le suppliai de songer plûtôt à conserver ce que la fortune lui avoit donné par ma main, qu'à loüer davantage une victoire qu'il devoit plus au bonheur de ses armes, qu'à ma propre valeur. Ce Prince me parut alors assez interdit, sans que j'en puisse imaginer la cause: mais je ne fus pas long-tems en cette incertitude: car

Soliman après avoir un peu rêvé, me dit qu'il étoit au deſeſpoir que ſa religion ne lui permettoit pas de donner aucun commandement à un homme de la mienne : & qu'elle le forçât de faire une injuſtice, & de paroître ingrat en donnant à un autre ce que j'avois acquis. Je le conjurai de croire que pourvû qu'il fût ſatisfait, je l'étois auſſi : & que je n'aſpirois point à d'autre gloire qu'à celle de lui plaire & de le ſervir. Il ordonna donc au Sangiac de la Natolie, d'aller commander dans la ville : & de peur que la crainte du châtiment ne portât les habitans à ſe revolter, il lui commanda de faire tenir toute la nuit les ſoldats armez, & ordonna la même choſe dans ſon camp, les ennemis n'étant pas ſi loin qu'on ne dût craindre qu'ils ne ſe ſerviſſent de l'avantage que leur donnoit l'obſcurité, pour venir enlever quelque quartier. Après cela il fit ſigne qu'on ſe retirât : je voulus obéïr comme les autres ; mais il me fit connoître que ce commandement ne s'addreſſoit point à moi, & qu'il deſiroit que je reſtaſſe auprès de lui.

Ce fut alors, Madame, que Soliman ſurmonta mon inſenſibilité, en me forçant de commencer à le ſervir par amitié, & non plus par une ſimple reconnoiſſan-

ce, comme j'avois fait auparavant; & il auroit fallu avoir renoncé à la raiſon, pour n'être pas touché de tant de generoſité. Il ne me traita point comme ſon eſclave, il ne me parla point comme à ſon inferieur, il ne me careſſa point comme ſon égal; mais comme ſi j'euſſe été fort au deſſus de lui, par ma naiſſance, mon merite, & ma valeur. Et pour me témoigner que ce diſcours n'étoit pas une flatterie, dont il voulût faire ma récompenſe, il me jura qu'il ne tiendroit qu'à moi que je ne regnaſſe dans ſon empire auſſi abſolument que lui: & me conjura de lui en donner les moyens, parce que ſans moi il étoit contraint d'être ingrat, la fortune lui étant ſi ennemie, qu'il ne pouvoit faire de bien au ſeul homme qu'il aimoit, ſi je ne le voulois auſſi. Enfin, Madame, après cent conjurations les plus preſſantes que vous puiſſiez vous imaginer, & après m'avoir prié plus de cent fois de ne lui vouloir point de mal de la propoſition qu'il m'alloit faire, il entreprit de me perſuader de quitter ma religion pour prendre la ſienne; parce que ſans cela il falloit, diſoit-il, que je fuſſe eſclave, & qu'il fût le plus malheureux des hommes. Après que ce Prince eût dit tout ce que la generoſité & l'affection peuvent

faire dire en une pareille rencontre, je le conjurai de ne s'affliger point injuſtement, puiſque j'allois lui donner un moyen de me recompenſer non ſeulement du ſervice que je lui avois rendu, mais de tous ceux que je lui rendrois à l'avenir. Il me parut alors une joye ſur ſon viſage, qui me fit bien connoître qu'il avoit exprimé les ſentimens de ſon cœur : mais elle ne dura pas long-tems, lors que je l'eus ſupplié de me redonner mes chaînes, & de me laiſſer la liberté de ma religion. Que je lui demandois des fers pour lui témoigner que je ne voulois pas ſortir de ſon ſervice, & que je le ſuppliois de ne me demander plus une choſe que je ne ferois pas pour la poſſeſſion de l'empire de tout le monde. Quoi, me dit Soliman, je donnerai des chaînes à mon liberateur ! Je tiendrai pour eſclave celui qui m'a fait regner ! Non, non il ne ſera pas dit que je n'aye pu recompenſer ceux qui m'ont ſervi, que par une honteuſe ſervitude. La demande que tu me fais eſt digne de ta generoſité, mais cette recompenſe ſeroit indigne de Soliman. Il eût ſans doute continué davantage s'il n'eût remarqué que mon viſage changeoit, & craignant de m'avoir fâché, il commençoit déja de me demander pardon, lors qu'il s'aperçut que j'étois bleſſé

au bras gauche, par le ſang qui couloit de la manche de mon habit. De ſorte que craignant que je ne tombaſſe en foibleſſe, il appella du monde, & quoique je puſſe dire, il voulut voir ſonder ma bleſſure qui ne ſe trouva point dangereuſe, mais qui l'eût pû devenir, ſi l'on eût tardé davantage à me panſer. C'eſt une choſe étrange que je ne m'en étois point apperçu ; & ſi la propoſition que Soliman m'avoit fait, ne m'eût donné aſſez d'émotion pour faire r'ouvrir ma bleſſure, je penſe que je me fuſſe retiré ſans y prendre garde.

Soliman me fit porter dans une tente, avec un ſoin ſi grand qu'on eût dit que de la conſervation de ma vie dépendoit celle de la ſienne. Je commençai dès lors de m'être plus regardé comme un eſclave, mais comme le favori de l'Empereur. Tout le monde me faiſoit careſſe & civilité, & celui même qui m'avoit achetté, qui m'avoit mis aux fers, & qui m'avoit condamné à mourir, étoit un des plus ſoigneux de ma ſanté. Cependant Soliman entra le lendemain dans la ville, avec toutes les ceremonies d'un Prince vainqueur de ſes ſujets rebelles. Les principaux habitans lui furent amenez tous chargez de chaînes, & ne parurent devant lui que la face contre terre. Il s'informa à l'heure même

de la qualité de leur crime, il distingua ceux qui s'étoient revoltez par malice, de ceux qui s'y étoient engagez par foiblesse : & par une bonté bien contraire aux maximes des Tirans, la vie de cinq ou six des plus coupables satisfit pour le crime de tous les autres ; & il donna un exemple de clemence, où les autres en auroient laissé un de cruauté, sous le nom de la justice. Mais comme il avoit promis le pillage de la ville aux soldats, il ne voulut pas qu'ils pussent se plaindre dans un tems où ses ennemis tenoient encore la campagne : & ne leur permit pas aussi de se charger du butin, sachant assez que c'est détruire une armée que de l'enrichir. De sorte que pour les contenter, il leur fit dire qu'il étoit tout prêt de leur tenir sa promesse, mais que ne jugeant pas qu'il fût à propos, Zellebis étant échappé à sa vengeance, de se charger de meubles inutiles, puisqu'ils ne pourroient ni les porter, ni les vendre, étant contraints d'aller suivre l'ennemi : il leur offroit de leur donner trois montres à chacun, & leur promettoit qu'il ne retourneroit point à Constantinople, sans récompenser leur courage. Les soldats accepterent cette proposition ; & pour ne leur donner pas loisir de s'en repentir, Soliman les fit

marcher trois jours après : ayant laiſſé une garniſon aſſez forte dans la ville, pour empêcher une nouvelle rebellion. Il eut la bonté de vouloir ſavoir preſque à toutes les heures en quel état j'étois : de ſorte qu'ayant été aſſuré que ma bleſſure ne m'empêcheroit pas de le ſuivre, il en témoigna une extrême joye.

Nous marchâmes donc droit à l'ennemi, ayant ſû ſa route par des Coureurs qu'on avoit envoyez battre l'eſtrade : mais comme Zellebis qui avoit rejoint ſes troupes, ne vouloit pas hazarder la bataille legerement ; il évita toûjours avec addreſſe, tous les lieux où l'on eût pû le forcer à combattre : & comme il étoit fin & malicieux, il inventa une fourbe qui lui reüſſit. Il voyoit bien que la preſence du Grand Seigneur étoit l'ame de ſon armée, que ſa vûë inſpiroit la valeur à ſes ſoldats ; & qu'il ſeroit difficile de les vaincre, tant qu'ils auroient pour témoin de leur courage, celui ſeul qui les pouvoit combler & de biens & d'honneur. Il envoya donc en diligence quelques-uns de ſa faction à Conſtantinople, pour y ſemer le bruit que Soliman étoit mort ; que ſes troupes étoient deffaites, & que lui s'étoit fait déclarer Empereur : ne doutant point du tout, connoiſſant l'humeur re-

muante des Janiſſaires, qui demeurent toûjours pour la garde du ſerrail, qu'ils ne fiſſent quelque deſordre qui pourroit rappeller Soliman à Conſtantinople. Comme en effet, cette funeſte & fauſſe nouvelle n'y fut pas ſi-tôt publiée, qu'on y vit une confuſion effroyable. Le Grand Viſir fit tout ce qu'il put pour apprendre d'où ce bruit étoit venu, & pour appaiſer les Janiſſaires, les aſſurant qu'il n'avoit eu aucune nouvelle de ce qu'on leur faiſoit croire. Mais ce qu'il leur diſoit pour les retenir, ne faiſoit que les irriter davantage, & les confirmer dans leur opinion. Car, diſoient-ils, ſi Soliman n'étoit point mort, le bruit de ſes victoires s'étendroit juſqu'ici. Tout le ſerrail & tout le peuple étoit en pleurs, & tous les Janiſſaires étoient en armes, voulant à toute force élire un Empereur. Mais comme le Grand Viſir les en voulut empêcher appuyé du peuple & de quelques-uns des Janiſſaires, ils tournerent toute leur fureur ſuivant leur coûtume contre les Juifs & contre les Chrétiens. Ils pillerent toutes leurs maiſons, ils démolirent leurs Chapelles, ils mirent le feu en quelques-unes; & dans cette confuſion ne diſcernant point le Turc d'avec le Chrétien, peu s'en fallut qu'ils ne pillaſſent tout Conſtantino-

ple. Ils oſerent même entreprendre de forcer le ſerrail ; mais au milieu de ce deſordre, le Grand Viſir reçut une lettre de Soliman, qui lui apprenoit l'heureux ſuccès de ſes armes, afin qu'il le fit ſavoir à ſes peuples. De ſorte qu'étant aſſuré de la verité de la choſe, il alla dans les ruës criant hautement que Soliman vivoit, que Soliman étoit victorieux, que Soliman ſeroit bien-tôt à Conſtantinople. Il prononça ces mots avec tant de joye, qu'ils firent quelque impreſſion en l'ame des Janiſſaires : & ayant montré la lettre du Grand Seigneur à quelques-uns, cette verité ne fut bien-tôt plus ignorée de perſonne. Les plus ſéditieux & les plus violens furent les plus étonnez : le nom de Soliman leur remit au cœur le reſpect que l'avarice & la violence en avoient banni : ils jetterent leurs armes, & demanderent pardon. Il y en eut pourtant à qui la crainte de rendre ce qu'ils avoient pris, fit faire d'étranges propoſitions : mais le Grand Viſir étant ſage & prudent, jugea qu'il valloit mieux leur faire eſperer leur grace, que leur faire craindre le châtiment ; de peur que les mettant au deſeſpoir, ils ne ſe portaſſent encore à quelque nouvelle violence. Il leur promit donc de parler pour eux

au Grand Seigneur ; & de l'assurer que la nouvelle de sa mort les avoit tellement affligez, que ne pouvant la venger sur ceux qu'ils croyoient la lui avoir donnée, ils l'avoient du moins voulu faire sur les ennemis de sa religion. Ce discours commença de calmer leurs esprits : & comme cette multitude semble toûjours en de semblables rencontres, n'avoir qu'une ame qui la fasse agir, bien qu'elle soit composée de personnes, dont tous les sentimens sont differens ; elle se laissa enfin persuader que son crime seroit non seulement impuni, mais récompensé comme une marque de son zele & de son affection.

Cependant le Grand Visir dépecha en diligence à Soliman, pour l'avertir de ce desordre, & pour supplier sa Hautesse, si ses affaires le lui permettoient ; de revenir à Constantinople, de crainte qu'il ne se fit quelque nouvelle sédition. Qu'il étoit hors d'apparence que les Chrétiens, les Juifs, & ceux des Turcs qu'on avoit pillez, ne se plaignissent pas de leur infortune, & que ces plaintes ne fussent pas suivies d'un nouveau malheur. Il lui manda encore que les affaires de Hongrie n'alloient pas fort bien, & que sa presence étoit necessaire à bien des choses. Soliman

reçut cette fâcheuſe nouvelle avec beaucorp de douleur : fâché d'être contraint de laiſſer la victoire de Zellebis à un autre. Il jugea pourtant ſon retour de trop grande importance pour le differer : de ſorte qu'après avoir donné la conduite de l'armée au Baſſa Sinan, & l'avoir inſtruit de l'ordre qu'il vouloit qu'il tint, nous partîmes pour Conſtantinople avec le moins de monde qu'il nous fût poſſible, afin de ne pas affoiblir l'armée. Je dis, nous partîmes, Madame, car depuis cet heureux jour, où mon deſeſpoir me fut ſi avantageux, je fus inſéparable de Soliman. J'avois part à tous ſes ſecrets ; il me diſoit toutes ſes pensées ; & mes conſeils faiſoient preſque toutes ſes reſolutions. Son retour à Conſtantinople y produiſit pluſieurs effets, il donna de la joye aux innocens ; de la crainte aux coupables, & de l'eſperance aux Juifs & aux Chrétiens ; il recompenſa ceux qui lui avoient été fidelles ; il punit ſeverement les ſédicieux ; il fit rendre aux Juifs & aux Chrétiens tout ce qu'on leur avoit pris, & rebâtir leurs chapelles & leurs maiſons ; & ce qui ne ſe trouva plus des meubles qu'on leur avoit derobez, il le paya de ſon argent. Après cela, Madame, la tranquillité fut plus ſolidement établie à

Conſtantinople, qu'elle n'étoit auparavant. L'Empereur ne jugea pourtant pas à propos de retourner en Natolie, à cauſe que les affaires de Hongrie vouloient qu'il n'en fût pas ſi éloigné.

Durant cet intervale, j'avois tous les jours l'honneur d'entretenir Soliman, & de recevoir tant de marques de ſon amitié, que je ne pouvois plus lui refuſer la mienne. Mais quelque complaiſance qu'il eût pour moi, s'il m'eſt permis de parler ainſi, il ne pouvoit s'empêcher de me vouloir perſuader de prendre ſa religion; à quoi je m'oppoſois ſi fortement, en lui faiſant voir les erreurs ridicules qu'elle enſeigne, que ne pouvant le mettre en colere contre moi, je le forçois quelquefois d'en rire. Cependant il arriva qu'un matin il m'envoya querir avec un empreſſement extraordinaire: & un Baſſa nommé Ruſtan qui a épouſé une fille de Soliman, homme fin & adroit, entra auſſi dans ſa chambre en même-tems que moi. Comme j'y fus arrivé, Soliman me dit qu'il avoit achetté un portrait d'un marchand qui venoit de Tauris qu'il vouloit me montrer, pour ſavoir s'il n'avoit point été trompé, & s'il étoit vrai qu'il ſe connût en peinture. Il me bailla alors une boëte couverte de diamans que j'ouvris

avec un transport si grand, que si Soliman eût eu l'esprit tranquile il s'en fût apperçu. Car, Madame, si l'on peut dire qu'il y ait quelque chose au monde qui vous ressemble, il est certain que ce doit être cette peinture. Et comme on m'avoit pris le portrait que vous m'aviez donné, je crus d'abord que c'étoit lui, & que pour le presenter au Grand Seigneur, on l'avoit mis dans une boëte plus riche. Ce qui servoit encore à me tromper, étoit que comme vous vous étiez peinte en Amazone, celle-ci l'étoit de même; mais enfin après que ce premier trouble de mon imagination fut appaisé, je connus distinctement que les yeux de l'incomparable Isabelle avoient un feu qui ne paroissoit point en ceux de ce portrait; & que cette ressemblance étoit fort imparfaite. Il est pourtant certain que tout l'Orient n'a jamais vû une si belle personne; aussi quand Soliman me demanda ce qu'il m'en sembloit, je fus contraint de lui dire que je ne croyois pas que la Grece eût jamais rien produit de si merveilleux. Tu ne t'étonneras donc point, me dit-il, que Soliman en soit charmé, & qu'il prenne la resolution de s'informer curieusement si l'original est aussi parfait que la peinture. Car le peintre n'a point flatté cette fille, poursuivit le Sultan,

je

je ſuis le plus amoureux des hommes, & je ne puis vivre ſans la poſſeder. J'avouë que ce diſcours me ſurprit : car quoi qu'il pût être dit par galanterie, je connus certainement à la façon dont Soliman me parloit qu'il avoit le cœur touché. Il voulut que je tombaſſe d'accord avec lui, que la phiſionomie de cette perſonne étoit ſpirituelle, qu'elle avoit quelque air de Roxelane Sultane Reine qu'il avoit tant aimée, & pour qui il avoit encore tant de reſpect. Je ſais bien, me diſoit Soliman, qu'il eſt incomprehenſible qu'un Prince qui tient en ſon pouvoir les plus belles femmes du monde, devienne amoureux peut-être de l'imagination d'un peintre : & qu'un mélange de couleurs qui n'a pu faire qu'une image muette, me faſſe oublier tout ce que j'ai vû de plus parfait & de plus charmant, & Roxelane même que j'aime plus que ma vie. Je ſais bien encore, pourſuivoit-il, que cette perſonne peut être belle, & n'être pas fort aimable : qu'elle peut avoir des deffauts dans l'eſprit & dans l'humeur, que ſon portrait ne me montre pas : que cette douceur qu'elle a dans les yeux, n'eſt peut-être pas en ſon cœur : que cette majeſté qui paroît ſur ſon viſage, couvre peut-être une ame lâche & méchante : & pour tout

dire, qu'elle eſt contraire à ce que je la crois. Mais enfin, je ſuis forcé à cette inclination par une puiſſance ſuperieure, qui ne me permet pas de m'oppoſer à moi-même. Ce n'eſt pas que je ne connoiſſe bien encore la raiſon; mais c'eſt qu'en cette rencontre je ne la puis ſuivre, il me pria alors de vouloir le conſeiller, pourvû que ce fût ſelon ſon deſir. Je connus bien à ce diſcours que cette paſſion étoit trop violente pour la vouloir combattre: de ſorte que je lui dis ſeulement que la premiere choſe que devoit faire ſa Hauteſſe, étoit de s'informer d'où ce marchand avoit eu ce bel objet de ſon amour; afin de s'aſſurer ſi le peintre avoit été fidele. Il me dit alors que cet homme lui avoit déja appris que cette perſonne ſe nommoit Felixane, qu'elle étoit fille du Gouverneur de Mazanderon; qu'elle demeuroit avec Axiamire fille aînée de Tachmas Sophi de Perſe qu'on croyoit en être amoureux: mais qu'il couroit bruit, que Felixane à cauſe de quelque inclination ſecrette, ou par quelque raiſon que l'on ne comprenoit pas, ne recevoit point l'affection de ce Prince favorablement: ſi bien que cela étant ainſi, il ſe reſolvoit d'envoyer Ruſtan déguiſé pour la voir, pour lui offrir toutes les magnifi-

cences du ſerrail, ou pour l'enlever ſi elle ne vouloit pas les venir recevoir volontairement : ce qui ſe pouvoit faire ſans beaucoup de peine, parce qu'il avoit ſû par une autre voye que la Princeſſe Axiamire avec qui elle demeuroit, alloit preſque tous les ans à Mazanderon, qui eſt ſitué au bord de la mer Caſpie. Je vis bien après ce diſcours, qu'il ne falloit pas déguiſer mes ſentimens en une occaſion ſi importante. Je pris donc la liberté de dire à Soliman avec les termes les plus doux que je pû choiſir, que c'étoit en quelque façon violer le droit des gens, & manquer à l'exacte juſtice que d'uſer de cette violence : & que pour peu que Tachmas fût ſenſible, il pourroit bien être que le feu de ſon amour allumeroit celui de la guerre ; & que peut-être ſa Hauteſſe ſe repentiroit un jour qu'un portrait eût fait répandre le ſang de ſes ſujets. Ruſtan qui voyoit qu'en détruiſant le deſſein de l'Empereur ; je lui ôtois ſon employ ; aſſura le Grand Seigneur de lui mettre Felixane entre les mains, ſans que le Sophi de Perſe pût jamais apprendre ce qu'elle ſeroit devenuë. Qu'il ſavoit un moyen preſque indubitable pour executer ce qu'il diſoit ; pourvû qu'il voulût lui donner un vaiſſeau bien équipé de toutes choſes.

Qu'il feroit habiller tous les ſoldats en matelots ou en eſclaves, afin qu'on ſe défiât moins d'eux, que pour lui il s'habilleroit en marchand, & ſe chargeroit de tout ce qu'il y avoit de plus rare à Conſtantinople, entre les marchandiſes d'Europe, & des plus propres à toucher l'inclination des femmes. Qu'après cela, il ſupplioit ſa Hauteſſe de ne lui commander pas d'en dire davantage, & de ſe contenter du ſerment qu'il lui faiſoit de lui rapporter ſa tête à ſes pieds, s'il ne lui amenoit pas Felixane. Cette promeſſe flatta ſi doucement la paſſion de l'Empereur, que ne pouvant s'empêcher de la ſuivre, il eut la bonté de me demander pardon, s'il ne pouvoit ſoumettre ſes ſentimens aux miens: mais que du moins j'avois cet avantage, qu'il avoüoit que j'avois raiſon, & qu'il ſe ſouviendroit que ſa gloire m'étoit chere, puis que j'avois été aſſez genereux pour ne pas craindre de le fâcher en m'oppoſant à l'injuſtice de ſon deſſein. Que cependant nous fiſſions en ſorte que Roxelane n'en pût rien ſavoir: Enfin, Madame, Ruſtan eut l'équipage qu'il demandoit pour cette belle conquête; & j'eus plus de civilitez que je n'en meritois.

Soliman fut pourtant contraint, quel-

ques jours après le départ de Ruſtan, d'interrompre ſes pensées amoureuſes, pour ſonger aux affaires de la Natolie, qui depuis ſon retour à Conſtantinople avoient bien changé de face. Car auſſi-tôt que Zellebis avoit été averti par ſes eſpions, que l'Empereur étoit parti, il avoit apporté autant de ſoins à joindre ſon ennemi qu'il en avoit apporté à l'éviter. Et comme le Baſſa Sinan avoit ordre de donner la bataille s'il en trouvoit l'occaſion; les deux armées ne furent pas longtems ſans ſe voir en preſence. Si on jugeoit toûjours de l'évenement du combat par le nombre des ſoldats, il eſt certain que le Baſſa eût dû vaincre Zellebis qui en avoit beaucoup moins que lui: mais il fut ſi malheureux, & ſelon quelques-uns ſi peu entendu; qu'il laiſſa prendre tout l'avantage du champ de bataille à l'armée ennemie, ſoit pour la ſituation ou pour le vent qui lui étoit favorable, & qui repouſſoit toute la pouſſiére & la fumée du côté des nôtres, ce qui les incommodoit extrêmement. Il arriva encore que lors que le combat avoit commencé, le ſoleil s'étoit trouvé couvert de nuës; de ſorte que le Baſſa Sinan n'ayant pas jugé de quel côté il étoit, ou n'ayant pas prévû qu'il pourroit ſe découvrir, l'avoit mis

doit aux yeux de ſes ſoldats qui s'apperçûrent bien-tôt après que cette lumiere qui les ébloüiſſoit, les empêchoit ſouvent de pouvoir ni frapper ni repouſſer les coups de leurs ennemis. Enfin, Madame, le ſoleil éclaira la défaite du Baſſa & le triomphe de Zellebis: & l'armée de l'Empereur fut tellement miſe en déroute, que de plus de huit jours il ne ſe trouva mille ſoldats enſemble. Cette nouvelle affligea fort Soliman: & comme j'étois l'unique confident de ſes plaiſirs ou de ſes douleurs, j'eus ordre de me rendre auprès de lui. Mais à peine fus-je entré dans ſon Cabinet, que prenant la parole il me demanda ſi je voulois qu'il fût déhonnoré? Si j'avois reſolu de laiſſer perdre ce que j'avois aquis? ſi je n'avois pris la capitale ville de la Natolie, que pour ſervir de retraite à un lâche qui avoit terni la gloire de ſes armes? car enfin, me dit-il, le Baſſa Sinan s'y eſt retiré, après avoir perdu la bataille & après avoir laiſſé prendre les armes de l'empire à mon ennemi. Juge après cela, Ibrahim, pourſuivit-il, ce que je dois attendre de toi. Ta valeur a déja une fois retabli ma gloire, c'eſt encore de toi qu'il faut que je la tienne. C'eſt de ta main que je veux la tête de Zellebis, & de ton bras que j'attends la victoire. Ne t'oppoſe

donc plus à ma volonté, auſſi-bien ne puis-je jamais me reſoudre à te permettre de me quitter. Je t'aime trop, ou pour mieux dire je m'aime trop moi-même pour te donner la liberté de ſortir de mes Etats. Reſous toi donc à ce que je t'ai tant de fois demandé, & à ce que je n'oſe preſque t'expliquer plus clairement de peur de te fâcher. Enfin Ibrahim, prens un turban & un cimeterre, & après cela je te fais le premier de mon empire; mes ennemis ſont domptez; & Soliman eſt content. Il eſt certain que la façon dont ce diſcours fut prononcé, toucha en quelque ſorte mon eſprit: mais il eſt vrai pourtant qu'il ne l'ébranla point. Je ſuppliai l'Empereur de n'écouter pas tant l'affection qu'il avoit pour moi, qu'il n'écoutât auſſi la raiſon: que cette premiere aveugloit ſon jugement en lui perſuadant que j'étois capable de grandes choſes: mais que cette ſeconde lui montreroit clairement qu'il me demandoit non ſeulement une choſe juſte, mais impoſſible à un cœur comme le mien. Car, lui diſois-je; Seigneur, nos ſentimens ne dépendent pas de nôtre volonté: ce que nous appellons la foi parmi nous, eſt une grace qui nous vient d'en haut, & ne s'acquiert pas par des connoiſſances naturelles. C'eſt donc une choſe qu'on ne

ſauroit forcer ; c'eſt un preſent du ciel que l'on doit conſerver au peril de ſa vie ; & qui n'eſt point du tout ſous la domination des Rois. Fais donc que ta Hauteſſe me pardonne ſi je lui refuſe une choſe que je ne ferois pas pour la poſſeſſion de tout l'univers, ni même à la vûë de la mort la plus terrible, & la plus épouvantable. Si je lui refuſois, pourſuivois-je, ou mon ſang ou ma vie qui ſont les ſeules choſes dont je puis diſpoſer ; je penſerois être coupable de la plus noire ingratitude qui fut jamais, loin d'avoir une penſée ſi lâche je te conjure de me permettre d'aller affronter l'armée de l'ennemi ; d'éprouver le premier ſa fureur & ſa rage ; & s'il eſt poſſible, de joindre Zellebis, de ſacrifier ſa vie à ta vengeance, ou la mienne à ton ſervice. Ta Hauteſſe ne m'a que trop fait connoître qu'elle ſe ſouvient qu'étant encore chargé de chaînes, j'eus pourtant aſſez de bonheur pour vaincre ſes ennemis : qu'elle juge donc par les choſes que j'ai faites, de celles que je ferai en cette occaſion : aujourd'hui que tant de témoignages d'affection me rendent redevable à Soliman : & que n'étant plus chargé de chaînes, je pourrai me ſervir de toute mon adreſſe & de toute ma force. Fais donc, Seigneur, qu'on me don-

ne

ſeulement un cimeterre, & que je ſois placé au premier rang de ton armée ; & pour obliger ta Hauteſſe à ne me demander plus la ſeule choſe que je puis lui réfuſer, qu'elle ſe conſidere elle-même ; & rappellant ſes ſentimens les plus ſecrets ; qu'elle ſe demande en particulier, ſi le bonheur de la Chrétienté avoit voulu qu'elle fût puiſſamment perſuadée de la veritable religion, ſi elle ſeroit capable de la changer pour la conquête de tout le monde ; mais c'eſt trop importuner ta Hauteſſe de lui demander avec tant de raiſons une choſe juſte : & c'eſt preſque faire un crime que de douter de l'obtenir.

Soliman m'écouta avec beaucoup d'inquiétude, & comme j'eus achevé de parler, il fut quelque tems ſans me répondre ; & quoique la penſée des hommes ſoit difficile à connoître, je remarquai pourtant bien que la colere, la raiſon & l'amitié regnoient ſucceſſivement en ſon cœur. Mais enfin après avoir bien diſputé en lui même, il me dit avec un viſage un peu plus tranquile, que ne pouvant pas changer mon cœur, & ne pouvant pas auſſi ſe défaire de l'affection qu'il avoit pour moi, il avoit trouvé un expedient que je ne pourrois refuſer, ſi je n'avois

reſolu de m'acquerir ſa haine : & qu'il m'accorderoit, ſi le Muphti qui eſt le chef de ſa religion, jugeoit qu'il le pût ſans offenſer le Prophete. Il me propoſa alors de prendre ſeulement l'habit des Turcs, afin qu'étant cru tel, il pût me donner des charges, & me retenir auprès de lui. Et pour perſuader au peuple que j'aurois changé de religion, il feroit en ſorte que le Muphti aſſureroit à tout le monde en avoir fait la ceremonie en particulier dans la Moſquée du ſerrail. Qu'il étoit bien aſſuré que cet homme aimoit trop ſa tête pour reveler un ſecret de ſi grande importance. Que cependant je pourrois vivre en Chrétien ſous l'habit d'un Muſulman, & le rendre le plus heureux Prince du monde. J'avouë que j'eus plus de peine à répondre à cette derniere propoſition qu'à l'autre : je lui dis neanmoins encore que je le ſuppliois de ſe ſouvenir, que le déguiſement ne devoit jamais aller juſques aux autels, que l'amour & la guerre permettoient quelquesfois de ſemblables choſes ; mais que la religion vouloit beaucoup de ſincerité, & qu'en celle que je profeſſois, il y avoit un commandement exprès de la publier hautement. Je voulois continuer, mais la colere ſurmonta d'une telle ſorte le Sultan, que je

fus contraint de me taire pour ne l'irriter pas davantage. Je connus pourtant bien que l'amitié trouvoit encore place en ſon ame malgré ſa fureur : je vis dans ſes yeux des larmes de dépit & de tendreſſe, & quelque violent que fût ſon diſcours, il y méloit toûjours des choſes qui me faiſoient bien connoître qu'il avoit une affection pour moi qui ne pouvoit jamais être détruite. Il me dit donc d'une voix précipitée que je ne lui repliquaſſe plus, que toute la grace qu'il me pouvoit faire, étoit de me permettre d'aller conſulter le Patriarche de Conſtantinople, & les Religieux de Pera, en une occaſion où ils avoient autant d'interêt que moi. Car peut-être, me dit-il, après les avoir tant favoriſez en ta conſideration, je pourrai bien les détruire pour la même cauſe, & me vanger ſur eux de ton inſenſibilité, & de la colere où je ſuis de ne pouvoir ceſſer de t'aimer. Mais va donc, pourſuivit-il, & fais que je ſache ta derniere reſolution dans deux jours : car autrement je ſerois capable d'en prendre une qui te feroit repentir d'avoir ſi mal reconnu l'affection que je te porte encore malgré ton endurciſſement.

Comme il eut ceſſé de parler, je me retirai avec un profond reſpect, & ſon-

geant en moi-même à ce que j'avois à faire, il me ſembla juſte de ne me fier pas à mon propre ſens en une choſe de ſi grande importance. Ces menaces de Soliman ne m'auroient point ébranlé, ſi elles ne ſe fuſſent addreſſées qu'à ma ſeule perſonne: mais la crainte d'envelopper un ſi grand nombre d'innocens en un malheur qui ne devoit regarder que moi, me fit reſoudre d'avoir recours à la raiſon d'autrui, la mienne n'étant pas aſſez libre ni aſſez deſintereſſée pour agir juſtement en cette rencontre. L'averſion que j'avois pour la vie étant éloigné de vous, aidoit encore à me perſuader que ma religion ne me permettoit pas ce que l'on deſiroit de moi. J'aſſemblai donc le Patriarche de l'Egliſe grecque & ſes principaux Caloyers, car la latine n'eſt point encore établie à Conſtantinople : & comme je les avois vûs très-ſouvent depuis que j'y étois, je leur propoſai la choſe avec toutes les circonſtances, que je crûs néceſſaires de leur dire, afin qu'ils connuſſent mieux l'importance de l'affaire. Je leur appris l'extrême affection, que Soliman avoit pour moi; les menaces qu'il avoit faites contr'eux à ma conſideration; les promeſſes que j'en avois reçuës, ſi je faiſois ce qu'il deſiroit; enfin je leur expoſai

ſincerement la choſe comme elle s'étoit paſſée, & ſans leur déguiſer mes ſentimens, je leur fis connoître que pourvû qu'ils puſſent être en ſureté, je ſerois bien aiſe qu'ils trouvaſſent que je ne pouvois ſatisfaire Soliman que par la perte de ma vie. Ils commencerent alors une diſpute qui dura aſſez long-tems: ils ne ſe fierent pas en leur memoire, ils voulurent encore revoir leurs livres, & ne juger pas tumultuairement de cette affaire. Les opinions furent partagées plus d'une heure, & les uns & les autres ſembloient avoir des raiſons bien fortes pour ſoutenir le parti qu'ils avoient embraſſé: mais enfin le Patriarche leur dit, que comme parmi nous on voit tous les jours des Religieux qu'on envoye en habit de marchand ou de cavalier pour la converſion des ames, que le même déguiſement pouvoit m'être permis, pourvû que ce fût pour la même cauſe, & que le ſeul interêt de la Chrétienté me portât à cette tromperie qui certainement me ſeroit heureuſe pour le ciel, & glorieuſe pour la terre, ſi je pouvois me reſoudre à l'executer genereuſement. Que le pouvoir que j'avois ſur l'eſprit de Soliman ſeroit aſſez grand pour le faire douter de ſa religion; que ſa converſion m'é-

toit peut-être reſervée : & que ſi cela arrivoit, ce ſeroit rendre le plus grand ſervice à la Chrétienté que perſonne lui eût jamais rendu : & que de-là pouvoit dépendre le ſalut de cent mille perſonnes, & qu'enfin ſon avis étoit que je ne pouvois faillir en cette occaſion.

Cette opinion étant devenuë generale entr'eux, ils me conjurerent de ſoumettre mes ſentimens aux leurs en ſatisfaiſant Soliman : & qu'ils m'engageoient leur conſcience, que la mienne ſeroit déchargée de tout crime en cette rencontre ; pourvû que je ne me laiſſaſſe point éblouir par la grandeur, & que la protection de la Chrétienté fût le ſeul motif qui me portât à ce déguiſement. Je fis ce que je pûs pour les obliger à changer d'avis : je leur fis cent objections & cent demandes. Je leur dis qu'encore que je ne portaſſe pas les armes contre la Chrétienté, comme j'y étois bien réſolu, je ne laiſſerois pas toûjours de lui nuire ſi je ſervois en d'autres occaſions, puiſque ce ſeroit toûjours augmenter la puiſſance de l'empire Turc : mais ils me dirent que pourvû que je portaſſe la guerre chez les Perſes, ce ſeroit amuſer Soliman inutilement pour lui, & utilement pour les Chrétiens : parce que les conquêtes que les Turcs fai-

ſoient chez les Perſes par une fatalité toute extraordinaire, n'avoient jamais pû être conſervées par eux. Que de cette ſorte, occupant Soliman à cette guerre ce ſeroit lui ôter les moyens de tourner ſes armes du côté de la Chrétienté, que de deux maux il falloit toûjours choiſir le moindre ; & qu'enfin je répondrois en ma perſonne des malheurs qui leur arriveroient, ſi je n'obéïſſois aveuglement à ce qu'ils ne m'ordonnoient qu'après avoir connu ſuffiſamment que la raiſon le vouloit ainſi. Je fus donc forcé de ſuivre leurs ordres, & d'aller retrouver Soliman, après avoir été inſtruit par eux de tout ce que je devois faire. Pour ce Prince, comme il avoit propoſé la choſe au Muphti en des termes qui témoignoient qu'il la ſouhaitoit, cet homme qui ne ſe ſert de la religion dont il eſt le chef, que pour ſon utilité, n'avoit pas manqué de dire au Sultan ſur l'eſpoir d'une récompenſe que non ſeulement la choſe étoit permiſe, mais meritoire, puis qu'elle ſervoit à l'empire que le Prophete avoit établi.

D'abord que le Sultan me vit, il vint à moi, & me regardant fixement, il cherchoit à connoître les ſentimens de mon cœur par les mouvemens de mon viſage : mais ſans lui donner loiſir de me parler,

je l'assurai que je venois pour lui obéir ; pourvû qu'il plût à sa Hautesse de m'accorder trois choses que je desirois d'elle. Je n'eus pas si-tôt dit cette derniere parole, que sans être éclairci de ce que je voulois, ce Prince m'assura qu'elles m'étoient accordées. Je le suppliai de vouloir m'écouter auparavant, afin que ne précipitant rien, je ne pusse jamais lui donner aucun sujet de se plaindre de moi. Après m'avoir donné la liberté de lui dire tout ce que je voulois, je le priai de ne trouver pas mauvais, qu'étant son esclave j'eusse la hardiesse de vouloir capituler avec lui, & donner des bornes à son autorité. Car enfin Seigneur, lui dis-je, je ne consens à ce déguisement que ta Hautesse desire de moi, qu'à condition qu'elle ne me parlera jamais de mettre en effet ce que je m'en vais faire en apparence ; qu'elle me permettra de mener toûjours avec moi en habit d'esclave un Prêtre de ma religion que je ferai venir des Isles de l'Archipel, & ce qui est le plus important qu'elle ne me commandera jamais de porter ses armes contre la Chrétienté. Si quelqu'un de tes sujets, lui dis-je encore, se rebelle comme Zellebis ; si tu veux conquêter la Perse ; si quelque autre de tes voisins qui ne soit pas Chrétien t'o-

blige à lui faire la guerre, ou que tu veüilles te rendre maître de tout le reſte de l'Orient ; tiens moi pour le plus lâche de tes eſclaves ſi j'épargne mon ſang & ma vie pour la gloire de tes armes. Si ta bonté ne me refuſe pas ce que je lui demande à genoux, qu'elle diſpoſe de moi comme il lui plaira ; je ſuis reſolu de ſuivre ſes ordres exactement, & de lui obéïr en toutes choſes. Soliman fut ſi content d'avoir obtenu ce qu'il deſiroit, qu'il me jura plus de cent fois que les trois choſes que j'avois demandées s'obſerveroient inviolablement. Mais pour ne perdre point de tems, me dit-il, je veux à l'heure même publier ton changement, afin que le monde n'en ſoit pas ſurpris. Cependant je vais donner ordre que le Muphti me vienne trouver, & lui commander de te voir huit jours de ſuite, pour faire penſer au peuple qu'il t'inſtruit, & qu'il te prépare à cette ceremonie, qui t'obligera encore pour faire croire qu'elle ſe ſera faite, à garder la chambre quelques jours. Cette feinte fut ſi bien conduite que perſonne ne la crût telle. Tant que je gardai le logis je fus viſité des premiers de cet empire, qui jugerent bien que l'affection de Soliman n'ayant plus d'obſtacle qui l'empêchât de m'employer ; je viendrois ſans

doute en état de les pouvoir ſervir. Comme en effet je ne fus pas long-tems ſans m'appercevoir que leurs conjectures étoient veritables : car le ſecond jour d'après cette fourbe, je trouvai que j'avois une maiſon, un train magnifique, des habillemens ſuperbes, & enfin un équipage proportionné à l'emploi que Soliman me donna en me faiſant general d'armée à la place du Baſſa Sinan. Et pour me témoigner encore mieux ſon amitié, il me fit donner dequoi rendre ſecretement au Patriarche de Conſtantinople & aux autres qui m'avoient conſeillé, le tribut qu'il avoit tiré d'eux, les trois dernieres années, & fit dès lors jetter les fondemens d'un palais que depuis j'ai achevé. Cependant il avoit pris ſoin de faire que je trouvaſſe des troupes prêtes à marcher, quand j'aurois ſatisfait à la bienſeance de la ceremonie: de ſorte que lors que je fus le ſaluer la premiere fois en habit Turc, je trouvai que ce que je croyois être une de mes viſites ordinaires, fut un adieu pour aller commander l'armée de la Natolie. Après qu'il m'eut pleinement inſtruit des affaires de cette Province, & qu'il m'eut commandé de prendre la conduite de ſon armée, il me dit que pour me rendre juſtice, & pour punir le Baſſa Sinan,

& de la cruauté qu'il avoit euë autrefois pour moi, & de la lâcheté qu'il avoit faite, il vouloit qu'en me cedant ſa place, il prît auſſi à mon ſervice celle que j'avois tenuë auprès de lui : enfin Madame, il vouloit que ce Baſſa fût mon eſclave, comme j'avois été le ſien. Il faut que j'avouë ici ſans faire le genereux que cette propoſition me donna de la douleur : & quelque reſpect que j'euſſe pour Soliman, auſſi-tôt qu'il m'eut fait connoître ſon intention, je me jettai à ſes pieds pour le ſupplier de ne me commander point de faire une choſe ſi extraordinaire : & de ne vouloir pas qu'un homme qui avoit été mon maître, fût réduit à la miſere & à l'infamie. Que pour moi je ne pourrois jamais me reſoudre de mettre à la chaîne celui qui m'avoit commandé : & qui peut-être étoit plus malheureux que criminel. Je lui répreſentai alors que le ſort des armes ſe mocque bien ſouvent de la prudence humaine : que la force & le nombre ne ſuffiſſent pas toûjours pour avoir l'avantage : & qu'enfin la victoire ne ſuit pas toûjours ni la valeur, ni la juſtice : après toutes ces raiſons qui peut-être n'euſſent pas été aſſez puiſſantes pour le fléchir, je lui demandai la liberté & la fortune de cet homme, pour récompenſe de tous les ſer-

vices que je voulois lui rendre : & je le ſuppliai de ſe contenter de l'éloigner de la Porte, en l'envoyant Gouverneur de quelqu'une de ſes Provinces. Soliman reſiſta un peu à ma priere, mais il y conſentit pourtant, à condition que ce Baſſa ſauroit combien il m'étoit obligé. Après cela il me fit donner une lettre pour lui, afin qu'il me remît le reſte de ſon armée entre les mains : & m'embraſſant étroitement, va, me dit-il, mon cher Ibrahim, où ta gloire t'appelle ; où la mienne te demande, & où la victoire t'attend.

Juſtinian ayant remarqué quelque changement au viſage d'Iſabelle, lui dit, je vois bien Madame, que ce nom d'Ibrahim vous ſurprend & vous étonne ; mais vôtre étonnement ceſſera quand je vous aurai dit qu'en changeant d'habit, je ne changai point de nom : & que celui que je porte, eſt le même que celui d'Ibrahim parmi les Turcs. Il eſt vrai, dit la Princeſſe, que ce nom m'a étrangement ſurpriſe : mais il eſt vrai encore que mon étonnement n'eſt pas fini. Car ſeroit-il poſſible que vous fuſſiez cet Ibrahim, dont les rélations de Levant nous ont tant dit de merveilles ? dont la valeur a fait tant de miracles ? qui a conquêté une partie de la Perſe, gagnai de ſi grandes ba-

TAYLOR INST. OXFORD

tailles, fait couronner Soliman dans Bagdet; & qui paſſe pour un homme ſi extraordinaire, qu'on ne croit pas que l'Orient en ait jamais eu de ſemblable? de grace, ne me tenez pas plus long-tems en peine; & après m'avoir éclaircie de ce que je vous demande, pourſuivez la ſuite de vôtre hiſtoire, & m'aprenez exactement tout ce qui vous eſt arrivé. Il faut, répondit Juſtinian, que je confeſſe que je ſuis cet Ibrahim que la renomée a ſi bien flatté.

Auſſi-tôt que je fus arrivé en la Natolie avec les troupes que le Grand Seigneur m'avoit donné à conduire, j'allai droit à Chientaya, d'où le Baſſa Sinan n'étoit point ſorti depuis qu'il s'y étoit retiré, n'ayant fait autre choſe que faire camper le reſte de ſon armée aſſez près de la ville, en attendant ou des troupes, ou un nouvel ordre. Je lui envoyai celui que j'avois par un Capigi qu'il executa de point en point. Il me remit l'armée entre les mains, & me rendit graces des obligations qu'il m'avoit: car il avoit déja ſu par la lettre du Grand Seigneur que je l'avois ſauvé d'une extrême infortune. Je le conſolai le mieux qu'il me fut poſſible, & lui promis que ſi l'Empereur continuoit de me favoriſer de ſon amitié, je conti-

nuerois auſſi de le ſervir. Après cela, j'employai tous mes ſoins à faire en ſorte que les eſperances que Soliman avoit de moi ne fuſſent pas trompées. Je fis faire montre à mon armée, & l'ayant fait mettre en bataille, j'allai de rang en rang viſiter toutes les troupes, & les encourageant à bien faire, (car j'avois appris la langue du pays parfaitement) je les aſſurai de ne les mener point au combat, que je n'y allaſſe le premier, de faire autant le ſoldat que le General d'armée, & de ne me reſerver de tout le butin que nous pourrions gagner ſur l'ennemi, que le ſeul plaiſir de les avoir enrichis. Après ce diſcours, ils jetterent des cris de joye, qui m'aſſurerent que je leur étois agreable. Tous les Chefs vinrent en ſuite me prêter le ſerment d'obéïſſance, & m'aſſurer de me ſuivre juſque à la mort. Cela fait, je marchai droit à l'ennemi qui n'étoit qu'à quinze ou vingt milles de nous. Mais comme il avoit déja été averti que cet eſclave qui avoit pris Chientaya étoit General de l'armée qui le venoit attaquer; le ſouvenir du paſſé lui faiſoit craindre l'avenir. Et pour cette raiſon il décampa en diligence, voulant ſe retirer vers un côté de la Natolie, où il eût été impoſſible de le forcer à com-

battre. Comme j'eus connus ſon deſſein, par la marche de ſon armée, je reſolus de faire faire diligence à mes troupes en les faiſant aller toute une nuit pour couper chemin aux ennemis. La choſe me réüſſit ſi heureuſement, que mon armée ayant eu le loiſir de ſe repoſer trois ou quatre heures, commença de voir paroître celle de Zellebis, qui étant bien-tôt averti de cette ruſe de guerre, entra dans un déſeſpoir ſi grand d'avoir été ſurpris de cette ſorte, qu'il ſe reſolut à recevoir la bataille que je lui preſentois. J'eus bien de la joye de connoître ſon deſſein : & pour inſpirer le même ſentiment à mes ſoldats, je les aſſurai après avoir donné l'ordre par tout, que la juſtice de la cauſe que nous défendions étoit un préſage de la victoire, qu'il étoit plus aiſé de punir des rebelles, qui portoient dans leur cœur un ennemi domeſtique qui leur reprochoit leur crime, que de vaincre des gens dont les armes ſeroient legitimes. Que ceux que nous allions combattre s'y reſolvant bien moins par leur valeur que par la crainte & par la neceſſité, il n'étoit que trop aiſé pour nôtre gloire de demeurer victorieux. Je leur repreſentai encore que le travail qu'ils avoient eu en cheminant précipitemment, ne leur étoit point deſa-

vantageux, étant bien certain que ceux qui fuyent, se lassent plus que ceux qui les suivent : que la fin de la guerre dépendant de cette journée, j'étois resolus de vaincre ou de mourir ; & que toute la grace que je leur demandois, étoit de suivre le chemin que j'allois leur montrer. Je n'eus pas si-tôt parlé qu'ils me témoignerent & par leurs cris, & par leurs actions, qu'ils avoient impatience de combattre : de sorte que pour ne laisser pas rallentir une si noble ardeur, je marchai le premier à l'ennemi. Je ne m'arrêterai point, Madame, à vous particulariser cette bataille, puis que ce seroit abuser de vôtre bonté, & manquer à la bienseance, que de vous entretenir si long-tems de guerre : il suffira donc que je dise ce qui me regarde directement, puis que vous le voulez ainsi, quoi que ce ne soit pas sans rougir.

Je dirai donc seulement, Madame, que d'abord les ennemis nous reçurent courageusement, & qu'à diverses fois ils nous repousserent avec tant d'ardeur que le desespoir faisoit plus en eux que la valeur ne faisoit en nous. Mais après que la victoire eut balancé de part & d'autre, & que l'esperance de la remporter eut été dans chaque parti plus d'une fois, le

le bonheur voulut que malgré la confusion du combat, je reconnus Zellebis aux marques que l'on m'en avoit données. Il étoit d'une grandeur assez extraordinaire, & sa coûtume étoit de porter toûjours à la guerre deux cimeterres, un à la main, & l'autre à l'arçon. Il étoit aussi souvent armé à la Persienne ; de sorte que ne doutant point du tout que ce ne fût lui, je fendis la presse pour le joindre, & l'appellant par son nom, je lui dis que ce même esclave qui l'avoit autrefois vaincu avec ses chaînes, venoit pour le satisfaire de cet outrage les armes à la main. Je lui parlai de cette sorte, parce que j'avois sû que faisant une harangue à ses soldats, après qu'il eut apprit que j'allois être General d'armée ; il leur avoit dit par une raillerie piquante que j'étois encore si las de porter des fers, qu'il lui seroit aisé de me surmonter. La fortune en disposa pourtant autrement : ce n'est pas que cet homme ne fût plus vaillant que moi, mais je fus plus heureux que lui. Aussitôt qu'il eut entendu ce que je viens de vous redire, il seconda mon dessein : & pour nous attacher à un combat particulier, nous nous démêlâmes le mieux que nous pûmes de ceux qui nous environnoient ; & nous separant des autres,

nous commençames nôtre combat. Je ne doute point, Madame, que ce que je m'en vais vous apprendre ne vous étonne. Il arriva, Madame, que quelques-uns des nôtres ayant pris garde à cette action, & l'ayant dit à leurs compagnons, ce bruit se répandit si subitement dans les deux armées que comme si ces deux grands corps n'eussent eu qu'un esprit qui les eût animez; ils prirent tous deux même dessein, & se confierent tellement à la valeur de leur Chef, qu'ils se resolurent de part & d'autre d'être les spectateurs de la victoire qu'ils attendoient. Ceux de mon parti disoient qu'ils ne vouloient point partager la gloire de cette journée avec moi, & que je la remporterois bien sans leur secours. Et les autres dans leurs murmures faisoient entendre, que celui qui avoit bien su commencer la guerre, la sauroit bien finir glorieusement. Enfin Madame, les plus ardens au combat se separerent pour nous regarder; & comme s'il y eût eu de l'enchantement en cette avanture, chacun se retira sous son enseigne; & en un instant le champ de nôtre combat se trouva au milieu des deux armées en bataille. Cet évenement me surprit de telle sorte que j'en pensai perdre la vie: car comme malgré l'ardeur du combat, j'a-

vois conſervé aſſez de froideur & aſſez de jugement pour remarquer ce qui s'étoit fait, & pour m'en étonner; ayant voulu tourner la tête vers les miens pour les aſſurer que je combattois pour eux, je donnai un tems à mon ennemi, qui ne voulant pas perdre cet avantage, me porta un ſi grand coup de cimeterre ſur mon turban que j'en fus preſque étourdi: & ſi par bonheur la main ne lui eût tourné, il eſt certain que j'étois perdu. Il ſe fit alors des cris de tous les deux partis, qui dans leur confuſion ne laiſſoient pas de nous témoigner leurs ſentimens. Et comme les miens avoient remarqué que je n'avois reçû ce coup que pour les regarder, ils voulurent s'avancer; mais m'en étant apperçû à la contenance des ennemis, je me ſeparai de Zellebis de douze ou quinze pas pour leur défendre de combattre. Et pour les confirmer dans ce deſſein, je retournai à Zellebis avec tant d'ardeur, qu'ils connurent bien qu'il ne lui ſeroit pas fort aiſé de me ſurmonter. Nous diſputâmes pourtant long-tems cette victoire; & certainement cet homme combattit avec tant de cœur, qu'il me donna le deſir de le conſerver. De ſorte que ſon cheval l'ayant jetté par terre en ſe cabrant, pour un coup que je lui avois

donné ſans deſſein ; je lui dis que s'il ſe vouloit rendre, je lui promettois de faire que Soliman lui pardonneroit. Mais s'étant relevé avec fureur, & m'ayant dit que ne pouvant avoir la victoire il vouloit la mort ; je ne voulus pas le combattre avec avantage, ſi bien qu'étant deſcendu de cheval, nous fimes encore un nouveau combat qui lui fut plus malheureux que le premier. Car m'étant ſenti bleſſé au bras gauche, le deſir que j'avois de vaincre, redoubla de telle ſorte, qu'en fort peu de tems ſa mort mit la frayeur dans ſon armée, & l'allegreſſe dans la mienne. Quelques-uns des ſiens le voyant tomber, voulurent s'avancer pour vanger ſa perte ou pour avoir ſon corps ; mais ils furent repouſſez ſi rudement qu'ils furent contraints de changer ce deſſein, en celui de ſe fendre & de fuïr. J'ordonnai alors à mes gens de crier en les pourſuivant, qu'on feroit grace à ceux qui ſe rendroient : cette voix ne manqua pas de faire ſon effet : car dans le deſeſpoir où ils étoient d'avoir perdu non ſeulement leur General d'armée, mais l'auteur de toute cette guerre : & ne ſachant que devenir ; il y en eut beaucoup qui mirent les armes bas ; le reſte fut taillé en pieces, exceptez quelques-uns qui ſe reti-

rerent dans les villes revoltées. Mais je puis dire que ceux qui échapperent à la pourſuitte des nôtres, ne furent pas les plus inutiles à nôtre gloire : car ils mirent une frayeur ſi grande dans les places qu'ils avoient choiſies pour leur retraites, qu'en quinze jours elles ſe rendirent toutes à l'obéiſſance du Grand Seigneur.

Cependant pour m'aquitter de ma parole, & pour ſuivre la coûtume de ces pays-là, j'envoyai la tête de Zellebis à Soliman, qui ſans doute n'eut pas tant de joye de la mort de ſon ennemi, pour l'interêt qu'il y avoit, que parce qu'il croyoit que cette action m'étoit glorieuſe. Et comme il avoit une extrême impatience de me revoir, j'eus ordre de retourner à Conſtantinople, auſſi-tôt que la Natolie ſeroit paiſible, & que je me ſerois aſſuré de toutes les places revoltées. Je ne fus pas long-tems ſans être en état de lui obéïr : car comme Zellebis étoit le ſeul qui reſtoit de la race de Chazhaſſein, ſi conſiderable parmi les Calenders & les Dervis ; il ne ſe trouva plus perſonne parmi eux, à qui les autres vouluſſent obéïr. L'égalité de leur naiſſance & de leur condition, faiſoit que chacun en particulier, ne pouvoit ſouffrir qu'un autre commandât : & cette diſſention les mit tellement en de-

ſordre qu'ils étoient plus revoltés entre-eux, que contre leur Souverain. Je profitai de l'avis que j'en reçus: car Soliman m'ayant envoyé un pouvoir abſolu de pardonner ou de punir; je les fis ſommer de ſe rendre, avec promeſſe de faire leur paix auprès du Grand Seigneur; mais avec menaces s'ils n'acceptoient pas le pardon que je leur offrois, de les exterminer entierement, & de faire bannir tous les Dervis & tous les Calenders de toute l'étenduë de l'empire Turc. Cela fut fait en une conjoncture ſi favorable, que tous d'une voix ſe reſolurent à ſe rendre. Il n'y eut point de ville qui n'ouvrît ſes portes, & qui ne reçût un Gouverneur de ma main, & une garniſon aſſez forte, pour leur ôter le pouvoir de ſe ſoulever une autrefois. Et pour plus de ſureté je fis déſarmer tous les Dervis & tous les Calenders, leur repreſentant que la profeſſion de Religieux ne permettoit pas qu'ils euſſent des armes; & que leur crime ne pouvoit pas recevoir un plus leger châtiment que de ſe contenter de leur ôter les moyens de ſe rendre coupables à l'avenir. Enfin, Madame, après avoir mis l'ordre à toutes choſes je retournai à Conſtantinople, où pour récompenſe du peu que j'avois fait, Soliman me fit Baſſa

& Grand Visir, qui est la premiere charge de cet empire : car il étoit arrivé que celui qui la possedoit étoit mort durant mon absence. Je fis tous mes efforts pour refuser cet honneur : mais je fus contraint à la fin de l'accepter, & par le commandement du Grand Seigneur, & par les conseils des Religieux de Pera & du Patriarche de l'Eglise Grecque, à qui je faisois savoir tout ce qui m'arrivoit par un Prêtre déguisé en esclave qui me suivoit toûjours, m'alleguant pour raison, que plus j'aurois de pouvoir, plus je serois utile à la Chrétienté. Me voilà donc la premiere personne de l'empire après Soliman, mais avec une autorité si absoluë, que jamais il ne s'est vû de Sujet si independant de son Souverain. Je fus quelque tems à m'instruire des formes & des ceremonies qu'il faut garder aux expeditions ; après quoi Soliman se reposa sur moi de la conduite de ses Etats, excepté pour ce qui regardoit les affaires de la Chrétienté que je protegeois toûjours autant qu'il m'étoit possible.

Cependant ce Prince songeoit quelques fois à Felixane : s'étonnant extrêmement du long voyage de Rustan, de l'artifice duquel il avoit beaucoup esperé. Mais la fortune qui se plaît souvent aux choses ex-

traordinaires, & qui aime à donner de foibles commencemens aux affaires les plus importantes, en avoit disposé d'une façon que Soliman ne prévoyoit pas. Et quelque prudent qu'il fût, il ne considéroit point que l'amour & la fortune, qui devoient faire réüssir cette avanture étoient deïtez trop aveugles pour lui donner tout ce qu'il desiroit. Aussi vit-il revenir Rustan fort abatu, sans esclaves, sans soldats, sans vaisseau, & sans Felixane. D'abord il crut que son dessein ayant été découvert on lui auroit retenu tout son équipage, & qu'on l'auroit maltraité; mais lors qu'il lui eut commandé de lui rendre compte de son voyage, il apprit que la chose s'étoit passée d'une autre sorte. Car Rustan avoit été si adroit & si heureux dans son entrepriſe, qu'il avoit enlevé l'original du portrait: mais, Madame, cette personne n'étoit point Felixane: & cette avanture est si déplorable qu'encore qu'elle ne soit mêlée dans ma fortune, que parce qu'elle est le fondement d'une guerre que je suis obligé de raconter, puis que vous voulez savoir toute ma vie; je ne laisserois pas de vous l'apprendre, si je ne craignois de vous importuner par un si long recit. La Princesse interrompant Justinian, le supplia de ne

lui

lui parler plus de cette ſorte, & de lui dire non ſeulement tout ce qui étoit arrivé, mais encore tout ce qu'il avoit appris de la vie de Soliman, puis que ce Prince l'aimoit trop, pour qu'on ne joignît pas ſon hiſtoire à celle de Juſtinian. Celui-ci obéït.

Hiſtoire de la Princeſſe Axiamire.

Ruſtan après avoir pris un autre vaiſſeau ſur l'Araxe, arriva avec tous ſes ſoldats à Mazanderon, qui eſt une ville ſituée au rivage de la mer Caſpienne, & capitale de l'Hircanie, aujourd'huy appellée Diargument; il ſçut que la Princeſſe Axiamire y étoit depuis peu de jours, quoique ce ne fût pas encore la ſaiſon, qu'elle avoit accoûtumé d'y aller; mais que pour quelque deſordre ſurvenu à la Cour du Sophi, elle avoit avancé ſon voyage. Ruſtan voyant un ſi merveilleux bonheur pour le commencement de ſon entrepriſe, ne ſongea plus qu'à chercher les moyens d'être introduit au Château. Et pour cela il commença de s'intriguer avec les marchands de ce lieu-là, & de donner à un prix beaucoup au deſſous de l'ordinaire, quelques-unes des choſes qu'il avoit apportées, afin que ſon deſſein

réüſſit plûtôt. En effet il n'eut pas été huit jours dans la ville qu'il reçut ordre de faire voir les plus belles choſes qu'il eût à la Princeſſe Axiamire. Il obéït à ce commandement avec joye, eſperant bien que Felixane ſeroit auprès d'elle. Il lui porta quantité de miroirs, de petits tableaux, & de belles montres, qui ſont les choſes les plus rares parmi les Perſes. Mais il fut bien ſurpris & bien étonné, lors qu'étant dans la chambre d'Axiamire, attendant qu'elle ſortît de ſon cabinet, il entendit nommer Felixane, une fille qui l'avoit introduit, qui bien qu'elle fût très-belle, ne reſſembloit point du tout au portrait qu'il avoit : cet étonnement fut ſans doute aſſez grand ; mais il redoubla bien davantage, lors que la Princeſſe Axiamire entra dans la chambre, & qu'il connut certainement qu'elle étoit l'original de cette fatalle peinture, qui depuis a tant fait verſer de ſang & de larmes.

Cette vûë l'interdit d'une telle ſorte que d'abord il donna ſujet à la Princeſſe de penſer qu'il avoit perdu la raiſon : & comme il n'étoit pas accoûtumé d'être marchand, il étoit fort empêché de ſa contenance. Il lui dit pourtant à la fin en langue Perſienne, que dans quel-

ques jours il auroit encore de plus belles choſes à lui montrer ; eſperant par cet artifice avoir lieu de revoir cette Princeſſe encore une fois, pour ſe confirmer mieux dans la croyance, que ce qu'il voyoit étoit veritable. Axiamire ajoûtant foy à ſes paroles, ſe contenta d'acheter un miroir & quelques montres, & de lui ordonner de ne manquer pas à lui faire voir ces belles choſes dont il lui parloit, quand il en ſeroit en pouvoir. Ruſtan ſe retira de cette ſorte, mais ſi rempli d'embarras, qu'il fut très-long-tems ſans pouvoir croire ce qu'il avoit vû ; & plus long-tems encore ſans pouvoir reſoudre ce qu'il avoit à faire en un évenement ſi peu attendu. Quoi, diſoit-il en lui-même, à ce qu'il m'a conté depuis ſon retour ; eſt-il bien poſſible que Felixane ſe ſoit changée en Axiamire ? Que la fille du Gouverneur de Mazanderon ſoit devenuë fille du Sophy de Perſe ? Ou que par une avanture toute extraordinaire, un marchand ait eu la hardieſſe d'aſſûrer une choſe à Soliman, dont il n'étoit pas bien aſſûré lui-même ? En diſant cela il ouvrit la boëte du portrait que le Grand Seigneur lui avoit donné, ſes yeux le confirmoient tellement dans la perſuaſion, que c'étoit le portrait d'Axiamire, qu'il

n'en doutoit plus. Alors il ſe vit combattu de divers ſentimens ; car comme il eſt ambitieux, hardi, fourbe & méchant, & que pour parvenir à un emploi glorieux, il entreprendroit toute choſe ; la crainte de déplaire à Soliman, ſoit en hazardant d'enlever Axiamire, ou en s'en retournant ſans rien faire, l'agita ſi fort qu'il en fut malade dix ou douze jours, pendant leſquels il ne fit autre choſe que méditer toutes les raiſons qui pouvoient le porter à enlever Axiamire, ou l'en empêcher.

D'un côté il ſongeoit que le Grand Seigneur l'ayant choiſi pour le ſervir en une paſſion amoureuſe, il ſeroit mal reçu ſi à ſon retour il rapportoit ſeulement pour fruit de ſon voyage que Felixane ne reſſembloit point au portrait. Il craignoit encore que l'eſperance de Soliman étant deçuë, celle qu'il avoit d'être Beglierbey de Surie ne le fût auſſi : de ſorte que regardant la choſe d'une autre face, il eſſayoit de trouver la ſatisfaction d'autrui, pour trouver la ſienne. Mais plus il conſideroit le deſſein d'enlever Axiamire, plus il trouvoit d'obſtacles. Il n'étoit pas aſſez puiſſant pour forcer la ville ni le château : & la contrainte où les femmes vivent par tout l'Orient, ne lui permet-

roit pas de pouvoir assez pratiquer quelques-unes de celles qui approchoient la Princesse pour les suborner. Outre toutes ces choses, la seule apprehension que Soliman n'approuvât point son dessein, & ne fût irrité de savoir, qu'au lieu d'enlever la fille d'un simple Gouverneur, il auroit enlevé celle d'un des plus puissans Princes de la terre, le mettoit dans une inquietude qu'on ne sauroit representer. Et je pense même à ce que j'ai pu conjecturer par son recit, que cette derniere crainte auroit absolument maîtrisé son ame, & l'auroit porté à s'en retourner sans rien entreprendre, si le malheur de l'infortunée Axiamire ne l'eût fait changer d'avis, & ne l'eût porté à contribuer à sa ruine sans y penser.

Cette belle Princesse prenoit tant de plaisir à voir pêcher, & ce divertissement touchoit si fort son esprit, qu'il se passoit peu de beaux jours, qu'elle ne les employât à cette chasse maritime. Et comme toute la Perse étoit tranquille n'ayant nulle guerre civile ni étrangere, elle alloit à cette guerre innocente, plus accompagnée de pêcheurs que de soldats, & presque sans autres armes que des filets & des hameçons. Pendant le tems que dura la maladie de Rustan; il prît garde

qu'Axiamire fut deux ou trois fois à la pêche : & s'étant informé adroitement des marchands qui traitoient avec lui, ſi la Princeſſe y alloit ſouvent, il ſut ce que je viens de dire. De ſorte que ne jugeant plus ce deſſein qu'il avoit crû impoſſible, qu'un peu hazardeux, ayant un vaiſſeau excellent voilier, & bien muni de toutes choſes ; & n'ayant pas un matelot qui ne fût ſoldat, il enviſagea cette affaire d'une autre façon, & par une inhumanité extrême, il raiſonna de cette ſorte. J'ai ordre de Soliman, diſoit-il, de le mettre en poſſeſſion de l'original de cette peinture ; ce n'eſt point le nom de Felixane qui le rend amoureux, c'eſt la beauté d'Axiamire qu'il a vû en ce portrait ; c'eſt donc Axiamire que je dois enlever. Il eſt vrai qu'elle eſt Princeſſe, mais auſſi il eſt vrai que c'eſt en cela que la fortune me favoriſe en me donnant moyen d'acquerir un tréſor à Soliman, encore plus précieux qu'il ne le croit. La hardieſſe de mon entrepriſe fera la grandeur de ma recompenſe, & témoignera à ſa Hauteſſe qu'il n'eſt rien que je ne faſſe pour lui obéïr. Voilà, Madame, à peu près les injuſtes raiſons, dont Ruſtan autoriſa ſon entrepriſe : mais les veritables ſont, comme je l'ai déja dit, qu'il a les

inclinations mauvaises, & est tellement ennemi du bien, qu'il suffit d'être vertueux pour en être haï. Il prit donc la resolution d'enlever Axiamire, lors qu'elle iroit à la pêche, mais pour faciliter son dessein il jugea à propos de sortir du port: & afin qu'on ne s'étonnât point de son départ, il fit dire à la Princesse, pour en obtenir la permission, qu'ayant eu avis qu'un vaisseau de son pays devoit venir moüiller dans deux ou trois jours, à un port qui n'est qu'à dix milles de Mazanderon, il s'étoit resolu de l'y aller attendre, pour traiter de quelques marchandises qu'il pensoit avoir, & qu'il n'avoit pas apportées. Qu'à son retour, il ne manqueroit point de lui faire voir les raretez dont il lui avoit parlé n'ayant pû le faire plûtôt, à cause de sa maladie. Et pour témoigner qu'il avoit bien envie de revenir, il ne se fit point payer ce que quelques marchands lui devoient.

Il partit donc de cette sorte, laissant beaucoup d'impatience de son retour à la Princesse, qui par inclination aimoit toutes les belles choses. Mais comme il n'avoit pas dessein de s'éloigner, & qu'il avoit bien remarqué que pour l'ordinaire les promenades de la Princesse s'addressoient du côté qu'il étoit venu; il fut mettre son

vaiſſeau à l'abri d'une cale, à trois milles du port, où la pointe d'un rocher avance ſi fort dans la mer, que ceux qui viennent du côté de la ville ne ſauroient voir ceux qui ſe mettent en ce lieu-là, qu'ils ne ſoient aſſez proches, pour ne pouvoir plus refuſer le combat. Ce fut en cet endroit que Ruſtan reſolut d'attendre la Princeſſe, ſachant bien qu'elle ne ſeroit pas long-tems ſans y venir : car il n'ignoroit pas que c'étoit le lieu le plus propre à ſon divertiſſement. Cependant pour tromper les vaiſſeaux qui pourroient paſſer & le reconnoître, il fit arborer la banniere de Perſe, & fit changer d'habit à ceux des ſiens qui paroiſſoient ſur le tillac : car la malice de cet homme avoit pourvû à toutes choſes, & n'avoit rien oublié de tout ce qui pouvoit faire réüſſir heureuſement un ſi malheureux deſſein. Cette déplorable Princeſſe ne ſe doutant point de la trahiſon qu'on lui faiſoit, ne manqua pas le lendemain du départ de Ruſtan, de ſe preparer à ſe divertir ſur la mer. Mais pour aider à ſon malheur, elle ne voulut point ce jour-là aller à la pêche, mais ſeulement à la promenade, pour joüir de la tranquillité de l'air, & pour entretenir ſes filles avec plus de liberté. Elle commanda donc aux pêcheurs

de ne la ſuivre pas, & ceux de ſa garde ordinaire, furent les ſeuls qui l'accompagnerent. Cependant Ruſtan avoit fait une harangue à ſes ſoldats & aux Matelots qu'il avoit gagnez par des preſens pour les encourager à bien faire, s'il arrivoit qu'il leur commandât d'attaquer un vaiſſeau : il leur dit que ce qu'il deſiroit d'eux, étoit le moindre exploit qu'il pût attendre de leur valeur, puiſque c'étoit un vaiſſeau ſans canon, & plus chargé de femmes que de ſoldats. Que ſur toutes choſes, ils priſſent bien garde de ne faire aucun outrage à ces Dames, que pour les hommes, ils ne les épargnaſſent pas, étant néceſſaire qu'il n'en reſtât aucun qui pût rien témoigner de cette action. Après cela il poſa une ſentinelle ſur le haut du Rocher, pour découvrir quand le vaiſſeau d'Axiamire ſortiroit du port, afin de l'en avertir.

L'impatience de ce raviſſeur ne dura pas long-tems : car, comme je l'ai déja dit, le lendemain de ſon départ la Princeſſe ſe voulut promener. Elle ne fut pas ſi-tôt en mer, que la ſentinelle en fut donner avis à Ruſtan qui fit alors en diligence appareiller ſon navire, & préparer tous ſes gens à faire ce qu'il leur avoit commandé. A peine avoit-il donné l'ordre par-

tout, qu'il vit paroître le vaiſſeau de la Princeſſe. Elle étoit aſſiſe à la poupe, ſur des quarreaux de drap d'or, environnée de toutes ſes filles, & habillée en Amazone, comme ſon portrait la repreſentoit, ayant un dard à la main droite ſur quoi elle s'appuyoit. Elle n'eut pas plûtôt vû le vaiſſeau de Ruſtan, qu'elle ſe leva ſubitement pour le regarder, comme ſi elle eût prévû ce qui lui devoit arriver: ce premier ſentiment fut bien-tôt ſuivi d'un autre plus fâcheux, car au même inſtant que la Princeſſe ſe leva, Ruſtan changea le deſſein qu'il avoit eu de la ſuivre, pour l'éloigner d'autant plus de la ville, en celui de l'attaquer à l'heure même. De ſorte qu'il commanda aux ſiens d'aller à toutes voiles accrocher ce vaiſſeau, défendant expreſſement de tirer le canon, de peur de perdre ce qu'il vouloit conſerver, & que ceux du château ne priſſent l'allarme, & ne vinſſent au ſecours de la Princeſſe. Cela ne fut pas plûtôt dit qu'il fut executé: le vaiſſeau d'Axiamire fut accroché par celui de Ruſtan qui ſauta le premier dedans, pour ſauver la Princeſſe du peril, & pour donner courage aux ſiens, qui le ſeconderent ſi heureuſement que la reſiſtance des gardes d'Axiamire fut abſolument inutile. Leur ſurpriſe ne

ſervit pas peu à leur défaite, en un quart d'heure de combat, ils furent tous morts ſans avoir bleſſé que trois des gens de Ruſtan. Mais lors qu'il voulut faire ſortir la Princeſſe de ſon vaiſſeau, pour entrer dans le ſien, elle témoigna plus de cœur que n'avoient fait ſes ſoldats: & encourageant ſes filles à ſe défendre, & ſe laiſſer plûtôt tuer que de ſe laiſſer enlever; elle s'avança vers lui le dard à la main, & quoi qu'il pût faire pour la retenir, comme il ne vouloit pas la traiter indignement dans ſon infortune, il ne put empêcher qu'elle ne le bleſſât au viſage. Comme il vit que ſon reſpect pourroit cauſer ſa perte, en le retenant trop long-tems en un lieu ſi dangereux, il commanda à quatre de ſes ſoldats de quitter leurs armes, & de la prendre pour la paſſer dans ſon vaiſſeau. Ce fut alors qu'elle redoubla ſes efforts, & qu'après un courage incroyable, elle voulut ſe défaire de leurs mains pour ſe jetter dans la mer: mais Ruſtan aporta tant de ſoin à la conſerver qu'il l'en empêcha. Auſſi-tôt que ſes filles virent que leurs efforts étoient vains, & que la Princeſſe étoit dans le vaiſſeau de Ruſtan, elles ceſſerent de ſe défendre, & par un ſentiment d'affection qu'on ne peut aſſez admirer, elles ſe preſſoient à

qui seroit la premiere à passer dans le vaisseau ennemi ; tant elles avoient de peur d'abandonner leur maîtresse: aimant beaucoup mieux être esclaves avec elle que de demeurer libres en s'en éloignant. Après cela, Rustan jugea qu'il étoit nécessaire de couler à fond le vaisseau de la Princesse, ce qui fut fait à l'heure même.

Il commanda à son pilote de prendre la route de la Mingrelie, & d'employer tout son art pour aller avec le plus de diligence qu'il lui seroit possible. Il ordonna aussi à ses soldats de se tenir toûjours prêts à combattre, & à deux des siens de faire une exacte sentinelle, pour découvrir tout ce qui paroîtroit en mer, & l'en avertir à l'heure même. Cet ordre donné, il fut retrouver la Princesse qu'on avoit mise à la chambre de poupe: mais il fut bien étonné de la voir évanoüie, les efforts qu'elle avoit faits, & la douleur qu'elle avoit euë de se voir enlevée, l'avoient tellement affoiblie & oppressée de douleur, qu'elle étoit presque sans vie. Le ressentiment que Rustan en témoigna, & le soin qu'il prit de l'assister, bien que ce fussent plûtôt des effets de son interêt que de sa pitié, firent que les filles de la Princesse eurent quelques consolation dans leur infortune. Ils essayerent donc tous ensemble de la

faire revenir : & bien-tôt après, elle les assura par un profond soupir qu'elle seroit bien-tôt insensible à tous ses malheurs.

A un moment de-là elle ouvrit les yeux ; mais voyant Rustan auprès d'elle, qu'elle reconnut bien, quoi qu'elle ne l'eût vû qu'une seule fois, & qu'il eût changé d'habillement ; elle fut contrainte d'avoir recours à ses larmes. Rustan la voyant en cet état, se mit à genoux devant elle, pour lui demander pardon des maux qu'il lui faisoit, & pour la supplier de croire qu'un commencement si funeste auroit une fin plus heureuse. Il lui dit encore qu'il n'étoit pas ce qu'elle pensoit ; qu'il agissoit par une main plus puissante que la sienne ; & que si sa douleur lui pouvoit permettre d'écouter ce qui la pouvoit consoler, elle auroit bien-tôt essuyé ses larmes. Cette Princesse faisant un effort pour lui répondre, lui dit d'une voix fort basse que pour la consoler, il falloit l'assurer qu'elle mourroit sans être privée de son honneur & de sa liberté. Rustan lui protesta, que loin de lui faire aucune violence, il la serviroit avec beaucoup de respect, la suppliant encore une fois de suspendre sa douleur, jusques à ce qu'il lui eût appris la cause de son infortune. Ce fourbe lui dit cela avec un visage où la

compaſſion & la ſincerité étoient ſi bien peintes, que ſollicitée encore par ſes filles, elle l'écouta : mais il voulut qu'elle leur ordonnât de ſe retirer d'un pas ſeulement, afin qu'elle ſeule pût ſavoir ce qu'il lui diroit.

Il lui dit que ſon malheur étoit un effet de ſa beauté; & ſe contenta de lui apprendre que ſon portrait avoit fait naître cet amour, & enſuite le deſſein qu'il venoit d'exécuter. Il vit bien qu'Axiamire ne le croyoit pas, ſi bien que pour la perſuader mieux, il lui fit voir ſon portrait qu'elle reconnut auſſi-tôt, & appellant ſes filles pour le leur montrer, elle les fit reſſouvenir que le Sophi l'ayant fait peindre un jour avec Felixane, par un Peintre excellent que la fortune avoit conduit en leur païs, il en avoit fait faire beaucoup de copies qu'il avoit données à des marchands de diverſes parties du monde pour publier par-tout ſa beauté, & celle de Felixane qu'il aimoit infiniment. A ce diſcours, Ruſtan n'eut plus de peine à concevoir ce qui avoit fait prendre Axiamire pour Felixane, s'imaginant aiſément qu'un marchand qui peut-être n'entendoit guere la langue perſienne, ſe ſeroit trompé; en prenant le portrait de Felixane, pour le portrait d'Axiamire; &

celui d'Axiamire, pour celui de Felixane; & cela d'autant plus facilement que ce marchand avoit eu ces portraits sans voir la Princesse comme nous l'avons sû depuis.

Après que Rustan eut appris à la Princesse la cause de son malheur, il voulut s'étendre sur les magnificences du serrail, sur les excellentes qualitez de Soliman, sur l'excez de la passion qu'il avoit pour elle. Mais ne pouvant souffrir un discours si éloigné de ses sentimens, elle lui dit d'une voix plus animée, que la foiblesse où elle étoit, ne sembloit le lui pouvoir permettre; vous croyez donc qu'une personne qui pourroit succeder à la couronne de Perse, puisse se resoudre d'être esclave de Soliman? & d'avoir pour compagnes des infames, qui sont pour la plûpart le rebut des Corsaires? Non, Axiamire ne fut mise au monde que pour regner, & sa mort fera bien-tôt voir qu'elle ne sait pas obéïr. La fortune m'a mise en vos mains, mais les miennes m'en délivreront. Après cela elle rêva quelque tems assez profondément, sans que Rustan eût la hardiesse de lui répondre, de crainte de l'irriter davantage. Puis reprenant la parole tout d'un coup, & s'addressant à lui, puis-je esperer, lui dit-elle, quelque

ſincerité d'un homme qui m'a trahie ſi cruellement, & pourrai-je bien croire que ce qu'il m'a dit ſoit veritable ? Car le moyen de s'imaginer que Soliman, dont la reputation eſt ſi grande & ſi belle ſoit capable de vouloir faire enlever une Princeſſe innocente, pour la faire ſon eſclave ? & le moyen encore de pouvoir penſer que ce Prince qu'on dit être ſi amoureux d'une certaine Roxelane qu'il aime depuis ſi long-tems, ait pû avoir de la paſſion pour une peinture ? Mais une paſſion ſi forte qu'elle l'oblige d'oublier l'équité naturelle, d'outrager un Prince auſſi puiſſant que lui, & de faire une action ſi étrange, qu'elle n'a point d'exemple dans tous les ſiécles ? Dite-moi donc, je vous en conjure, la veritable cauſe de mon deſaſtre : & ne me cachez point ce que le tems ne m'éclaircira que trop. Ruſtan lui voyant l'eſprit un peu plus tranquile en apparence, crut qu'il la pourroit gagner par la douceur. Il l'aſſura donc avec le plus d'artifice qu'il lui fut poſſible, que tout ce qu'il lui avoit dit étoit veritable ; mais qu'il étoit vrai auſſi que l'image du ſerrail qui lui paroiſſoit ſi effroyable, étoit un effet de ſa douleur. Que toute la grace qu'il lui demandoit, étoit de vouloir vivre juſqu'à ce qu'elle

eût

eût vû Soliman : que s'il obtenoit cette faveur, il étoit bien assuré que la vûë d'un si excellent Prince lui feroit changer d'avis. Oüy, dit-elle en l'interrompant, je vivrai, si ma douleur me le permet : mais je vivrai seulement pour chercher les moyens de vanger la mort que je me donnerai aussi-tôt que mes plaintes & mes cris auront fait savoir à quelqu'un l'outrage que je reçois. Voilà ce que j'accorde à vos desirs. Cependant si la pitié peut trouver encore quelque place en vôtre ame, laissez-moi pleurer avec mes filles, & ne me refusez pas la grace de me permettre de les plaindre des maux que je leur cause, & de les préparer à ma mort. Que si vôtre inhumanité vous porte à ne m'accorder pas ce que je veux, souvenez-vous que la naissance ne dépendant point de la fortune, je suis toûjours fille du Sophy de Perse, & que vous n'êtes qu'un esclave, qui sans doute n'avez rien de plus recommandable que la fraude & l'artifice, pour servir aux violences de vôtre maître. Sortez donc de cette chambre, & n'y r'entrez pas que l'heure de ma mort ne soit venuë : car enfin le rang que je tiens vous ordonne d'avoir ce respect pour moi qui vous le commande.

Rustan qui n'avoit autre interêt en l'en-

levement de cette Princeſſe que celui de la conduire à Soliman, ne craignant rien plus que de la voir mourir avant qu'elle fût arrivée à Conſtantinople, eut peur en l'entendant parler ſi imperieuſement, qu'elle ne ſe portât à un extrême réſolution, s'il lui contrediſoit. Il ſortit donc de ſa chambre, & l'aſſura qu'elle verroit par ſon reſpect qu'il n'avoit pas oublié ce qu'il lui devoit. Mais il prit garde avec beaucoup de ſoins, de n'y laiſſer rien dont elle ſe pût nuire: & comme elle s'apperçut de ſa prévoyance, elle lui dit encore, vous pouvez m'ôter le fer, le feu, & le poiſon, mais non pas la volonté de mourir: & par elle je trouverai toûjours des armes pour executer mon deſſein. Ruſtan ne lui voulut rien répondre, connoiſſant bien qu'elle n'étoit pas en état de ſe laiſſer perſuader. Depuis cela, il la fit ſervir avec grand ſoin, ſans entrer jamais dans ſa chambre: mais il ne laiſſoit pas d'entendre preſque tout ce qu'elle diſoit à ſes filles, parce que craignant qu'elle n'eût envie de ſortir pour s'aller jetter dans la mer, il coucha toûjours à la porte de ſa chambre, ne voulant ſe fier à perſonne de la garde d'un tréſor dont il eſperoit toute ſa fortune. Je ne vous dirai point les genereux & pitoyables diſcours de

cette Princesse infortunée durant ce voyage, puisque ce seroit encore augmenter le regret que vous allez avoir de la perte. Car, Madame, après une navigation assez heureuse; après avoir passé toute la mer Caspienne, en gagnant la côte à main gauche; après être arrivez au fleuve Araxe, qui s'embouche dans cette mer; avoir passé par terre toute la Province de Colchide, qu'on appelle aujourd'huy Mingrelie, où Rustan reprit son premier vaisseau qui l'avoit attendu là; avoir traversé le Pont-Euxin d'un bout à l'autre en sa longueur; & être arrivez au Bosphore de Thrace, en un lieu où ils touchoient presque le rivage, il s'éleva un vent si furieux qu'on fut contraint d'amener les voiles. Et comme le pilote eut averti Rustan que dans un heure au plus tard il prévoyoit un grand orage, il songea que n'étant pas fort éloignez d'un lieu où un esquif pouvoit aborder aisément, il ne seroit pas hors de propos de persuader à la Princesse de prendre terre, puis qu'ils étoient sous la domination de Soliman, & en un lieu pour ne pas craindre d'abandonner leur vaisseau. Il fit donc appeller une des filles de la Princesse, pour lui apprendre le peril dont ils étoient menacez, afin qu'elle l'en avertît & lui proposât de l'éviter par le moyen

que je viens de dire. Cette fille, à qui la crainte de la mort faiſoit approuver la propoſition de Ruſtan, fit ce qu'elle pût pour y reſoudre ſa maîtreſſe ; mais cette courageuſe Princeſſe lui dit avec une conſtance admirable, qu'elle étoit reſoluë d'attendre le ſecours du ciel, s'imaginant bien que cet orage dont on la menaçoit ne pouvoit apporter de changement à ſa fortune qui ne lui fût avantageux. Pendant cette conteſtation, la mer s'étoit tellement émuë, qu'il eût été hors d'apparence, quand cette Princeſſe eût conſenti à ce qu'on deſiroit d'elle, d'oſer penſer à ſe ſauver dans l'équif. Ils furent deux jours de cette ſorte battus de la tempête, & balottez du vent & de l'onde, ſans ceſſer toutesfois de faire tous leurs efforts pour y reſiſter. Mais enfin il fallut ceder à cette violence, & remettre leur vie à la conduite de la fortune.

Déja le Pilote avoit abandonné le gouvernail ; la bouſſole lui étoit inutile, le mât étoit tout fracaſſé, l'antenne briſée, le vaiſſeau faiſoit eau de toutes parts ; les ſoldats jettoient des cris de deſeſpoir ; Ruſtan lui-même avoit preſque perdu la raiſon ; lors qu'au milieu d'une conſternation ſi generale, il entendit que la Princeſſe lui crioit d'un eſprit tranquile,

& d'une voix ferme & assurée; enfin Axiamire ne sera point esclave, elle mourra avec gloire, le ciel s'arme pour son secours, & sa mort la vengera. A peine eut-elle achevé ces mots, qu'une effroyable vague heurtant le vaisseau, avec une impetuosité sans égale, le poussa d'une telle violence contre la pointe d'un écueil, qu'ils firent naufrage en ce lieu là. Je ne vous dirai point, Madame, ce que Rustan ne nous a pû dire lui-même : car ce malheur fut si subit, qu'en un instant il se trouva que de tout son vaisseau il ne lui resta qu'une planche qui lui tomba sous la main, comme il se debattoit dans l'eau, & qui lui sauva la vie, s'en servant pour se soutenir. Car cet homme fut si heureux que sans autre industrie, que celle de s'attacher fortement à cette planche, la mer qui selon sa coûtume, ne garde rien de toutes les rapines qu'elle fait, le jetta sur le rivage, où il demeura presque évanoüi, jusqu'à ce que la tempête qui ne tarda pas à s'appaiser, fût passée. Et l'on eût dit que cette Princesse avoit servi de victime pour calmer la fureur des flots irritez : car deux heures après son naufrage, le soleil commençant de paroître, dissipa les tenebres de la nuit & de la tempête.

Rustan revenu de son étourdissement,

monta le long d'une roche, pour voir s'il ne découvriroit nulle marque d'un si triste débris : mais il ne vit aucune chose que quelques cordages, & quelques planches de son vaisseau que la mer avoit jettées à bord : de sorte que desesperé de son malheur, il fut à l'habitation la plus proche, où il tarda encore quelques jours pour faire chercher, si du moins on ne trouveroit point le corps d'Axiamire : & pour trouver aussi les moyens de retourner à Constantinople. Il se trouva bien quelques soldats morts, & quelques matelots, le long du rivage ; mais pour elle, il n'en pût avoir aucune nouvelle : & la malheureuse Axiamire a sans doute été privée de vie & de sépulture. Cependant Rustan songeant à son retour, quoi qu'il fût proche d'un lieu où étoit le Prince Giangir, le plus jeune des fils de Soliman, ne voulut pas lui demander assistance, de peur d'être obligé de lui dire une chose qui devoit être cachée : de sorte qu'il eut recours au Gouverneur d'une petite ville qui n'étoit qu'à quatre mille du lieu où il avoit fait naufrage. Cet homme l'ayant reconnu, & lui ayant donné dequoi achever son voyage, il revint par terre à Constantinople.

J'étois alors auprès de sa Hautesse, & je

n'ai pas perdu la memoire de cette funeſte converſation. Auſſi-tôt que Ruſtan eut achevé de dire au Grand Seigneur ce que vous venez d'entendre, il voulut s'excuſer d'avoir enlevé Axiamire ſans ſes ordres; mais Soliman lui dit d'un viſage où la douleur & la colere paroiſſoient également; ne me parle pas davantage, infame & lâche raviſſeur, & ſaches que ſi tu n'avois pas épouſé Chamerie ma fille, ta mort me ſatisferoit de celle d'Axiamire. Ah pauvre Princeſſe, dit-il, que ton ſort eſt déplorable, & que le mien eſt malheureux! Puis ſe tournant vers moi, qui m'étois trouvé à ce funeſte recit; ne me reproche point, mon cher Ibrahim, me dit-il, de n'avoir pas cru tes conſeils; il ne m'en ſouvient que trop pour mon repos: & l'état où je ſuis me punit aſſez de mon imprudence. Se peut-il trouver quelque innocent plus infortuné que moi? Mais que dis-je innocent, reprenoit-il, je ne le puis être de la mort de cette Princeſſe. C'eſt moi qui l'ai livrée entre les mains de Ruſtan; c'eſt moi qui l'ai expoſée à la tempête, & c'eſt moi qui ſuis cauſe de ſa perte. Le repentir & la douleur ſeront inſeparables de mon eſprit, & l'image d'une ſi malheureuſe & ſi belle perſonne m'accompagnera juſqu'au tombeau.

Soliman ayant ceſſé de parler, à cauſe de l'excez de ſon déplaiſir; je fis ce que je pû pour remettre la tranquillité dans ſon ame : mais ſa douleur étoit ſi vive & ſi forte que j'eus beſoin de beaucoup de tems pour la vaincre, ou pour mieux dire, pour la moderer. Voilà l'hiſtoire de l'infortunée Axiamire.

Suite de l'hiſtoire de Juſtinian.

Je ne m'arrêterai point, Madame, à vous dire mes occupations depuis mon retour de la Natolie : puiſque je connois bien que Doria ſe reſerve à vous apprendre que le Palais d'Ibrahim a été bâti par mes ordres, & que ce fut en cet intervale de paix, & auſſi-tôt que je fus Grand Viſir, que j'en fis faire les ornemens, n'ayant vû cet ouvrage achevé que peu de tems auparavant que Doria arrivât à Conſtantinople.

Il eſt vrai, lui repliqua Doria, que j'ai bien envie de décrire ce palais enchanté à ſon Excellence, & de lui apprendre toutes les magnificences, & toutes les grandeurs que vous quittez pour elle : & pour lui faire comprendre une partie de ce que je dis, je n'ai qu'à lui preſenter ce que le Grand Seigneur lui envoye. En diſant

cela,

cela, il tira de ſa poche la boëte d'or que Soliman lui avoit donnée.

Iſabelle fut ſi ſurpriſe de la richeſſe de ce preſent, qu'elle ne vouloit pas le recevoir : mais enfin Doria lui ayant dit en riant, qu'il étoit bien reſolu de ne le garder point ; & de ne le reporter pas auſſi à Conſtantinople, elle fut contrainte de l'accepter. La raillerie de Doria fit faire un profond ſoupir à Juſtinian, qui commençoit déja d'aprehender la fin de ſa narration, & qui par cette raiſon, avoit alongé celle des avantures d'Axiamire, le plus qui lui avoit été poſſible, en racontant ſon hiſtoire exactement : & tout cela, parce qu'il n'étoit pas encore déterminé à dire la verité des choſes à Iſabelle. Cependant comme elle avoit beaucoup d'impatience, & que la nuit commençoit de s'aprocher, elle le ſupplia de ne perdre pas des momens ſi précieux, & de ſuivre ſon diſcours. Je voudrois bien, lui répondit Juſtinian, que vous m'euſſiez diſpensé de vous mener encore une fois à la guerre : mais puiſque vous voulez ſuivre ma fortune, il faut que je vous apprenne que m'étant réſolu de ne porter pas un turban inutilement pour la Chrétienté : je n'avois autre penſée que de détourner les armes de Soliman de Hongrie, où je ſçavois

qu'il avoit deſſain de faire ſes plus grands efforts.

La perte de l'infortunée Axiamire, me donna bien-tôt moyen de mettre en effet une ſi juſte réſolution. Car ſoit que quelqu'une des filles de cette Princeſſe ſe fût ſauvée par un bonheur prodigieux, & eût apris à Tachmas la cauſe de la mort de ſa fille; ou que le ſéjour, ou le depart precipité de Ruſtan, qui avoit toûjours paſſé à Mazanderon, pour un Marchand de Conſtantinople, eût fait ſoupçonner quelque choſe de la verité; on fut averty que Tachmas levoit une puiſſante armée. La trêve qui étoit entre ces deux Princes depuis ſi long-tems, ne pouvoit pas être un grand obſtacle à cette guerre, car elle n'avoit jamais été obſervée exactement: & quelques particuliers avoient ſouvent commis des actes d'hoſtilité d'un party à l'autre. De ſorte que ſelon les maximes d'Etat, on ne manquoit pas d'un prétexte plauſible pour faire paſſer une Armée en Orient, toutes les fois que Soliman en auroit envie. Cependant il arriva que les Georgiens ayant paſſé l'Euphrate, firent pluſieurs ravages en la Comagene; détrouſſerent ceux qui alloient ou qui venoient de la Meſopotamie; de ſorte que les Sangiacs de la Province en ayant fait

leurs plaintes, & voyant que Soliman n'y donnoit pas ordre, passerent au Diarbech aux environs de Birthe, où ils firent un grand dégât.

Cette conjoncture me semblant trop favorable pour la negliger, je fis trouver Soliman, qui malgré l'avertissement qu'il avoit reçû, que Tachmas se mettoit en armes, n'avoit pourtant pû se porter à songer à cette guerre. L'image d'Axiamire regnoit encore dans son cœur: il ne pouvoit se resoudre de combatre le Pere, dont il avoit fait périr la fille: & s'il ne luy fût resté quelques sentimens de gloire, je pense qu'il auroit mieux aimé laisser envahir son Empire, que de s'opposer à Tachmas. Mais pour vous témoigner combien ce Prince ut de peine à faire une guerre qu'il croyoit injuste, je n'ay qu'à dire, qu'après avoir employé toute mon adresse à lui remontrer que la guerre de Perse n'étoit plus une chose qui fût en son choix, puisque sçachant ce qu'avoient fait ses Gouverneurs dans le Diarbech, & Tachmas ayant une armée sur pied, il ne falloit point douter, quand même il ignoreroit qu'il étoit la cause innocente de la mort d'Axiamire, qu'il ne vint lui fondre sur les bras. Qu'après lui avoir dit, qu'il étoit toûjours avantageux

aux grands Princes de commencer la guerre, & que c'étoit une marque d'amour pour ſes ſujets, que de n'attendre pas qu'on vint porter le feu dans leurs maiſons ; & lui avoir fait encore conſiderer, qu'enfin il valoit mieux ſe mettre en état de faire grace à ſon ennemi, que de la recevoir de lui. Qu'en cette occaſion, il ne s'agiſſoit pas ſeulement de ſa gloire particuliere, mais de celle de l'Empire ; qu'étant innocent du malheur d'Axiamire, il ne devoit point craindre que le Ciel lui fut contraire ; & que ſi cette mort devoit être plainte, il ſuffiſoit d'y employer ſes larmes & ſes ſoûpirs, ſans voir répandre le ſang de ſes ſujets ; après dis-je, toutes ces choſes il me dit, afin que mon peuple ne murmure pas des conquêtes que je laiſſerai faire à Tachmas, je tâcherai d'en faire d'autres chez les Chrétiens, ſans t'obliger comme je l'ai promis, de m'y venir ſervir. J'avoüe, M dame, que ce diſcours me ſurprit extrêmement ; ne ſçachant plus de quelle façon m'opoſer à une volonté ſi determinée. Et ce qui me deſeſperoit d'avantage de pouvoir executer mon deſſein, étoit que la mere & la femme de l'Empereur, me haïſſoient d'une haine ſecrete, parce que j'avois toûjours favorisé Muſtapha &

Giangir, excellens Princes & enfans de Soliman. Car quoi que ce dernier ſoit fils de Roxelane, elle ne laiſſe pas de le haïr, parce qu'il aime Muſtapha. Cette haine fut donc cauſe que ces deux femmes s'oposerent au voyage de Perſe, ſeulement pour me contredire, avec tant d'adreſſe & de violence, que j'eus beſoin d'un moyen extraordinaire pour détruire tous leurs artifices.

La premiere repreſentoit à Soliman, que les guerres d'Orient avoient toûjours été malheureuſes aux Ottomans; & que c'étoit vouloir faire exterminer ſes armées par la faim & par la ſoif, que de les conduire en un lieu, d'où ſon pere Selim bien que victorieux, n'avoit raporté d'autres avantage que la perte de ſes meilleurs ſoldats. Pour Roxelane, elle n'employoit que ſes larmes & ſes prieres, & avec cela ſeulement, elle étoit plus puiſſante que la raiſon même. De ſorte que tout cela joint à la perte d'Axiamire, faiſoit, que je voyois preſque quelque impoſſibilité à détourner l'orage qui alloit éclater ſur la Chrétienté. Mais enfin, après avoir tenté toutes choſes inutilement, je crus que Soliman étant perſuadé, que l'Aſtrologie judiciaire eſt une ſcience que les hommes peuvent pratiquer avec

certitude, je pourrois peut-être le porter à ce que je desirois, si je faisois venir de Damas un Arabe, excellent Astrologue & Mathematicien, apellé Mulé Aral, que le peuple accusoit de Magie à cause des Merveilles qu'il faisoit tous les jours: esperant après l'avoir gagné par des presens, le porter à dire à Soliman ce que je voudrois. J'envoyai secrétement à Damas, ne pouvant trouver d'autre moyen qui me satisfit d'avantage. Et comme les ordres que je donnois, étoient aussi-tôt executez que ceux du Grand Seigneur; on ne tarda pas à me l'amener. Cependant, je ne parlois plus de cette guerre à Soliman.

Aussi-tôt que Mulé Aral fut arrivé à Constantinople, je le vis en particulier, & après l'avoir engagé à faire absolument ce que je voudrois, je lui découvris mon dessein, que je colorai pourtant du bien & de la gloire de l'Empire, afin qu'il me servît encore plus fidelement. Mais cet homme me dit, qu'il jugeoit à propos d'observer les Astres, & de consulter un peu ses Livres sur cette guerre, parce qu'il pourroit arriver que sans fourbe & sans mensonge, il seroit obligé de persuader ce voyage à Soliman. Que si toutes-fois les Astres ne s'accordoient pas avec nos in-

tentions, il m'assuroit toûjours de me tenir sa parole. Je me separai de lui en le priant de faire paroître à la Porte les plus baux effets de ses sciences, afin que l'Empereur ajoûtât plus de foy à ce qu'il luy devoit dire.

Mulé Aral ne manqua point de m'obéïr : car il n'y avoit pas huit jours qu'il étoit à Constantinople, qu'on ne parloit plus que des prodiges qu'il faisoit : & comme cet homme est grand Phisionome, en fort peu de tems il ut grande reputation. Il prédit à quelques-uns, qu'ils mourroient le lendemain, ce qui ne manqua d'arriver : il dit aux autres les plus secrétes avantures de leurs vies ; & il fut si heureux, que de toutes les choses qu'il assura il n'en manqua point, où l'on ne pût du moins donner quelque explication favorable. De sorte que ce bruit étant allé jusqu'à Soliman, il fit venir Mulé Aral, qui en sa presence dit des choses au Bassa de la Mer, qui le surprirent extrêmement : car il confessa que tout ce que cet homme lui disoit, lui étoit effectivement arrivé. Le Grand Seigneur lui commanda alors de le suivre dans son cabinet, ou à ce que j'ai sçu depuis, il lui repassa les plus particulieres choses de sa vie, & principalement son amour pour le

portrait d'Axiamire, quoi que je ne lui en euſſe point parlé. De ſorte que Saliman étant aſſuré de la ſience de cet homme, lui demanda, s'il croyoit que la guerre contre les Perſes, lui dût être heureuſe. Mais Mulé qui vouloit achever ſes figures & ſes obſervations, & qui vouloit donner plus de poids à ce qu'il diroit, répondit à Soliman, que les choſes paſſées ſe voyoient avec plus de certitude, dans la ſeule phiſionomie que les choſes avenir: & que pour une affaire de ſi grande importance, il lui demandoit ſeulement ſix jours pour le ſatisfaire plenement. Et pour conduire mieux la choſe, il le ſuplia de lui dire préciſement le point de ſa naiſſance. Soliman lui accorda ce qu'il deſiroit, & l'ayant congedié, demeura ſi ſatisfait de lui, qu'il étoit déja tout diſposé à regler ſes deſſains, par la réponſe de Mulé Aral.

Après avoir fait ſes obſervations il me vint trouver un ſoir avec un viſage ſatisfait, & m'aſſura que ſa ſience étoit fauſſe, ou que je couronnerois Soliman Roy des Perſes. Il eſt certain, Madame, que je ne crû point le diſcours de cet homme; & que je me contentai de faire ſemblant d'ajoûter foy à ſes paroles, afin de ne le deſobliger pas, quoi que depuis, le ſuccès

des choſes m'ait bien forcé de le croire.

A deux jours de la, il fut retrouver Soliman, & lui dit d'un viſage aſſuré, que la guerre de Hongrie lui ſeroit funeſte, s'il y alloit; que celle de Perſe lui ſeroit glorieuſe; pourvû qu'il entrât le premier au pays ennemis, il l'aſſuroit qu'un de ſes Eſclaves qu'il aimoit beaucoup, le couronneroit Roy des Perſes. Soliman me commanda de changer les ordres qu'il avoit donnez, & de faire filer toutes les troupes du côté de Perſe. Ce Prince avoit défendu à Mulé de me rien découvrir des choſes qu'il lui avoit dites, voulant me faire croire que c'étoit à ma conſideration, qu'il retiroit ſes armes de la Chrétienté, afin de m'engager encore plus à ſon ſervice.

Comme les choſes étoient en cet état, il en arriva une qui commença de donner grande eſperance du voyage de Perſe, & de confirmer Soliman dans la bonne opinion qu'il avoit de Mulé-Aral. Ulama Satrape de la Caramanie, homme de ſi grande conſideration auprès du Sophy, qu'il lui avoit fait épouſer une de ſes Sœurs; ayant été outragé de ce Prince, après l'avoir ſervi aux dépens de ſon ſang en diverſes rencontres, me fit demander d'obtenir pour lui un lieu de ſureté dans

es Etats de Soliman. Je ne vous diray point, Madame, ce que cet excellent homme fit en cette guerre, puis qu'il eſt certain que ſes genereuſes actions meriteroient un recit en particulier. Ayant eû commandement de couduire l'avangarde avec Ulama, je fus ſi heureux, que je ſurpris Tauris, ſans aucune reſiſtance: ce qui d'abord étonna les ennemis; qui neanmoins ne laiſſerent pas de ſe défendre courageuſement en toutes les autres rencontres. Tachmas y fit des merveilles, & un nommé Deliment y fit auſſi des miracles. Mais enfin, en deux batailles rangées, la fortune ſe déclara pour nous: de ſorte qu'auſſi-tôt que Soliman fut arrivé, il n'eut preſque plus d'autre employ, que de recevoir les deputez des Villes qui ſe rangeoient à ſon obeïſſance. Une partie de l'Aſſirie & de la Meſopotamie lui furent aſſujetties: mais de telle ſorte, & ſi abſolument, que depuis l'Empor de Balzera, qui eſt à l'embouchure de l'Euphrate, entrant dans le Golphe de Perſe, juſqu'à la derniere Ville, toutes ſe rendirent à lui. Les plus notables d'entre ce grand nombre, furent Caramide, Medinum, Orfa, & Anceſa: mais ce qui donna le plus de joye à Soliman, fut la reduction de Bagdet, où il fut couronné Roy

des Perſes, par la main du Caliphe : qui pour me faire honneur, & voulant témoigner que j'avois contribué à l'heureux ſuccès de cette guerre, voulut que je ſerviſſe à la ceremonie, & que je lui aidaſſe à mettre la Couronne ſur la tête de Soliman : de ſorte que par cette circonſtance, il ne reſtoit plus rien à accomplir des prédictions de Mulé Aral, qui à nôtre retour fut aſſez bien recompensé. Après cela, ſa Hauteſſe fut quelque tems à donner ſes ordres par tout, avant que de revenir à Conſtantinople, où elle avoit reſolu qu'on la reçût en triomphe : mais une petite maladie qu'elle eut en chemin, differa cette rejouïſſance publique, qui ſe fit neanmoins quelque tems après. Et je puis dire que ce triomphe fut auſſi heureux pour moy, que glorieux pour Soliman, puiſque ce fut là que je reconnus Doria en habit d'eſclave, qui pourra, Madame, vous raconter cette heureuſe journée plus agreablement que je ne le pourrois faire. Comme Juſtinian en fut là, il ſe trouva ſi interdit, que ſi un Ecuyer de la Princeſſe ne fût venu l'avertir que le Comte de Lavagne, accompagné du Marquis de Touraine, venoit la viſiter de la part du Senat, elle ſe fût aperçuë du déſordre de ſon eſprit. Après qu'elle eut

écouté le meſſage qu'on luy faiſoit, elle ſe leva, & donna la main à Juſtinian, lui diſant d'un viſage extrêmement ſatisfait; ne penſez pas donner la peine à vôtre Amy, de m'apprendre le reſte de vos avantures: c'eſt bien aſſez qu'il ait eu celle d'aller à Conſtantinople, me juſtifier auprès de vous, & qu'il prenne encore celle de me dire ce qui luy eſt arrivé en ſon particulier.

Iſabelle admira toûjours les merveilleux effets de la fortune de Juſtinian: mais de quelque façon qu'elle les conſiderât, elle en revenoit toûjours à parler de l'obligation qu'il avoit à Soliman. Il faut que j'avoüe (diſoit-elle à Juſtinian) que ſi ce Prince eſt ce que vous m'avez dit, on peut l'appeller la merveille de nôtre ſiecle: & ſi ma religion ne me le défendoit pas, je quitterois mon Pays avec joye, pour vivre ſous ſa domination. Ce diſcours fit fremir Juſtinian; mais Doria pronant la parole, la confirma encore dans l'opinion avantageuſe qu'elle avoit de ce Prince; & Juſtinian étant revenu à ſoy, aſſura que tout ce qu'il avoit dit de luy, étoit encore au deſſous de la verité. Cette belle troupe s'entretint de cette ſorte, juſqu'à ce qu'étant arrivée aſſez près du Château, le Comte & le Mar-

quis vinrent au devant de la Princeſſe, qui les reçut avec beaucoup de civilité. Le Comte, pour s'aquitter de la commiſſion que le Senat lui avoit donnée, luy dit, qu'il n'étoit pas venu ſeulement pour ſe rejoüir avec elle de l'heureux retour de Juſtinian, mais encore pour l'en remercier, comme du ſervice le plus important qu'elle eût pû rendre à la Republique. Que cette faveur du Ciel étoit ſans doute duë à ſa vertu, & aux vœux qu'elle avoit fait pour luy, plûtôt qu'aux deſirs du Senat, qui s'en étoit rendu indigne. Que pour luy témoigner que le preſent avoit entierement effacé le ſouvenir du paſſé, il la conjuroit de vouloir honorer Genes de ſa preſence, qu'il falloit croire que Juſtinian avoit été redonné à ſa Patrie, pour la ſeule gloire de la Republique. Et que rencontrant neanmoins ſa felicité particuliere en ce bonheur general, elle eût pû avec plus de raiſon, rendre des remercimens au Senat, que d'en recevoir de luy. Mais (pourſuivit-elle, interrompant Juſtinian, qui vouloit répondre à ce qu'elle avoit dit de luy) il ſera plus à propos d'entrer au Château, pour vous dire tout ce que j'en penſe, que de demeurer plus long-tems en un lieu, que la nuit qui s'aproche ren-

droit bien-tôt incommode. Le Comte lui preſenta le Marquis de Touraine, que l'on n'appelloit pourtant à Genes que le Marquis François; & l'aſſura que c'étoit un homme, dont la condition & le merite n'étoient pas indignes de ſa connoiſſance & de ſon eſtime. Il ſuffit (dit la Princeſſe) pour le loüer, & pour me le rendre agreable, qu'il ſoit de vos amis, & que vous l'eſtimiez : elle luy fit de grandes civilitez, & le Marquis la ſalüa avec beaucoup de reſpect. La Princeſſe preſenta la main au Comte, ils entrerent au Château où elle les traita auſſi magnifiquement que ſi elle eût été preparée à les recevoir.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux un Livre intitulé *l'Illuſtre Baſſa*, & j'ai crû qu'on pouvoit en permettre une nouvelle Edition. Fait à Paris ce 7. Avril 1710.

DANCHET.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amez & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé PIERRE VVITTE, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre, *Ibrahim ou l'Illuſtre Baſſa, dédié à Mademoiſelle de Rohan* ; s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires : A ces cauſes, voulans favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Preſentes de faire imprimer ledit Livre ci-deſſus expliqué, en tels volumes, forme, marge, caracteres, conjointement ou ſéparément, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de *ſix années* conſécutives, à compter du jour de la datte deſdites Preſentes. Faiſons deffenſes à toutes ſortes de Perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; comme auſſi à tous Imprimeurs-Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre ci-deſſus ſpecifié, en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits ſous quelque prétexte que ce ſoit d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exem-

plaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers au lit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'exposer en vente le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée és mains de notre très-cher & & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur de Voyer de Paulmy, Marquis d'Argenson, Grand-Croix, Chancelier & Garde des Sceaux de notre Ordre Militaire de S. Loüis, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très cher & feal Chevalier Garde des Seaux de France le Sieur de Voyer de Paulmy, Marquis d'Argenson, Grand-Croix, Chancelier & Garde des Sceaux de notre Ordre Militaire de S. Loüis; le tout à peine de nullité des Presentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement; Voulons que la copie desdites Presentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenu pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires foi soit ajoûtée comme à l'Original; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte, Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le dixiéme jour du mois de May l'an de grace mil sept cens vingt, & de notre Regne le cinquiéme.

Par le Roy en son Conseil. DE S. HILAIRE.

Registré sur le Registre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 595. *num.* 636. *conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du* 13. *Août* 1703. *A Paris le* 17. *May* 1720.

DE LAULNE, Syndic